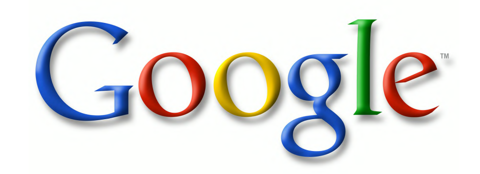
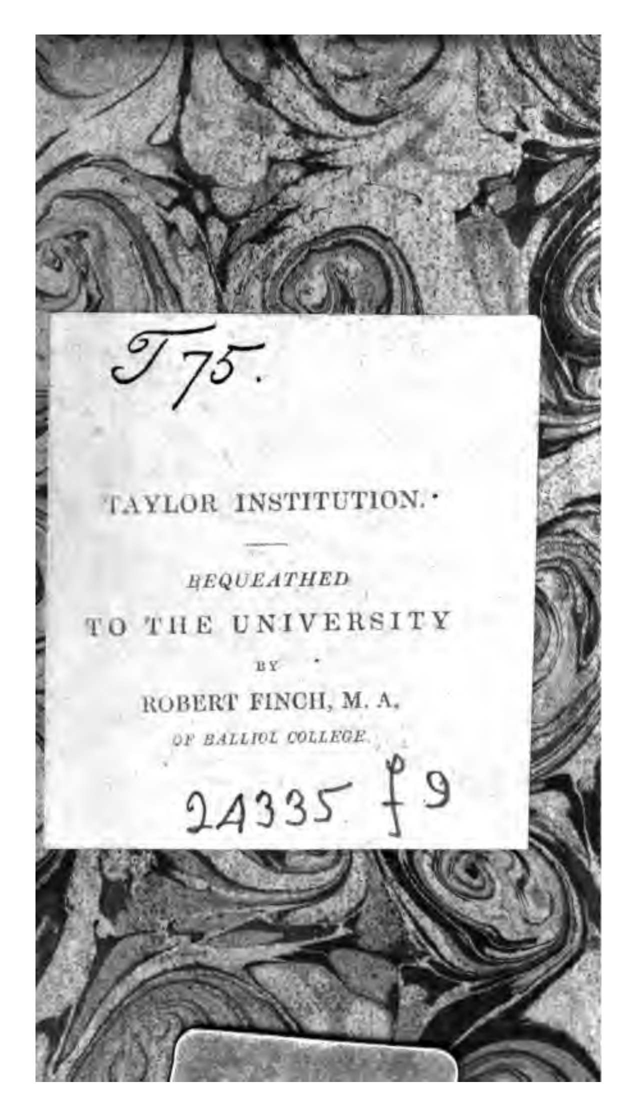
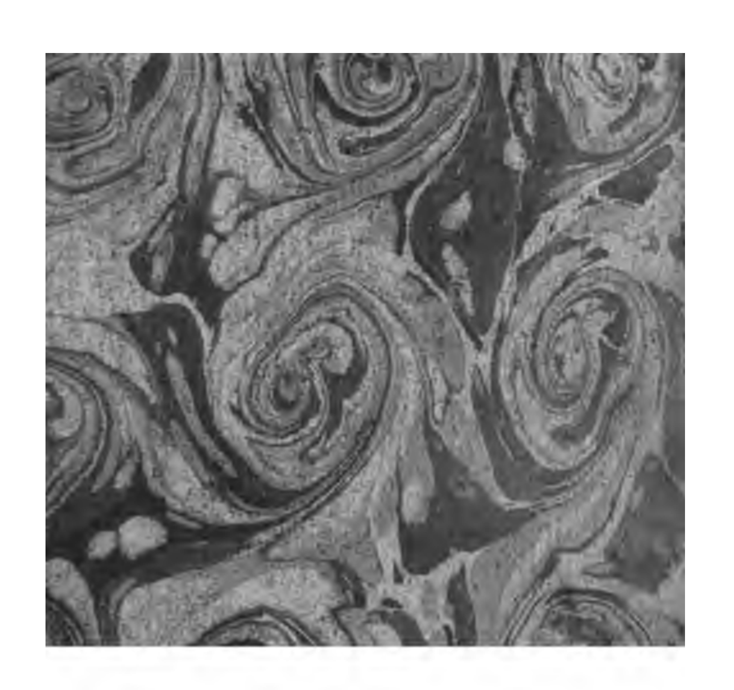
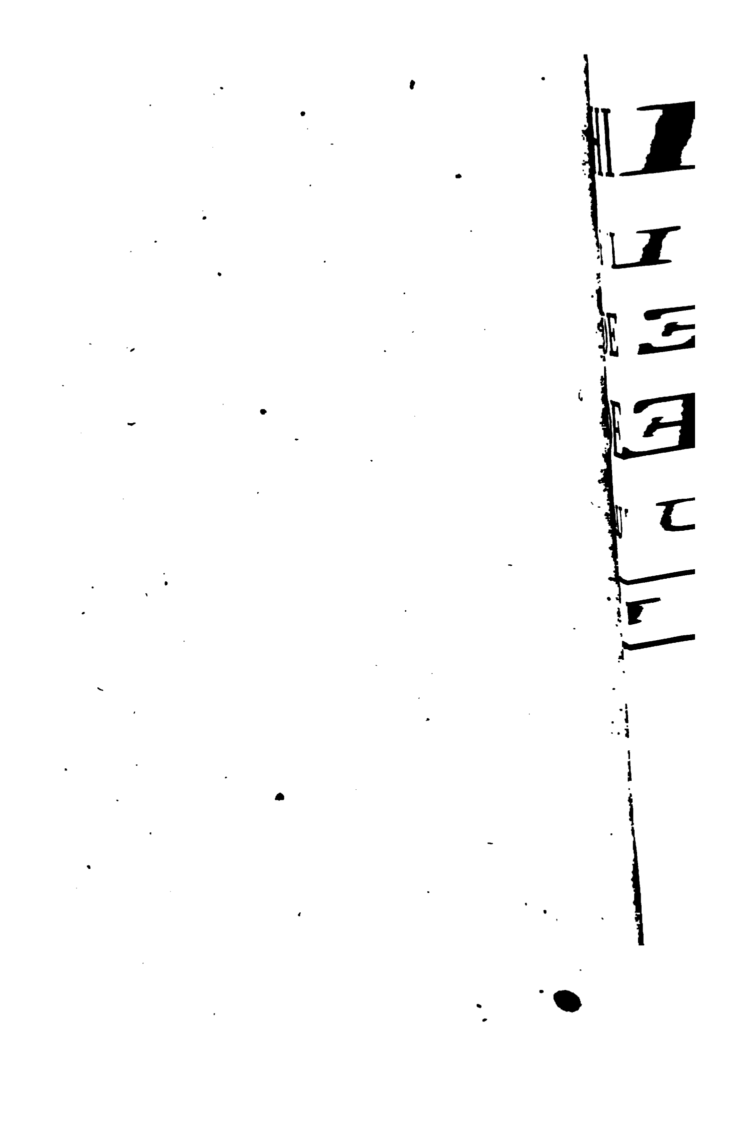










HISTOIRE
DE L'AVÉNEMENT DE LA MAISON DE BOURBON AU TRONE D'ESPAGNE.

TOME TROISIÈME.

HISTOIRE
DE L'AVÈNEMENT DE LA MAISON DE BOURBON AU TRONE D'ESPAGNE,

DÉDIÉE AU ROI.

Par M. TARGE.

TOME TROISIÈME.

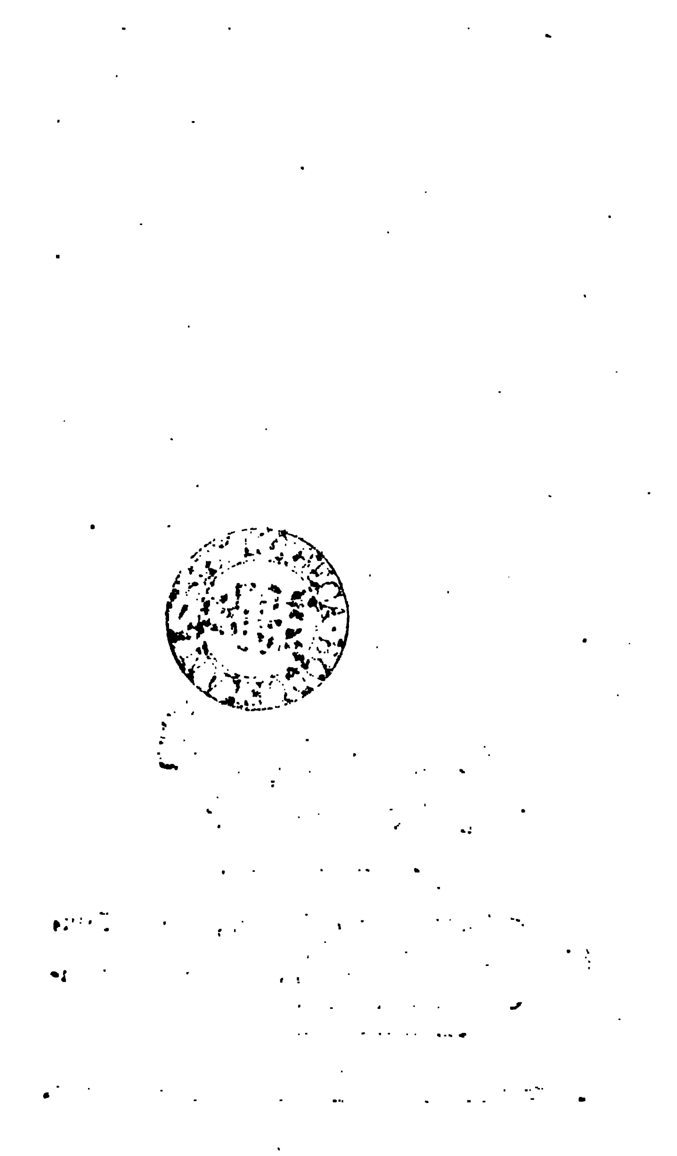


A PARIS,

Chez { SAILLANT & NYON, Rue S. Jean-de-Beauvais.
Veuve DESAINT, Rue du Foin, Saint-Jacques. }

M. DCC. LXXII.

AVEC APPROBATION ET PERMISSION DU ROI.





HISTOIRE DE L'AVÉNEMENT DE LA MAISON DE BOURBON AU TRONE D'ESPAGNE.

LIVRE III.

CHAPITRE IV.

§. I. *Efforts de l'Empereur pour gagner le Duc de Savoie.* §. II. *Condescendance de Louis XIV pour l'attacher à la Maison de Bourbon.* §. III. *Liaisons du Duc avec la Maison d'Autriche.* §. IV. *Il donne des avis secrets aux ennemis.* §. V. *M. de Vendôme*

fait désarmer les troupes de Savoie. §. VI. *Lettre de Louis XIV au Duc de Savoie. Réponse de ce Prince.* §. VII. *Raisons en faveur du Duc de Savoie.* §. VIII. *Il demande du secours aux Suisses.* §. IX. *Ils éludent ses demandes.* §. X. *Traité du Duc de Savoie avec l'Empereur.* §. XI. *Le Duc fait de nouvelles demandes.* §. XII. *Le Comte de Staremberg lui envoye du secours.* §. XIII. *Mesures que prend le Duc de Vendôme pour s'y opposer.* §. XIV. *Echec que le Général Visconti reçoit en route.* §. XV. *Il réussit à gagner le Piémont.* §. XVI. *Belle conduite du Comte de Staremberg pour affoiblir les François.* §. XVII. *M. de Vendôme s'empare d'Asti.* §. XVIII. *Le Comte de Staremberg se met en marche pour le Piémont.* §. XIX. *Perte qu'il fait en route.* §. XX. *Il joint le Duc de Savoie.* §. XXI. *La France s'empare du Modénois.*

1703.
I.
Efforts de l'Empereur pour gagner le Duc de Savoie.

LES Anglois & les Hollandois ne cessoient de porter à la Cour de Vienne des plaintes très vives sur la lenteur avec laquelle on faisoit la guerre à la Mai-

son de Bourbon. L'Empereur & l'Empire avoient d'excellents Généraux en état de former & d'exécuter les plus grandes entreprises; mais on les laissoit manquer d'argent, & leurs troupes périssoient, soit par le feu de l'ennemi, soit par les maladies ou la désertion, sans que les Ministres prissent les précautions nécessaires pour envoyer des recrues & pour completter les régiments. Ce fut donc en conséquence des représentations qui furent faites à Léopold par les deux Puissances maritimes, qu'il nomma le Prince Eugène Président du Conseil de guerre, & ce Prince fit tous ses efforts pour établir un meilleur ordre dans l'administration des affaires militaires; mais il n'étoit pas secondé, & s'il eut manqué son projet favori de joindre le Duc de Savoie & le Roi de Portugal à la grande alliance, l'Empereur eut été forcé dans peu d'accepter la paix aux conditions que les deux Couronnes eussent voulu lui imposer. On ne pouvoit ignorer l'attachement du Duc à la Maison d'Autriche, qui lui avoit toujours donné de fortes espérances pour son agrandissement, & l'on savoit que depuis

1703.

1703. long-temps l'Empereur lui avoit promis le Montferrat & une partie du Milanois, s'il vouloit se déclarer contre la Maison de Bourbon. Malgré son inclination naturelle, il avoit différé jusqu'au temps dont nous parlons, ne jugeant pas encore les circonstances assez favorables; & peut-être aussi étoit-il retenu par la honte de faire la guerre à l'un de ses deux gendres & au grand père de l'autre, si peu de temps après leur mariage.

II. Condescendance de Louis XIV pour l'attacher à la Maison de Bourbon.

Louis XIV avoit demandé au Duc de Savoie qu'il reçût garnison Françoise dans plusieurs places du Piémont, particulièrement dans Turin. La véritable raison du Monarque étoit de le tenir toujours en respect par la présence de ces troupes, mais on prit pour prétexte que celles qu'on devoit faire passer de France en Italie, étant obligées de traverser les Etats du Duc, on ne pouvoit établir une communication libre & sure s'il n'y avoit des troupes de leur nation dans les principales villes. Le Duc sut éluder cette demande, & elle n'eut pas son effet: au contraire, le Monarque François, craignant que s'il insistoit, elle ne servît de prétexte pour lui faire aban-

donner le parti de sa Maison, lui fit déclarer par son Ambassadeur, qu'il n'exigeoit de lui que de remplir exactement les conditions qu'il avoit promis & juré d'exécuter dans son dernier traité de confédération avec les Rois de France & d'Espagne, & de ne se prêter à rien de tout ce qui pouvoit y être contraire. 1703. Ottieri.

III. Liaisons du Duc avec la Maison d'Autriche.

Cette déclaration sembloit devoir ôter au Duc de Savoie tout sujet de rompre avec la Maison de Bourbon : cependant on sût, à n'en pouvoir douter, qu'il entretenoit toujours les mêmes liaisons avec la Cour Impériale, & que le Marquis de Prié, son Ministre à Vienne, avoit souvent des conférences secrètes avec ceux de Léopold, pour travailler à un nouveau traité. Louis XIV en porta ses plaintes à l'Ambassadeur du Duc à la Cour de France, & marqua son mécontentement du séjour que le Marquis faisoit à Vienne, dans un temps où l'Empereur étoit en guerre ouverte avec la Maison de Bourbon. Le Duc assura que ce Seigneur n'étoit point à la Cour de l'Empereur en qualité de Ministre, & qu'il lui avoit déja ordonné plusieurs fois de quitter cette Cour ; mais qu'il

n'avoit pas le pouvoir de le forcer à
1703. obéir en pays étranger. Cette foible réponse ne pouvoit satisfaire le Monarque François ; il fit de nouvelles plaintes sur ce que les troupes de Savoie n'étoient pas restées en quartier d'hiver dans le Milanois ; sur ce qu'elles n'étoient entrées cette année que très tard en campagne, & sur le refus que leur maître avoit fait quand on lui avoit demandé qu'elles accompagnassent celles de France dans l'expédition du Trentin. Le Duc, qui n'avoit aucune raison valable à oppòser aux plaintes de Louis XIV, voulut récriminer, & se plaignit de son côté de ce qu'on lui avoit manqué de parole, en ne lui payant pas exactement les sommes dont on étoit convenu par le traité, & en cessant de lui donner le commandement en chef de l'armée d'Italie. Il ajouta qu'il ne pouvoit continuer à fournir la même quantité de troupes, & qu'elles lui étoient nécessaires dans ses Etats, où ses sujets étoient continuellement exposés par le passage de celles de France. La frivolité de ces raisons étoit évidente ; mais Louis XIV, qui vouloit totalement le mettre dans son tort, consen-

fit qu'il ne fournît que la moitié du contingent qu'il avoit promis.

1703.

IV. Il donne des avis secrets aux confédérés.

Pendant qu'on usoit ainsi d'une condescendance peut-être excessive avec Victor-Amédée, on apprit par l'Ambassadeur de France en Portugal, que l'un des moyens dont on se servoit pour gagner le Roi Pierre II, étoit l'exemple de ce Prince, qu'on lui disoit prêt à accéder à la grande alliance. On publioit la même chose dans toutes les Cours étrangères, & l'Ambassadeur de l'Empereur à Rome assuroit à tous ses confidents, dont il avoit un grand nombre, que le traité étoit déja signé. La nouvelle étoit prématurée, puisqu'il ne le fût que le 25 d'Octobre; mais au moins on étoit convenu des conditions, & il est très vraisemblable qu'il y avoit quelques préliminaires, dont le public n'a jamais eu connoissance. Le Comte d'Aversberg, Ministre de l'Empereur, étoit à Turin ou aux environs, & Louis en parla avec force à l'Ambassadeur du Duc à Paris. Ce Ministre répondit qu'il n'en étoit pas instruit, & que surement c'étoient de faux bruits que les ennemis de son maître répandoient en France. Le Roi étoit trop bien informé

pour l'en croire ſur ſa parole, & il en
1703. fit faire de juſtes reproches à la perſonne même du Duc par M. de Phelippeaux, Ambaſſadeur de France à la Cour de Turin. Ce Prince commença par nier les faits, mais enfin ne pouvant détruire les preuves convaincantes que lui donna ce Miniſtre de ſes entretiens ſecrets avec le Comte d'Aversberg & avec les autres Agents de l'Empereur, il répondit qu'après avoir ſouffert que ſes Etats de Savoie & de Piémont fuſſent ruinés par le paſſage de tant de troupes Françoiſes, il croyoit mériter d'autres récompenſes que d'entendre des plaintes & des reproches continuels. Il faiſoit ſentir par cette réponſe le deſir qu'il avoit que le Roi Très-Chrétien lui donnât quelque partie du Milanois, & l'on eût ſans doute retiré plus d'avantage en forçant cet Allié par la reconnoiſſance à demeurer uni à la Maiſon de Bourbon, plutôt que de le laiſſer ſe déclarer pour celle d'Autriche. Peut-être craignoit-on que ſi on lui cédoit ce qu'il ſouhaitoit avec tant d'ardeur, il ne cherchât quelque autre prétexte pour embraſſer le parti de l'Empereur, & qu'il ne reçût dans les places qu'on

lui auroit cédées les troupes de Sa Majesté Impériale. Quoi qu'il en soit, on doit juger que la Cour de France ne se détermina au parti qu'elle prit qu'après de très mûres réflexions. Si nous en croyons le Marquis de Quincy, le Duc prit des mesures avec le Comte de Staremberg, afin qu'il s'avançât vers l'armée que commandoit le Prince de Vaudemont, dans laquelle étoient les troupes de Savoie, qui avoient ordre de tourner leurs armes contre celles des deux Couronnes en cas qu'elles voulussent s'opposer à leur jonction avec celles de l'Empereur. Ce fait nous paroît fort douteux, & nous ne trouvons que cet Auteur & ses copistes qui l'aient avancé; mais toutes les démarches du Duc, & les avis qu'il faisoit donner aux ennemis, dont on avoit des preuves certaines, étoient des raisons plus que suffisantes pour qu'on mît ses troupes hors d'état de pouvoir nuire.

1703.

Quincy.

V.

M. de Vendôme fait désarmer les troupes de Savoie.

Quelque répugnance que le Monarque François eût toujours fait paroître à rompre le premier avec le Duc de Savoie, il n'étoit plus temps de dissimuler, & ce fut alors qu'il donna ordre au Duc de Vendôme de repasser

du Trentin dans la Lombardie, pour
1703. arrêter & désarmer les troupes de ce Prince, de façon à n'en laisser échapper ni un seul Officier, ni un seul soldat. M. de Vendôme, ayant traversé les montagnes, comme nous l'avons vu dans le Chapitre précédent, feignit, pour ne leur donner aucun soupçon, de vouloir profiter des gués que le Prince de Vaudemont avoit trouvés sur la Secchia, & parut se disposer à aller attaquer le Comte de Staremberg de l'autre côté de cette rivière. Les troupes que le Duc avoit dans l'armée des deux Couronnes n'étoient alors que d'environ quatre mille hommes, partagés en neuf bataillons & cinq escadrons; & la nuit du 29 de Septembre, on disposa celles de France de façon qu'elles les entouroient entièrement. Elles saisirent tout-à-coup les armes qui étoient en faisceaux à la tête du camp de Savoie, sans laisser aux soldats le temps de se reconnoître: pendant que les Officiers du Duc se rendoient auprès de M. de Vendôme, qui les avoit mandés, comme s'il eût voulu leur donner lui-même les ordres nécessaires pour marcher contre le Comte de Staremberg. Il leur dé-

clara que les sujets de mécontentement du Monarque François contre 1703
leur Souverain, obligeoient Sa Majesté à les faire retenir prisonniers ; mais en même temps il fit le plus grand éloge de leur valeur, & de la bonne conduite qu'ils avoient tenue dans les différentes opérations des campagnes précédentes, ajoutant qu'ils recevroient toutes sortes de bons traitements, pourvu qu'ils donnassent leur parole d'honneur de ne point sortir des villes du Milanois où il avoit ordre de les envoyer. Ils n'avoient d'autre parti à prendre que celui de donner la parole qu'on leur demandoit ; aussi le firent-ils sans difficulté : & l'on déclara ensuite à leurs soldats qu'ils étoient également prisonniers de guerre. Plusieurs de ces Officiers manquèrent à cet engagement, & vers la fin de l'année, ils s'échappèrent des places du Milanois & se retirèrent à Gènes. Le Duc de Tursis, Général Espagnol, d'accord avec M. de Lucienne, Envoyé de France auprès de la République, les fit arrêter, & on les conduisit à Final sur les terres d'Espagne, où il furent étroitement resserrés. Les Génois en firent des plaintes à la Cour de France : mais

il ne paroît pas qu'on leur ait donné
1703. aucune satisfaction, ni qu'ils aient suivi vivement cette affaire.

VI. Lettre de Louis XIV au Duc de Savoie. Réponse de ce Prince.

Aussi-tôt après cette première démarche, M. de Vendôme laissa le commandement de l'armée sur la Secchia à M. de Bezons, & se mit en marche vers le Piémont avec trente bataillons, vingt escadrons & quelques troupes légères, ce qui formoit au total un corps d'environ quatorze mille hommes. Quand il fut sur les frontières, il envoya à Turin un Officier accompagné d'un trompette pour remettre à son Altesse Royale une lettre du Roi Louis XIV, conçue en ces termes :

« Monsieur, puisque la Religion, » l'honneur, l'intérêt, les Alliances » & votre propre signature ne font » rien entre Nous, j'envoie mon Cou» sin le Duc de Vendôme à la tête » de mon armée pour vous expliquer » mes intentions. Il né vous donnera » que vingt-quatre heures pour vous » déterminer ».

Le Duc ne fit pas de réponse par écrit, & il dit seulement à l'Officier, « que le mauvais traitement qu'on » venoit de faire à ses troupes l'avoit

» déterminé à prendre ses précautions : 1703.
» que les menaces ne l'étonnoient
» point, & qu'il n'avoit pas d'autre
» réponse à faire ni d'autre proposi-
» tion à écouter ». En effet, il avoit
déja donné ordre d'arrêter M. de Phe-
lippeaux, le Marquis de Villa-Major,
Ambassadeur d'Espagne, tous les Fran-
çois qui se trouvoient dans ses Etats ;
trois compagnies de cavalerie qui pas-
soient près de Turin, tous les cou-
riers qui alloient en France, & les
marchands de la même nation qui se
rendoient à la foire d'Alexandrie. On
ferma toutes les portes de Turin, &
l'on saisit à la Douane trois cents caisses
de fusils qu'on transportoit de France
à l'armée de Lombardie. M. de Phelip-
peaux, qui avoit eu le plus de part à
la découverte des intrigues du Duc
avec les Ministres de l'Empereur, fut
traité très durement. On arrêta de
même en France & en Espagne les
Ministres & les sujets du Duc ; mais
sans aucun mauvais traitement, &
ils demeurèrent prisonniers jusqu'au *Sanvitali. Ottieri.*
temps où l'on convint du cartel pour
se rendre réciproquement les sujets des
Puissances Belligèrantes.

VII. Raisons en faveur du Duc de Savoie.

Les partisans du Duc de Savoie

particulièrement les Italiens, ont pré-
1703. tendu que ce Prince n'avoit pas eu réellement dessein de se liguer contre la Maison de Bourbon avant le temps où ses troupes furent arrêtées prisonnières, & que son unique objet en entretenant correspondance avec l'Empereur & en écoutant les propositions que lui faisoient ses Ministres, étoit de causer assez d'inquiétude à la France pour que cette Puissance lui cédât une partie du Duché de Milan, afin de l'affermir dans son alliance. Pour appuyer ce sentiment, on rapporte une lettre du Comte d'Aversberg, dans laquelle il dit : « que le Roi de France » en se portant à cette extrémité contre » le Duc de Savoie, avoit fait plus en » un seul jour pour l'attacher à la » grande Ligue, que tous les agents » de l'Empereur n'avoient pu faire » en trois mois de négociations ». Il est vrai qu'en supposant à ce Prince toute l'ambition qu'on lui attribue de s'agrandir, il se trouvoit dans une position assez fâcheuse. S'il eût travaillé de concert avec la Maison de Bourbon à assurer à Philippe V la possession du Milanois, il auroit été enclavé entre les Etats de ses deux gen-

dres, qui auroient toujours été maîtres de lui faire la loi, sans qu'il pût attendre de secours d'aucun autre Prince. Au contraire, en favorisant les prétentions de la Maison d'Autriche sur cette partie de l'Italie, outre l'avantage actuel qu'il en retiroit, il avoit encore celui de se trouver entre deux Puissances, qu'on devoit juger qui seroient toujours rivales, & dont chacune acheteroit son alliance par de nouvelles concessions.

1703.

VIII. Il demande du secours aux Suisses.

La détention des troupes du Duc de Savoie ayant totalement décidé ce Prince au parti qu'il vouloit prendre, ou qu'il avoit déja pris, mais qu'il auroit voulu ne déclarer que dans des circonstances plus favorables, il écrivit aussi-tôt à la Reine d'Angleterre & aux Etats-Généraux pour leur demander qu'ils le soutinssent contre les efforts de la Maison de Bourbon. Les secours qu'il pouvoit attendre de ces deux Puissances étoient trop éloignés pour le garantir du danger imminent qui le menaçoit, & il s'adressa aux Cantons Suisses, dans l'espérance d'en avoir de plus prompts. Il envoya M. de Mellarède à Zurich, parce qu'il crut que ce Canton seroit plus disposé

[redacted] que les autres à entrer dans ſes vues ; 1703. & le 23 d'Octobre ce Miniſtre prononça dans l'aſſemblée un diſcours où entre autres choſes il rapporte la réponſe faite par M.ʳ de Phelippeaux à Turin, quand on l'arrêta au nom du Duc de Savoie, d'où M. de Mellarède prétend conclure que le génie de la France étoit de traiter comme vaſſaux & même comme ſujets ceux de ſes Alliés qui ſembloient devoir lui être les plus chers. On ne peut diſconvenir que cette réponſe ne fût un peu fière ; mais elle étoit digne d'un Miniſtre du plus grand Monarque de la Chrétienté envers qui l'on violoit le droit des gens. « Son Alteſſe Royale (avoit dit » M. de Phelippeaux) n'a pas tant de » raiſon de s'aſſurer de ma perſonne, » que le Roi en a eu de faire déſarmer » ſes troupes. Devoit-elle douter qu'é- » tant à la ſolde du Roi, ce Monar- » que fût le maître de ſa perſonne, de » ſes troupes & de ſes Etats ? » Nous ne garantiſſons pas la vérité de cette réponſe ; mais il eſt certain qu'elle n'a jamais été déſavouée. M. de Mellarède s'en ſervit pour exciter la jalouſie du corps Helvétique, auquel il demanda au nom de ſon maître que pour mettre

ɪntières à couvert de ce côté, 1703.
es fiſſent la même déclaration
ɪr de la Savoie, qu'ils avoient
faveur des villes foreſtières.
ura en même temps que ſon
Royale conſentoit à ce que ſes
Savoie fuſſent agrégés & unis
onfédération; qu'ils en devinſ-
membre inſéparable, & qu'ils
uſſent à l'avenir comme les
tout ce qui pourroit conſer- Lamberty.
reté, le repos & la tranquil-
ouable corps Helvétique.
ul canton ne pouvoit répon- IX.
propoſition faite par le Mi- Ils éludent ſes demandes.
ı Duc de Savoie, & l'affaire
oyée à la déciſion de l'aſſem-
érale de la nation, qui devoit
e 4 de Novembre. M. de Pui-
Miniſtre de France, profita de
valle, pour adreſſer à ce grand
luſieurs Mémoires, dans leſ-
démontra que c'étoit la con-
Duc qui avoit forcé le Roi de
faire déſarmer ſes troupes. M.
ɪrède repliqua, & il y eut di-
its de part & d'autre; mais
tons Suiſſes qui ne vouloient
rer contre eux une Puiſſance
nidable que la France, dont

l'alliance leur est si profitable, éludèrent la proposition de l'Envoyé de
1703. Savoie, & il n'en put tirer aucune réponse satisfaisante. Lamberty, qui nous a conservé toutes ces pièces, justifie contre son intention la conduite de la France. « On sut (dit-il dans son
» mauvais style) par des lettres de la
» Cour Impériale qui venoient de bon-
» ne main, une particularité. Elle con-
» sistoit en ce que le Duc de Savoie
» devoit surprendre pour l'Empereur
» trois des principales villes du Mila-
» nois. Cependant l'affaire avoit été
» découverte par la trahison d'un Na-
» politain. Sa Majesté Impériale avoit
» confié à ce malheureux des lettres
» & des papiers pour les porter au
» Duc; mais ce scélérat avoit apporté
» le tout à l'Ambassadeur de France à
» Venise. Celui-ci en avoit donné avis
» au Duc de Vendôme. Ce Général
» François avoit quitté là-dessus le
» Trentin, & avoit ensuite désarmé
» les troupes de Savoie. Cependant
» quelques politiques veulent que cette
» manœuvre avoit été mise en usage
» exprès pour aigrir la France contre
» le Duc de Savoie, afin qu'il le pous-
» sât à bout. D'ailleurs pour faire re-

» tirer le Duc de Vendôme du Tren-
» tin, & empêcher la jonction avec 1703.
» les troupes de Bavière, ainsi qu'elle *Lamberty.*
» avoit été projettée ».

X. Traité du Duc de Savoie avec l'Empereur.

Le traité qui se négocioit depuis long-temps entre l'Empereur & le Duc de Savoie fut signé définitivement le 25 d'Octobre. L'Empereur s'y oblige de faire passer & d'entretenir dans le Piémont une armée de vingt mille Allemands, dont son Altesse Royale aura le Commandement en chef, ainsi que de toutes les troupes qui seront en Italie, où le Duc s'oblige d'entretenir aussi un corps de quinze mille hommes de troupes réglées. L'Empereur lui céde en pleine souveraineté la partie du Montferrat, possédée par le Duc de Mantoue, & dans l'Etat de Milan les villes & Provinces de Valence & d'Alexandrie, avec les territoires, fortifications, artillerie & munitions qui en dépendent. Il lui cède de même le Val de Sesia & la Laumeline, mais il est dit que Mortera sera démoli à la paix. On convient encore que si les armes des Alliés ont le dessus, on fera la conquête de tous les forts qui sont en deçà des montagnes de Genes, & que dans le traité de paix à venir, il

sera stipulé qu'elles seront une barrière
1703. nécessaire du Piémont. Il est aussi porté dans le même traité que les droits de la Maison de Savoie à la succession de la Monarchie d'Espagne demeureront dans leur entier, conformément au testament de Philippe IV, en excluant tout Prince intermédiaire qui prétendroit avoir la préférence : enfin l'Empereur s'engage à faire payer par la Reine d'Angleterre & par la Hollande
Lamberty. cent mille écus à Turin pour premier subside, qui sera suivi de quatre-vingt mille écus au commencement de chaque mois, tant que durera la guerre.

XI.
Le Duc fait de nouvelles demandes.

Quelque temps après la signature de ce traité, le Duc de Savoie prétendit que soit par indiscrétiion, soit par des vues particulières, le Ministère Impérial n'avoit pas gardé le secret pendant le cours de la négociation, ce qui avoit occasionné la détention de ses troupes par le Duc de Vendôme, & en conséquence il demanda que pour le dédommager du tort qu'il en avoit reçu, l'Empereur lui cédât le Vigevanasc, avec les cinq villes ou châteaux du Novarèse ; c'est-à-dire, Prurola, Palerno, Rosasco, Langesco & Rivoltella. Il demanda aussi que lorsqu'on

auroit recouvré la Lombardie, & fait la conquête des deux Siciles, les armées passassent en France pour y faire également des conquêtes, avec la condition qu'il lui seroit cédé tout ce qu'on prendroit dans le Dauphiné & dans la Provence, & que tout ce qui seroit pris dans la Franche-Comté & dans la Bourgogne appartiendroit à la Maison d'Autriche. Ces nouvelles demandes ne furent pas aussi bien reçues que les premières : cependant la Cour de Vienne fit des promesses ; mais elles furent mal exécutées par la suite. L'Angleterre & la Hollande vinrent à la traverse : l'Archiduc refusa de les tenir, & ce fut un sujet de division entre les Alliés. 1703.

XII. Le Comte de Staremberg lui envoye du secours.

Quelque déterminé que fût le Duc de Savoie à faire vigoureusement la guerre aux deux Couronnes, ses forces ne répondoient pas à la grandeur de ses projets. Son infanterie étoit brave, mais peu nombreuse, & il n'avoit pas de cavalerie à opposer à celle des François, qui paroissoient prêts à entrer dans ses Etats. Il fit prendre les armes à toutes les milices du Piémont & de la Savoie ; permit aux Religionnaires des vallées de former des compagnies,

& d'inviter les Proteſtants François à ſe venir joindre à eux ; enfin il envoya couriers ſur couriers au Comte de Staremberg pour lui demander de prompts ſecours. Ce Général reçut preſque en même temps des ordres de l'Empereur pour faire marcher ſans délai des troupes du côté du Piémont, & il réſolut de tout tenter pour favoriſer ce nouvel Allié de la Maiſon d'Autriche ; mais il ſe préſentoit tant de difficultés, qu'elles paroiſſoient inſurmontables. Des bords de la Secchia où étoient les troupes Impériales aux frontières du Piémont, il y avoit plus de ſoixante lieues, d'un pays coupé de rivières & garni de forts & de châteaux occupés par les François ou par leurs Alliés, & l'on ne pouvoit douter qu'au premier mouvement qu'elles feroient, M. de Vendôme qui étoit toujours à portée de les prendre en flanc ne tombât ſur elles. Il falloit donc envoyer un détachement aſſez fort pour lui tenir tête, & d'un autre côté c'étoit expoſer l'armée de la Secchia au riſque d'être attaquée & défaite, ſi on l'affoibliſſoit au point de ne pouvoir réſiſter aux François. Quelque importantes que fuſſent ces conſidérations, elles n'arrêtèrent

1703.

pas le Comte de Staremberg, & vers le milieu d'Octobre il fit partir le Général Visconti avec un corps de quinze cents cavaliers & de quinze cents dragons, à la tête desquels il prit la route du Plaisantin. 1703.

XIII. Mesures que prend le Duc de Vendôme pour s'y opposer.

Deux chemins pouvoient également conduire les Impériaux dans le Piémont : l'un par les plaines, en passant près de Tortone & d'Alexandrie ; l'autre en cotoyant les collines & en traversant les rivières de Scrivia & de Bormia à peu de distance de leurs sources. M. de Vendôme, jugeant qu'ils prendroient cette dernière route, qui étoit la plus éloignée de son armée, envoya le Marquis de Bouligneux, Maréchal-de-Camp, avec six bataillons à Acqui sur la Bormia : fit marcher à Serravalle sur la Scrivia le Marquis de Dreux, avec quatorze compagnies de grenadiers & sept cents hommes de cavalerie, & demeura lui-même avec le reste de son détachement pour se porter du côté que prendroient les ennemis. Le 25 d'Octobre il apprit qu'ils avoient campé le 24 à Varzo, & qu'ils se disposoient à gagner San-Sebastiano. Sur cet avis il marcha à Serravalle, d'où il fit avancer le Mar-

quis de Dreux avec ses quatorze com-
1703. pagnies & cent cinquante cavaliers au château de Derni, qui n'est éloigné que d'une demi-lieue de San-Sebastiano, & qui commande toute la vallée voisine.

XIV. Echec que le Général Visconti reçoit en route.

Les Impériaux, voyant qu'il leur étoit impossible de gagner le Piémont par la route qu'ils avoient commencé à suivre, jugèrent qu'ils n'avoient d'autre parti à prendre que celui de chercher une retraite dans l'Etat de Gènes : mais tous les défilés étoient occupés par les milices du Montferrat, du Mantouan & du Milanois que M. de Vendôme avoit fait distribuer dans les gorges où coulent les rivières de Scrivia, Orba & Bormida. Les ennemis les forcèrent aisément à leur céder le passage : mais dans le temps où le Général Visconti faisoit défiler ses troupes par ces gorges, M. de Vendôme les fit attaquer en flanc par le Grand-Prieur son frère & par le Comte d'Aguilar avec les premiers escadrons des troupes Espagnoles, & lui-même tomba sur leur arrière-garde avec quatre compagnies de grenadiers & le régiment de Dillon, Irlandois. Il y avoit une hauteur voisine d'où ils auroient

ent pu incommoder beaucoup [illegible] upes des deux Couronnes s'ils s'e[illegible] ient emparés : mais le Général Fran- is ne leur en donna pas le temps, & la fit occuper par M. de Chamerault es corps de M. de Vendôme, du rand-Prieur, du Comte d'Aguilar e M. d'Ayetona, du Comte de La- Torres & de M. d'Aubeterre [illegible] attaque presque en même temps. Les ennemis la soutinrent d'abord avec courage jusqu'à ce que le Comte de Chemerault & M. de [illegible] les ayant chargés en flanc par [illegible] ils ne purent resister [illegible] réunis & prirent la fuite [illegible] parts. Ils perdirent [illegible] escadrons qui furent [illegible] ou faits prisonniers [illegible] quelques cavaliers qui [illegible] dans les montagnes [illegible] Remi & le Comte [illegible] nombre : le baron [illegible] son cheval tué sous lui [illegible] tenant son épée d'une main [illegible] tolet de l'autre [illegible] rocher & [illegible] Comte, attaqué [illegible] se battit en [illegible] blessa le [illegible]

se sauva sans qu'aucun autre osât l'arrêter.

1703.

XV.
Il réussit à gagner le Piemont.

La difficulté du terrein avoit empêché le Général François de pousser son attaque au delà de l'arrière-garde des ennemis, ce qui fut le salut du reste de leurs troupes. Le Général Visconti, après avoir perdu dans ce combat environ deux cents hommes, gagna Ottagio, d'où il se rendit à Campo-Moreno, & alla établir son camp à San-Pietro-d'Arena, sous la ville de Gènes. Il y resta quelque temps pour donner du repos à ses troupes fatiguées d'une marche aussi pénible, & pour faire reprendre haleine aux chevaux épuisés d'un travail aussi rude. Ensuite il fit repandre le bruit qu'il alloit regagner l'armée du Comte de Staremberg en passant par la partie des monts Apennins qui regarde le Duché de Modène ; les François ajoutèrent foi à ce bruit qui paroissoit vraisemblable : M. de Langallerie se mit en marche des bords de la Secchia avec un corps de cavalerie & de grenadiers ; entra dans les montagnes & descendit à Sarzana pour s'opposer au retour des Impériaux. Visconti avoit d'autres vues : après que ses hommes & ses

chevaux se furent rafraîchis pendant quelques semaines à Recco, & dans 1703. quelques autres postes de la République, du côté qu'on appelle la rivière du Levant, il tourna tout-à-coup vers Gènes dans le temps où MM. de Dreux, de Chemerault & de Boulingeux étoient prêts de les venir attaquer de nouveau à la tête de cinq mille hommes : marcha toute la nuit du 18 au 19 de Novembre & les deux jours suivants sans prendre presque aucun repos : gagna le voisinage de Savone : repassa l'Apennin sans rencontrer d'autre obstacle que la difficulté des chemins, & arriva enfin sur les frontières du Piémont avec neuf cents cavaliers bien montés. Environ deux cents autres, qui avoient perdu leurs chevaux, s'embarquèrent sur de petits bâtiments qui les conduisirent à Oneille, d'où ils rejoignirent le gros du détachement.

XVI. Belle conduite du comte de Staremberg pour affoiblir les François.

Malgré la perte que firent les Impériaux dans cette marche forcée, les Alliés en retirèrent un grand avantage en ce qu'elle fit une diversion qui détourna M. de Vendôme des projets qu'il pouvoit avoir formés pour attaquer immédiatement les Etats du Duc de Savoie. Ce fut ainsi que sous l'un

des plus habiles Généraux qui fût alors
1703. en Europe, & avec une armée, qui au commencement de l'année étoit double de celle des ennemis, toute la campagne se passa sans autre progrès que la prise de Bersello, qui s'étoit rendu le 25 de Juillet après un siège ou un blocus de plusieurs mois. L'entreprise manquée sur Ostigliá, l'expédition infructueuse du Trentin, & en dernier lieu le partage qu'on fut obligé de faire des troupes pour en porter une partie du côté du Piémont, réduisirent l'armée des deux Couronnes à un état de foiblesse plus grand que si elle eût perdu une bataille. La conduite prudente du Comte de Staremberg, qui sut toujours éviter une action générale, & qui eût l'art de laisser ses adversaires se détruire, pour ainsi dire, d'eux même, contribua en grande partie à ce désastre : mais le plus grand coup fut la défection du Duc de Savoie que les Alliés durent entièrement à la politique du Prince Eugène, & qui fut la véritable origine de toutes les pertes que la Maison de Bourbon fit dans les campagnes suivantes.

XVII. M. de Vendôme s'empare d'Asti.

Le Duc de Vendôme n'ayant pu

empêcher l'arrivée de la cavalerie Impériale dans le Piémont, résolut de 1703.
s'emparer de la ville d'Asti pour avoir l'année d'après une entrée dans cette Province. Il se rendit les premiers jours de Novembre devant cette place, où il y avoit une garnison de deux bataillons & d'un gros corps de cavalerie, qui se retirèrent à la première sommation. L'Evêque vint avec son Clergé implorer la Clémence du Général François, & il fut suivi des Magistrats, qui lui remirent les clefs. Le Duc de Savoie y avoit dîné le même jour, & il en étoit sorti fort peu de temps avant la reddition de la ville. M. de Vendôme y laissa une bonne garnison, & s'avança dans le Montferat pour mettre cette Province hors d'insulte, & pour y établir M. Dillon & M. de Marivaux, qui devoient y passer l'hiver avec plusieurs bataillons. Dans le même temps le vieux Prince de Vaudemont étant trop âgé pour continuer à faire la guerre en personne, demanda à se retirer, & Louis XIV nomma le Maréchal de Tessé pour commander à sa place. Le Duc de la Feuillade, Gouverneur du Dauphiné, fut choisi pour être à la tête de l'armée qui devoit

1703. passer en Savoie, où M. de Tessé, avec un corps de trois mille cinq cents hommes, s'étoit déja emparé de Chamberri. M. de Vendôme, jugeant que la saison étoit trop avancée pour rien entreprendre d'important, remit le commandement au Grand-Prieur; partit le 4 de Décembre d'Asti, & regagna le Milanois pour veiller sur les mouvements de l'armée Impériale.

XVIII. Le Comte de Staremberg se met en marche pour le Piémont.

Les troupes qui la composoient étant encore toutes fraîches à la fin de la campagne, qu'elles avoient passé sans aucune fatigue dans leurs quartiers; le Comte de Staremberg résolut de tout entreprendre pour joindre le Duc de Savoie. Il laissa au Général, Comte de Trausmandorf, le soin de défendre avec environ huit mille hommes les villes d'Ostiglia, de Revere & de la Mirandole, qui étoient les seules places fortes que les Impériaux eussent conservées dans la Lombardie; fit rassembler sur le Lac de Garde un grand nombre de barques, comme s'il eût voulu s'en servir à transporter le canon & les munitions nécessaires pour un long voyage, & s'approcha de l'Adda en traversant le Brescian, pour donner lieu de croire

qu'il avoit dessein de faire une incursion dans le Mantouan. Le Duc de Vendôme, trompé par ces mouvements, jugea que le Comte avoit réellement intention de traverser le Mincio : fit marcher son armée des bords de la Secchia jusques sur ceux de cette rivière, & la distribua à Goïto & dans les autres places voisines. Alors le Comte de Staremberg voyant que sa ruse avoit réussi, jetta deux ponts sur la Secchia, du côté de Concordia dans la Mirandole, où il rassembla ses troupes, & passa cette rivière le jour de Noël sans rencontrer aucun obstacle. M. de Vendôme, informé de cette marche, ne put croire que ce fût tout le corps de l'armée Impériale qui tournât du côté du Piémont. Il pensa que le Comte de Staremberg vouloit seulement y envoyer un détachement, pendant que lui-même, avec le gros des troupes, poursuivroit son dessein de regagner le Tirol, & de porter du secours à l'Empereur du côté de la Hongrie, où il y avoit beaucoup de troubles. Dans cette persuasion, le Général François prit seulement un corps de six mille hommes, avec lequel il gagna Carpi

1703.

après avoir donné ordre à M de Saint
1703. Frémont de lui amener une partie de la garnison de Modéne. Il partit de Carpi le 26, & traversa la Lame à la tête de vingt compagnies de grenadiers, qui devoient être suivis du reste de ses troupes: mais un gros brouillard qu'il faisoit alors etant tombé, il se vit avec surprise à la portée du fusil des ennemis, qui marchoient sur deux colonnes, & qui étoient de beaucoup supérieurs à ses troupes. Il repassa aussi-tôt cette petite rivière, envoya un contre ordre à M. de S. Frémont, pour que cet Officier retournât à Modéne, & il se rangea en bataille sur les bords de la Lame. Les Impériaux en firent de même; les deux armées restèrent quelque temps en présence à se cannonner avec peu d'effet, enfin les ennemis continuèrent leur route en bon ordre, ayant toujours un jour d'avance sur les troupes des deux Couronnes, qui furent obligées de s'arrêter pour attendre les renforts que M. de Vendôme avoit mandés. Le Comte de Staremberg avec son armée composée de dix mille hommes d'infanterie, de quatre mille de cavalerie, de deux mille pionniers,

de ſeize pièces de canon, & d'un grand nombre de chariots de munitions de guerre & de bouche, traverſa les Duchés de Parme & de Plaiſance, ainſi que le Tortonois, & M. de Vendôme, qui le ſuivoit de près, occupoit chaque jour le camp que les Impériaux avoient quitté la veille. Le Général ennemi qui ne cherchoit qu'à retarder le Général François dans cette eſpèce de pourſuite, partagea ſes pionniers, de façon qu'il y en avoit toujours cinq cents qui marchoient à la tête de ſon armée pour applanir les chemins, & cinq cents autres étoient à la queue occupés à les rompre avant que les troupes des deux Couronnes y paſſaſſent.

1703.

XIX. Perte qu'i' fa.t en route

Cette marche continua ſans aucun obſtacle juſqu'au 3 de Janvier; mais le jeune Prince de Vaudemont qui commandoit l'avant-garde étant arrivé ce jour à Stradella, y rencontra M. de Sarlinara qui y gardoit avec les troupes des deux Couronnes les retranchements qu'on y avoit faits. Le Prince les attaqua & les emporta l'épée à la main; il ne les conſerva pas long-temps. M. de Vendôme l'atteignit dans ce poſte ſitué à quelque

distance du Pô, entre Plaisance & 1703. Pavie. Le Général François y força les Impériaux; leur tua plus de quatre cents hommes; fit trois cents prisonniers, en dispersa plus de mille, & prit trois cents chariots attelés chacun de six bœufs avec dix mille rations de pain. Cet échec n'empêcha pas les ennemis de continuer leur route jusques sur les bords de la Bormia, toujours suivis par M. de Vendôme, qui évitoit de combattre dans les plaines, parce que sa cavalerie étoit de beaucoup inférieure à celle des Impériaux. Il les atteignit de nouveau au passage de cette rivière, sur laquelle ils avoient jetté un pont près de Castel-nuovo, & quoiqu'il n'eût alors avec lui que quinze cents grenadiers avec environ sept cents hommes de cavalerie, il ne balança pas à les attaquer, en attendant qu'il pût être joint par le reste de ses troupes. L'arrière-garde des ennemis composée de six bataillons & de mille cavaliers, soutenus par trois bataillons que le Prince de Lichtenstein avoit placés daus des mazures sur le bord de la rivière, reçut avec un feu terrible le choc des troupes de M. de

Vendôme : mais après quelque résistance, de nouveaux corps de celles des deux Couronnes s'étant joints aux premiers, l'infanterie Impériale fut poussée & mise en déroute, & la cavalerie se précipita dans la Bormia pour la passer à la nage. Il paroît que la perte fut à peu près égale de part & d'autre, quoique les relations soient très peu d'accord. M. de Quincy convient que l'armée des deux Couronnes eut quarante Officiers & environ quinze cents soldats tant tués que blessés, & il dit que les ennemis perdirent sept cents hommes tués, & qu'on leur fit sept cents prisonniers ; mais si nous en croyons leur rapport, ils ne perdirent que très peu de monde dans toute cette route, & prirent beaucoup plus de François qu'on ne leur fit de prisonniers. Quoiqu'il en soit, il est certain qu'ils reçurent un échec au passage de la Bormia : que le Prince de Lichtenstein y fut tué, ainsi que le Général Solari, & qu'on leur prit six étendards.

1703.

Ottieri. Sanvitali. Quincy.

Le premier soin du Comte de Staremberg après avoir traversé la Bormia, fut d'en faire rompre & détruire

XX. Il joint Duc de Savoie.

le pont, pour retarder le paſſage des
1703. troupes de M. de Vendôme, & le Genéral François voyant que les Impériaux touchoient déja les frontières du Pièmont, ceſſa de les pourſuivre, & ne s'occupa plus que du ſoin de mettre ſon armée en quartier d'hiver. Le Duc de Savoie & le Général Viſconti s'étoient avancés avec ſept mille hommes juſqu'aux bords du Tanaro, & ils paroiſſoient menacer la ville d'Aſti, où étoit le Grand-Prieur; mais leur unique objet étoit de faciliter la jonction du Comte de Staremberg qu'ils rencontrèrent le 13 de Janvier à Canelli, petite ville, éloignée d'environ deux lieues de Nice de la Paille. Cette marche fit un honneur infini au Général Allemand, qui traverſa une auſſi grande étendue de pays, preſque toujours à la vue de l'armée des deux Couronnes, & dans la ſaiſon la plus rude de l'année. Il eſt vrai que le mois de Décembre fut très ſec; mais il n'en fut pas de même de celui de Janvier, où les pluies devinrent conſidérables, enflèrent les petites rivières, & obligèrent de faire des ponts aux endroits qu'on paſſe ordinairement à gué. Le

jeune Prince de Vaudemont se conduisit aussi avec toute la prudence & l'activité qu'on auroit pu attendre d'un ancien Général, & ce fut par ses soins que l'armée Impériale pendant toute cette marche eut des vivres en abondance & toutes les munitions nécessaires. 1703.

XXI. La France s'empare du Modénois.

Pendant que M. de Vendôme étoit absent de la Lombardie, le Général Trausmandorf voulut profiter de son éloignement pour s'emparer de quelques postes, & en effet il se rendit maître de la Bastia & de Buon-porto, dont il fit les garnisons prisonnières de guerre; mais M. de Saint-Fremont ne le laissa pas long-temps en possession de ces deux places. Les Impériaux les abandonnèrent après quelques escarmouches, ainsi que leurs prisonniers, & l'on en fit aussi quelques-uns sur eux.

Ce fut pendant l'éloignement de M. de Vendôme que le Duc de Modéne; qui jusqu'alors avoit gardé la neutralité, reconnut par son Envoyé à Vienne l'Archiduc Charles en qualité de Roi d'Esgagne. Louis XIV irrité, donna ordre de confisquer tous ses Etats : on mit garnison Françoise

dans sa Capitale, & l'on défendit à
1703. tous ses sujets de reconnoître d'autre Souverain que le Monarque François sous peine de la vie. Cet évènement ainsi que la marche de M. de Staremberg en Pièmont appartiennent en partie à l'armée 1704, mais nous avons cru devoir les rapporter ici pour ne pas interrompre ce qui concerne l'Italie, où nous ne reviendrons qu'après avoir vu tout ce qui se passa en Flandre, en Allemagne & en Espagne dans le cours de 1703, ce que l'ordre des matières nous a obligé de laisser en arrière.





CHAPITRE V.

§. I. *Combat de Munderkingen gagné par M. de Legal.* §. II. *Désunion dans l'armée des Alliés.* §. III. *La ville d'Augsbourg refuse de recevoir les troupes de Bavière.* §. IV. *Le Prince de Bade s'empare d'Augsbourg.* §. V. *Erreur qui cause quelque perte aux François.* §. VI. *Première bataille d'Hochstet, gagnée par M. de Villars & par l'Electeur de Bavière.* §. VII. *Suites de cette victoire.* §. VIII. *M. de Villars revient en France. L'Electeur prend Augsbourg.* §. IX. *Fin de la campagne sur le Danube.* §. X. *Le Duc de Bourgogne prend le commandement de l'armée du Rhin.* §. XI. *Les François investissent Brisach.* §. XII. *Foible défense du Gouverneur.* §. XIII. *Il rend la place aux François.* §. XIV. *Le Gouverneur a la tête tranchée.* §. XV. *Le Duc de Bourgogne quitte l'armée.* §. XVI. *M de Tallard entreprend le siège de Landau.* §. XVII. *Belle défense des assiègés.* §. XVIII. *Les François s'emparent des dehors.*

1703. §. XIX. *Le Prince de Hesse marche au secours de Landau.* §. XX. *M. de Tallard marche aux ennemis.* §. XXI. *Bataille de Spire. L'aile gauche des Alliés est mise en déroute.* §. XXII. *M. de Tallard remporte une victoire complete.* §. XXIII. *Perte des deux côtés.* §. XXIV. *Les François s'emparent de Landau.*

I. Combat de Munderkingen gagné par M. de Légal.

PENDANT l'absence de l'Electeur de Bavière, il y avoit eu des escarmouches assez fréquentes entre les détachements de l'armée Françoise, commandée par M. de Villars, & ceux de l'armée Impériale aux ordres du Prince de Bade. Quoique ces petites actions fussent souvent très meurtrières, elles n'eurent jamais d'effet assez décisif pour que nous nous arrêtions à les rapporter en détail; mais nous ne pouvons passer sous silence celle du 31 de Juillet, entre M. de Legal, Lieutenant-Général des armées du Roi, & le Comte de la Tour, aussi Lieutenant-Général des armées de l'Empereur. Le Prince de Bade avoit fait tous ses efforts pour attirer les François à une bataille, dans l'espérance que la supériorité du nom-

ju'il avoit ſur eux, lui donne-
une victoire aiſée, & que M. de 1703.
rs ſeroit enſuite forcé de retour-
:n France, ce qui laiſſeroit toute
.vière en proie aux troupes Im-
les. Le Maréchal qui joignit tou-
la prudence à la plus grande
ır, ne voulut pas expoſer au ha-
les troupes qui lui étoient con-
, il ſe tint fortement retranché
ſon camp de Lawingen, & ſe
:nta d'envoyer des partis plus ou
s conſidérables pour oppoſer aux
ents corps d'Allemands qui vou-
t entrer dans le pays. La ville
;ſbourg avoit promis de garder
:utralité ; mais le Prince de
qui ſavoit que ſon parti y étoit
ıs nombreux & le plus puiſſant,
hoit les moyens d'y introduire
·oupes Impériales, étant aſſuré
es ſeroient bien reçues auſſi-
u'elles ſe préſenteroient devant
place. Dans cette vue, & en
: temps pour couper la commu-
on entre l'armée Françoiſe & le
des Suiſſes, il fit avancer un corps
nq à ſix mille hommes de cava-
, qui paſſa le Danube à Munder-
n, petite ville, ſituée environ

cinq lieues au dessus d'Ulm. Ce corps
1703. étoit commandé par le Comte de la Tour, & le jeune Prince Christian de Brunswick Lunebourg y servoit en qualité de Général-Major. M. de Villars, qui avoit eu avis du mouvement des Impériaux, forma le dessein de les surprendre. M. de Legal étoit devant Ulm avec douze escadrons de cavalerie & de Dragons, pour s'opposer aux courses des ennemis, & M. du Heron étoit deux lieues plus loin à Tulfingen avec une brigade d'infanterie & six escadrons, pour empêcher qu'ils n'y établissent un pont. Le Maréchal donna ordre à ces deux corps de se joindre; de prendre cinq cents hommes de la garnison d'Ulm en croupe sur leurs chevaux; & il leur envoya cinq cents cavaliers de renfort, ensorte que tout le détachement qui fut mis aux ordres de M. de Legal, montoit à environ deux mille six cents soixante hommes de cavalerie & à sept cents d'infanterie. Ces troupes se mirent en marche le 30 à huit heures du soir: mais au lieu de suivre le droit chemin qui les auroit conduit à Munderkingen, elles firent un assez long détour, pour pren-

dre à dos les Allemands, Elles furent découvertes par un parti de Huſſards, qui ſe retira à toute bride vers le Comte de la Tour, & lui donna avis de la marche des François. Ce Général fit auſſi-tôt repaſſer le Danube à ſes bagages, & rangea ſa cavalerie dans une prairie qui formoit une petite plaine. D'abord que les François parurent, les Impériaux prévinrent leur attaque; tombèrent ſur eux le ſabre à la main, & leur rompirent quelques eſcadrons à la gauche; mais l'infanterie, que M. de Legal avoit fait entrer dans un chemin creux pour couper aux ennemis la communication avec le pont ſur le Danube, s'étant avancée la bayonnette au bout du fuſil, les arrêta dans la plaine, ce qui donna à la cavalerie Françoiſe le temps de ſe rallier & de retourner à la charge. Elle le fit avec tant de ſuccès que le Comte de la Tour, quoique ſupérieur en nombre, ne put ſoutenir long-temps une attaque auſſi vive, & ſes troupes ſe retirèrent en déſordre à Munderkingen. Le pont fut en peu de temps ſi chargé de morts, que les François ne purent le traverſer: quatre eſcadrons Alle-

1703.

mands passèrent le fleuve à gué ; mais
1703. ils y perdirent beaucoup de monde par le feu des vainqueurs, & ce fut à ce passage que périt le jeune Prince de Brunswick, après avoir eu son cheval tué sous lui. La perte des ennemis fut d'environ quatorze cents hommes, quoique les Allemands ne conviennent pas de ce nombre. Les François eurent quatre à cinq cents hommes de tués ou blessés entre lesquels on compte plus de quarante Officiers, dont les plus considérables furent M. du Heron, qui avoit été Ambassadeur en Pologne ; & M. de la Pérouse Lieutenant-Colonel. Le premier fut blessé mortellement & le dernier demeura sur la place ; on prit aux ennemis onze étendarts, & on fit plusieurs de leurs Officiers prisonniers.

Quincy. Sanvitali.

II. Désunion dans l'armée des Alliés.

Le Prince de Bade avoit des peines infinies à amener à un même sentiment les Commandants des différents corps qui combattoient sous ses ordres. Son armée montoit à dix mille hommes de cavalerie, & à vingt-cinq ou trente mille d'infanterie ; il y avoit cinq mille cavaliers de l'Empereur, mille cavaliers Saxons & trois mille hommes d'infanterie de la même na-

tion; pareil nombre de Prussiens, & le surplus étoit composé des troupes des Cercles, & des différents Princes de l'Empire, dont quelques-uns étoient à la solde des deux Puissances maritimes. Toutes ces troupes étoient commandées par des Chefs de diverses nations, qui vouloient agir suivant les vues qu'ils jugeoient les plus convenables aux intérêts de leurs maîtres respectifs, & ils soutenoient leurs sentiments avec la plus grande opiniâtreté. Les uns prétendoient qu'on devoit s'emparer du haut Palatinat de Bavière pour le joindre au Cercle de Franconie; & d'autres refusoient d'obéir au Général, à moins que les Princes qui avoient fourni leur contingent, ne fussent prévenus de ses opérations. Ces contradictions ne pouvoient que mettre des obstacles continuels à ses projets; mais à force de patience, il réussit à les amener tous à son obéissance, & à le seconder dans la résolution qu'il prit de passer le Danube, pour attaquer M. de Villars & l'Electeur; ravager la Bavière, & se rendre maître d'Augsbourg.

1703.

Sanvitali.

III. La ville d'Augsbourg

Il étoit très difficile que cette ville

1703. conservât la neutralité entre deux armées ennemies, qui en peu de jours pouvoient être à ses portes. L'Electeur de Bavière avoit sollicité les habitants de se déclarer pour lui; mais ils s'étoient contentés de lui envoyer des ôtages, & avoient refusé de lui remettre deux tours & deux portes qu'il leur demandoit. Les intelligences du Prince de Bade y étoient les plus fortes, & il paroît qu'on n'attendoit que l'approche de ses troupes pour les recevoir dans la ville. L'Electeur qui en étoit sans doute instruit, envoya quatre mille hommes pour appuyer sa première demande: les Magistrats refusèrent de les admettre, sur l'avis qu'ils eurent que le Prince n'étoit pas éloigné, & les Bavarois se retirèrent, après avoir détruit une tour qui fournissoit de l'eau à la ville, & commis plusieurs autres désordres.

refuse de recevoir les troupes de Bavière.

IV. Le Prince de Bade, résolu de tout tenter pour se rendre maître de cette place importante, partagea ses troupes en deux corps, l'un de vingt mille hommes, qu'il laissa au Comte de Stirum, & l'autre, en y joignant le détachement du Comte de la Tour qu'il rappella auprès de lui, forma

Le Prince de Bade s'empare d'Augsbourg.

une armée de trente bataillons & de cinquante escadrons, dont il prit lui-même le commandement. Il se mit en marche à la tête de cette armée ; traversa le Danube & l'Iler, sans rencontrer aucun obstacle, & se présenta au commencement de Septembre devant Augsbourg, qui lui ouvrit ses portes, ce qui jetta M. de Villars & l'Electeur dans le plus grand embarras, à cause de la difficulté des vivres que le Prince & le Comte de Stirum par leur position alloient leur intercepter. Le Maréchal passa le Danube ; forma sa jonction avec les troupes de l'Electeur, & ils concertèrent ensemble sur les moyens de réparer la faute qu'ils avoient faite en manquant de se rendre maîtres les premiers de la ville d'Augsbourg. Ils n'en trouvèrent point de plus efficace que de marcher contre le Comte de Stirum, pour se dégager au moins de ce côté, puisqu'il n'y avoit pas d'apparence de pouvoir attaquer le Prince de Bade avec espérance de succès. L'Intendant de l'armée de France venoit d'avertir le Maréchal qu'il n'y avoit plus de vivres que pour deux jours, ainsi tous les moments devenoient précieux ; l'ar- 1703.

mée combinée montoit à quarante-huit bataillons, & à soixante & dix escadrons, qui avoient établi leur camp à Oberdorf, entre le Lech & le Danube, & M. d'Usson, Lieutenant-Général, étoit demeuré à Lawingen avec dix-neuf bataillons & quinze escadrons. Si le Comte de Stirum fût demeuré dans sa position à Hansheim, il auroit été difficile de l'y forcer, & peut-être que M. de Villars eût été obligé d'abandonner le pays faute de vivres: mais l'ordre que le Comte reçut du Prince de Bade, fut le salut de l'armée Françoise, & la perte des Impériaux. Cet ordre portoit que le Comte de Stirum envoyât quatre mille hommes à Haîdenain; qu'il descendit à Hochstet sur le Danube, & qu'il y traversât ce fleuve pour joindre l'armée du Prince, qui étoit campée sous Augsbourg. Le Comte ne pouvoit faire ce mouvement sans passer très près de l'armée combinée, & sans se mettre en danger d'être attaqué. Il en connoissoit tout le risque, mais il ne pouvoit se dispenser d'obéir: il marcha d'abord à Schwingen, où il fut obligé d'attendre un pont de bateaux qu'on transportoit sur des chariots,

nots, & que les pluies empêchèrent d'arriver au jour marqué : ensuite il s'empara d'une isle du Danube un peu au-dessous de Gremheim. 1703.

V. Erreur qui cause quelque perte aux François.

M. d'Usson s'étoit avancé sur la rive opposée avec mille grenadiers, & il se disposoit à disputer le passage aux ennemis quand il reçut ordre de M. de Villars de faire marcher toutes les troupes qui étoient à Dillingen, & de prendre les Impériaux en flanc le 20 de Septembre, aussi-tôt qu'il entendroit trois coups de canon, ce qui serviroit de signal pour lui faire connoître que l'armée combinée les auroit attaqué de front. Il exécuta ponctuellement cet ordre, & s'étant trouvé au point du jour à quelque distance des Allemands, il crut entendre le signal, & attaqua leur arrière-garde avec impétuosité, dans la pensée que l'armée combinée avoit déja engagé le combat. C'étoit une erreur, qui pensa causer la perte de tout le détachement de M. d'Usson : il avoit bien entendu trois coups de canon, mais ils venoient de l'armée ennemie pour rappeller les fourrageurs, sur ce que le Comte remarqua des mouvements qui lui firent soupçonner quelque des-

ſein des François. Le premier choc de
1703. M. d'Uſſon ſe fit avec tant de vigueur qu'il eut d'abord de l'avantage ; mais les ennemis ayant reconnu qu'il ne commandoit qu'un petit nombre de troupes, repaſsèrent les marais & le ruiſſeau de Plintheim qu'ils avoient déja traverſé ; prirent un poſte avantageux ſur une hauteur avec un bois derrière eux & ſur leurs flancs, & leur Général fit un détour à la tête de quinze cents cavaliers Impériaux & Saxons, ſix cents cavaliers Pruſſiens que commandoit le Général Palfi, & quatre cents carabiniers de la même nation pour prendre à dos la cavalerie Françoiſe, dans l'eſpérance de l'accabler par le nombre. La bonne conduite de M. d'Uſſon le ſauva d'une défaite totale : il reconnut bien-tôt qu'il avoit affaire à toute l'armée ennemie : fit retirer ſes eſcadrons derrière l'artillerie & l'infanterie Françoiſe qui faiſoient un feu terrible ; & réuſſit à regagner Dillingen, ſans que le gros de ſes troupes eut beaucoup ſouffert. Il n'y eut que les régiments d'Aubuſſon & de Vivans qui furent coupés par le Général Palfi, & pouſſés dans le marais où ils eurent environ

quatre-vingts hommes tués & autant de bleſſés. Ils y furent joints par M. de Peri à la tête de la brigade de Bourbonnois, & ils ſe retranchèrent dans le village de Volpſtat. Le Prince d'Anhalt les pourſuivit avec trois mille hommes d'infanterie, mais il ne put les entamer, & dans le temps où il faiſoit les plus grands efforts pour emporter ce poſte, il fut lui-même obligé de ſonger à ſa retraite par l'arrivée de l'avant-garde de l'armée combinée, qui, vers huit heures du matin parut ſur les bords de la petite rivière de Plintheim. Les François & les Bavarois avoient paſſé le Danube à Donavert, & avoient employé huit heures à faire les trois lieues qu'il y a de cette ville à Plintheim, tant à cauſe de la nuit que par rapport à la difficulté du chemin qui étoit très mauvais & reſſerré entre le fleuve & les bois qui en ſont voiſins. L'Electeur & le Maréchal apprirent par les régiments qu'ils trouvèrent à Volpſtat l'erreur où étoit tombé M. d'Uſſon : ils projettèrent d'abord d'attendre l'arrivée de leur infanterie pour attaquer les ennemis avec plus de forces; mais ayant été informés que le bagage 1703.

1703. des Allemands s'avançoit du côté de Nortlingen, ils jugèrent que s'ils différoient plus long-temps leur attaque, l'armée entière du Comte de Stirum prendroit la même route, & leur échapperoit en s'enfonçant dans le bois, ce qui les détermina à ne pas tarder davantage. Pendant qu'ils délibéroient encore, arrivèrent les brigades de Dauphin & des Irlandois, commandés par Milord Clare: ils les joignirent à la brigade de Bourbonnois, & ce fut avec cette infanterie & environ six mille hommes de cavalerie & de dragons qu'ils engagèrent le combat contre les Impériaux, qui avoient quatre à cinq mille hommes de cavalerie, & environ neuf mille d'infanterie.

VI. Première bataille d'Hochstet gagnée par M. de Villars, & par l'Electeur de Bavière.

L'Electeur de Bavière prit le Commandement de la droite, accompagné du Comte de Lanion, & le Maréchal d'Arco se mit à la gauche avec M. M. du Bourg & de Monasterol. Le Maréchal de Villars en se réservant le suprème commandement, ne se mit à la tête d'aucun corps particulier, pour être en état de se porter par-tout où il jugeroit que sa présence seroit nécessaire, Les cuirassiers Bavarois com-

mencèrent à s'étendre pour tourner les Impériaux & les prendre en flanc ; 1703.
mais ceux-ci ayant reconnu leur dessein, ne songèrent qu'à se battre en retraite pour gagner l'épaisseur du bois. Leur gauche étoit appuyée à une montagne qui les mettoit à couvert, & le Prince d'Anhalt se chargea de défendre la droite avec les troupes de Prusse, dont il connoissoit toute la bravoure. Le feu fut très vif de part & d'autre, & les Impériaux se battirent long-temps dans le plus bel ordre, mais toujours en reculant, suivant le plan pris par leurs Généraux. Le Maréchal d'Arco, impatient de leur résistance, redouble d'effort avec sa gauche, perce les ennemis, & leur renverse plusieurs escadrons ; mais de nouveaux bataillons s'avancent & font pleuvoir une grêle de mousqueterie & d'artillerie qui ralentit l'ardeur des Bavarois, & donne le temps au Général Palfi de reformer ses escadrons. La cavalerie de l'armée combinée, plus nombreuse que celle de Stirum, redouble ses charges, & trouve toujours l'infanterie Prussienne qui la repousse autant de fois, comme un mur inébranlable. Pendant que le combat se sou-

1703. tient ainsi à la gauche, l'Electeur, qui commande la droite, ne peut attaquer que de front, arrêté par la montagne. Il veut percer l'infanterie Impériale à la tête de ses gardes & de quelques régiments François; mais il est également repoussé par la fermeté de l'ennemi, qui garde son feu avec une présence d'esprit admirable, jusqu'à ce que les assaillants soient assez près pour essuyer toute la décharge. On fait avancer les brigades de Dauphin & de Bourbon, conduites par M. de Lee: elles tombent sur les Saxons; ils en soutiennent le choc avec intrépidité; deviennent assaillants à leur tour; pénètrent les François; entrent dans leurs bataillons; les renversent de toutes parts & les mettent dans le plus grand désordre. Les cavaliers de Dauphin accourent le sabre à la main au secours de l'infanterie; mais que peuvent trois cents hommes contre des ennemis animés par le succès? Bien loin de rétablir le combat, ces cavaliers sont eux-mêmes repoussés, & la victoire semble prête à se déclarer contre les François & les Bavarois : lorsque le Maréchal d'Arco qui gagne toujours du terrein à la gauche, empêche les

ennemis de tirer avantage de ce succès, & ils sont bien-tôt également 1703.
pressés de toutes parts. Une multitude d'Impériaux tombe sous le fer des vainqueurs; mais il n'en est pas un seul qui ne périsse en conservant son rang & le visage tourné vers les coups qui terminent sa carrière : En vain l'armée combinée les presse de front à leur aile gauche, & en flanc à leur aile droite : en vain les Généraux François & Bavarois courent de tous côtés pour animer leurs troupes par leur présence, & pour chercher à profiter du moindre jour que les ennemis pourroient laisser entre leurs files : ces intrépides Allemands, toujours également serrés, reculent plus de deux lieues sans être rompus. Si quelques escadrons de la droite éprouvent quelque désordre par la supériorité de leurs adversaires, le feu des bataillons qui les soutiennent semble se ranimer par ce léger échec : il leur donne le temps de se rallier, & les troupes Prussiennes particulièrement, guidées par leur propre valeur & par l'exemple du Prince d'Anhalt qui marche à leur tête, maintiennent toujours le combat avec cette égalité, qui, dans

pareille circonſtance, eſt auſſi glorieuſe
1703. qu'une victoire. Enfin les Impériaux diſparoiſſent tout-à-coup dans le bois où l'épaiſſeur des arbres empêche la cavalerie Françoiſe & Bavaroiſe de les pourſuivre. Cette retraite fit le plus grand honneur aux Généraux Allemands, quoiqu'ils abandonnaſſent le champ de bataille, & qu'ils y perdiſſent toutes leurs tentes, trois pièces de gros canon, trente-ſix de moindre calibre, deux cents charriots de bagage & les bateaux deſtinés à faire des ponts. Les différentes relations de cette bataille ne ſont pas d'accord ſur le nombre des hommes que les Impériaux y perdirent. Le Marquis de Quincy, copié par les autres Ecrivains François, le fait monter à quatre mille hommes tués ſur la place, trois mille ſept cents quarante-quatre bleſſés, & quatre mille cinq cents priſonniers; mais ce récit paroît exagéré. Le Maréchal de Villars dans ſa lettre à Louis XIV pour lui rendre compte de cette victoire, & qui fut interceptée par les ennemis, fait monter leur perte à trois mille hommes tués & quatre mille priſonniers; mais on ſait que les lettres [illegible]s auſſi-tôt après une bataille, ne

peuvent jamais être bien exactes, puisqu'un Général n'a pas encore eu le temps d'être informé d'un détail dont il n'est instruit au vrai que quelques jours après l'action. Les Mémoires Italiens ne mettent que deux mille neuf cents hommes tués & blessés, & ils estiment la perte des François aussi tués ou blessés à quinze cents hommes dans les deux actions. Quoi qu'il en soit, ils prirent dix-huit étendards & quatre drapeaux; firent un très gros butin, & retirèrent un très grand avantage de cette journée, qui leur rouvrit entièrement la communication pour les vivres.

1703.

Quincy. Lamberty. Sanvitali. Ottieri.

VII. Suites de cette victoire.

L'Electeur & le Maréchal de Villars, après avoir forcé les ennemis à faire une retraite, qui malgré l'habileté de leurs Généraux, leur causa une perte considérable, s'avancèrent du côté d'Augsbourg, dans le dessein de forcer s'il leur étoit possible le Prince de Bade à combattre. Ils comptoient beaucoup sur l'ardeur de leurs troupes, animées par l'avantage qu'elles venoient de remporter, & excitées par le desir d'acquérir un nouveau butin: mais le Prince, dont l'armée étoit couverte par la ville & par les

deux rivières de Lech & de Vertach, 1703. entre lesquelles il avoit fait tirer de forts retranchements, ne voulut pas abandonner ce poste, & il y auroit eu trop d'imprudence à entreprendre de l'y forcer. Le Comte de Stirum, ayant reçu de nouvelle artillerie de Nuremberg, rappella les troupes qu'il avoit laissées à Haidenain, & alla établir un nouveau camp près de Donawert, où il demeura jusqu'à la fin de la campagne sans qu'on pût l'attirer de nouveau au combat. Le Prince de Bade, après que l'armée combinée se fut éloignée d'Augsbourg, quitta aussi cette ville pour ne pas consommer les magasins qu'il y avoit formés, & y laissa seulement une forte garnison aux ordres du Général Bibrac. Le Prince regagna les bords du Danube par un long détour, en passant par Kempten & par la Haute-Suabe, après avoir fait démanteler Friedberg, petite place de la Bavière, dont il s'étoit emparé à une lieue d'Augsbourg. Le Général Schulembourg joignit à Kempten le Prince de Bade avec la garnison de Brisach qui venoit d'être pris par les François, comme nous le verrons dans peu. Les François & les Bava-

rois cotoyèrent ce Prince pendant toute sa route, & gagnèrent Kempten peu de temps après que les Impériaux y eurent passé. Ces derniers démolirent aussi Rottemberg dans le Haut-Palatinat de Bavière, après que le Comte de San-Bonifacio qui y commandoit eut été obligé de se rendre faute de vivres, ce qui ne l'empêcha pas d'obtenir une capitulation honorable. 1703.

VIII. M. de Villar revient en France. L'Electeur prend Augsbourg.

Les deux armées étant commandées par différents Chefs, la désunion qui s'étoit mise entre eux empêchoit que les opérations ne se fissent avec cette unanimité de sentiment si nécessaire pour agir avec succès. Le Maréchal de Villars avoit reçu plusieurs sujets de mécontentement de l'Electeur de Bavière, qui de son côté trouvoit que le Général François le traitoit avec trop de hauteur. Il est vrai que cet habile Général méprisoit tous les manèges de Cour, & ignoroit l'art d'affoiblir la vérité en la couvrant du masque de la flatterie. Quand il vit le moment favorable pour combattre le Comte de Stirum, il le dit à l'Electeur : mais ce Prince lui répondit qu'il vouloit en conférer avec ses Généraux & ses Mi-

niſtres. « C'eſt moi (répartit M. de
1703. » Villars) qui ſuis votre Miniſtre &
» votre Général ; vous faut-il d'autre
» conſeil que moi quand il s'agit de
» donner bataille » ? L'Electeur mé-
content de cette franchiſe, voulût
retarder. « Eh bien, dit le Général
Voltaire. » François, ſi Votre Alteſſe Electo-
» rale ne veut pas ſaiſir l'occaſion
» avec ſes Bavarois, je vais combattre
» avec les François » Le Prince ſe mit
à la tête de ſes troupes, & l'on gagna
la bataille ; mais il écrivit enſuite à la
Cour de France pour qu'on lui donnât
un autre Général. Ses Miniſtres égale-
ment mécontents de M. de Villars,
qui ne les avoit jamais ménagés, ne
contribuèrent pas peu à aliéner contre
lui l'eſprit du Prince. Le Maréchal,
voyant cette cabale, demanda lui-
même ſon rappel, & Louis XIV, qui
n'avoit pas un ſecond Villars ni un
autre Vendôme à envoyer dans ce
pays, donna ordre au Comte de Mar-
ſin, qui étoit alors ſur le haut-Rhin,
de paſſer en Bavière, en même temps
que le Maréchal reviendroit en France.
L'entrepriſe étoit aſſez difficile, la plu-
part des poſtes étant occupés par les
ennemis. On chargea M. de Légal de

conduire le détachement qui devoit
escorter les deux Généraux : il prit la 1703.
route de Schaffouse, en passant au milieu des quartiers des Impériaux ; amena M. de Villars en France, & conduisit de même M. de Marsin en Bavière. Celui-ci fut reçu de l'Electeur avec d'autant plus de joie, qu'il apportoit une grosse somme d'argent pour subvenir aux besoins des troupes Françoises qui devoient passer l'hiver dans ce pays. L'Electeur lui apprit que le Roi l'avoit nommé Maréchal de France, & ce Prince fut satisfait de trouver en lui une douceur de caractère qui contribua beaucoup l'année suivante à le consoler du peu de succès des troupes soumises à leurs ordres. Ils terminèrent la campagne de 1703 par la prise de la ville d'Augsbourg : la tranchée fut ouverte le 8 de Décembre, & l'Electeur, qui voyoit que la rigueur de la saison s'opposoit aux longueurs d'un siège, fit sommer dès le surlendemain le Commandant de se rendre, en assurant que s'il manquoit de le faire dans trois jours, il feroit pendre les ôtages qui lui avoient été donnés par cette ville pour gages de la neutralité à laquelle elle avoit manqué. Le Commandant se

rendit le 14, & l'Electeur y mit u
1703. garnison de douze bataillons &
quinze escadrons, qui furent nour
aux dépens des bourgeois, pour
punir de leur infidélité. Il mit aussi
fortes garnisons dans Kempten & da
Kaufbewn, dont il s'étoit emparé d
puis peu : prit encore Passaw le 9
Janvier suivant, & l'on mit ensu
les troupes Françoises & Bavaroi
dans de bons quartiers d'hiver,
elles eurent des vivres en abondan

IX. Fin de la campagne sur le Danube.

Le mécontentement du Prince
Bade contre les différents Chefs c
Alliés etoit mieux fondé que celui
l'Electeur contre le Maréchal de V
lars. La plus grande partie de ces Ch
affectoient d'être toujours d'un av
contraire à celui du Prince ; exéc
toient mal ses ordres, & aliénoie
l'esprit des Officiers-Subalternes,
qui passoit jusqu'aux soldats. On
attribuoit la défaite du Comte de S
rum, & quoiqu'il se soit justifié da
un manifeste d'une manière assez sat
faisante sur les imputations dont on
chargeoit, il est certain qu'en ordo
nant à ce Général de cotoyer le D
nube à la vue des François & des B
varois, c'étoit l'exposer au risque pr

que inévitable d'être battu comme il le fut réellement, le Prince étant trop éloigné pour faire diversion ; mais, d'un autre côté, si M. de Villars n'eût pas forcé l'Electeur à livrer la bataille, l'armée combinée de France & de Bavière périssoit faute de vivres, suivant le projet du Prince de Bade. Pour revenir aux Chefs subordonnés de l'armée des Alliés, toutes les fois que ce Prince leur donnoit des ordres, ils commençoient par examiner s'ils s'accordoient avec ceux qu'ils recevoient de leurs Souverains, & ne vouloient obéir qu'autant qu'ils les y trouvoient conformes. Le plus entêté de tous étoit le Général Goor, qui commandoit les troupes à la solde de la Hollande : il poussa l'opiniâtreté si loin, que le Prince fut obligé de donner ordre de le mettre aux arrêts ; mais il refusa d'obéir : dit que leurs Hautes-Puissances l'avoient envoyé en Allemagne pour combattre & non pour se soumettre à de tels ordres qui n'étoient pas faits pour lui ; enfin son chagrin le porta à former de puissantes brigues auprès des Etats-Généraux contre le Prince, qui eut beaucoup de peine à les surmonter. Il lui fit encore des difficultés sur les quar-

1703.

tiers d'hiver, & ce Prince, rebuté de
1703. tant de contradictions, fut prêt à renoncer au commandement de l'armée Impériale; mais l'intérêt commun l'emporta ſur ſon reſſentiment, & il ſe prêta à diſtribuer les quartiers, ſuivant les deſirs des autres Chefs, quoique cette diſtribution fût auſſi ruineuſe pour les pays où elle ſe fit, que contraire au ſervice de l'Empire. C'eſt particulièrement à cette condeſcendance que les Mémoires Italiens attribuent la perte que les Alliés firent d'Augsbourg & de Paſſaw. Le Cardinal Lamberg, Evêque & Prince de cette dernière ville, convint avec l'Electeur, que la garniſon ſeroit composée de gens du pays & de Bavarois. Le principal objet des deux Généraux, en s'emparant de cette place, avoit été de s'ouvrir un paſſage pour prêter la main aux mécontents de Hongrie, que Louis XIV favoriſoit, & auxquels il faiſoit paſſer de l'argent; mais l'abondance des neiges qui tombèrent dès le commencement de l'hiver, forcèrent les armées de part & d'autre à demeurer tranquilles dans leurs quartiers. Ces conquêtes dédommagèrent l'Electeur de la perte de Rottemberg & des autres places

que le Général d'Erbevile lui avoit prises dans le Haut-Palatinat pendant le cours de cette campagne. Ce Général, après s'être emparé de Cham, avoit attaqué Amberg, capitale de la Province, & s'en étoit rendu maître le 30 de Novembre, en même temps qu'un autre Général de l'Empereur prenoit aussi la ville de Dechenfort.

1703.

Sanvitali.

X.
Le Duc de Bourgogne prend le commandement de l'armée du Rhin.

Pendant que le Maréchal de Villars agissoit sur le Danube avec cette vigueur qui devoit faire trembler le Chef de l'Empire jusques dans sa capitale, les troupes demeurées en Alsace y soutenoient avec une égale ardeur les intérêts de la Maison de Bourbon. Elles ne paroissoient d'abord destinées qu'à défendre cette Province, & à tenir en respect les Allemands demeurés à la garde des lignes de Stolhoffen, & l'on ne croyoit pas qu'elles fussent en état de former de grandes entreprises, n'étant presque composées que de nouvelles levées. Louis XIV pensa différemment: aussi-tôt qu'il eut appris que le Prince de Bade s'étoit porté sur les bords du Danube avec la plus grande partie des troupes Impériales, il fit partir le Duc de Bourgogne qui n'avoit pas encore vingt-un ans, pour

1703. prendre le commandement de l'armée du Rhin, aidé des conseils de M. de Tallard. On joignit à cette armée la gendarmerie & plusieurs des Régiments qu'on avoit fait revenir d'Italie, ce qui formoit au total environ trente-six mille hommes en quarante-six escadrons & soixante-neuf bataillons. Le Prince arriva le 6 de Juin à Strasbourg; le 10 il joignit l'armée, qui étoit rentrée en Alsace, & campoit près de Heerth, & il alla ensuite du côté de Weissembourg pour faire détruire les lignes que le Prince de Bade avoit construites entre cette ville & Lauterbourg. Le temps pluvieux ayant retardé le commencement des opérations, le Duc de Bourgogne ne retourna à Strasbourg que le 15 de Juillet: passa le Rhin le 16, & alla camper avec son armée entre Wilstat & Offembourg. Ces mouvements détrompèrent les ennemis, qui avoient d'abord pensé que les François vouloient attaquer Landau: ils y avoient de fortes intelligences, & peut-être que si elles n'eussent été découvertes, le Prince s'en fût aisément rendu maître sans être obligé d'entreprendre un long siège; mais les ennemis se tinrent si

bien ſur leurs gardes, qu'on fut obligé de remettre à un autre temps l'attaque de cette place importante. 1703.

XI. Les François inveſtiſſent Briſach.

Le reſte de Juillet & les premiers jours du mois ſuivant ſe paſſèrent à faire divers mouvements juſqu'au 14 que le Comte de Marſin ſe porta avec un corps de cavalerie devant Fribourg, pendant que de ſon côté le Duc de Bourgogne s'avançoit auſſi vers cette place comme pour en former l'inveſtiſſement. Le Gouverneur, jugeant qu'il alloit être aſſiégé, envoya en toute diligence demander du ſecours au Comte d'Arco, Gouverneur de Briſach, qui fit partir auſſi-tôt un détachement compoſé de dix hommes de chaque compagnie de ſa garniſon. Ils ne trouvèrent aucun obſtacle de la part des François, qui n'avoient fait cette feinte que dans le deſſein d'affoiblir la garniſon de Briſach, & qui tournèrent tout-à-coup vers cette dernière place, que M. de Marſin inveſtit le 15. Cette ville, l'une des plus fortes de l'Europe, eſt ſur une hauteur dans le Briſgaw, à dix lieues au deſſous de Baſle. Elle étoit déja le meilleur rempart de l'Empire en 1638, quand elle lui fut enlevée par le Duc de Saxe-

Weimar, qui combattoit alors pour la
1703. France liguée avec la Suède contre la Maison d'Autriche. Le Roi Louis XIV. s'en assura la possession par les traités de Munster & de Westphalie ; mais à la paix de Riswick elle fut échangée contre Strasbourg, & l'Empereur Léopold en jouissoit depuis ce temps. Pendant qu'elle avoit été au pouvoir de la France, le Maréchal de Vauban en avoit beaucoup augmenté les fortifications, particulièrement les ouvrages extérieurs, & y avoit fait creuser des fossés très profonds où passent les eaux du Rhin. Le corps de la place est muni de sept bastions & d'un demi-bastion, avec un grand nombre de ravelins, de demi-lunes, de chemins-couverts & d'autres ouvrages extérieurs ; mais ce qui contribue le plus à sa défense est un petit fort nommé la Butte, élevé dans son enceinte sur un rocher qui commande tout le pays, & qui en rend l'approche très difficile. La garnison étoit de trois à quatre mille hommes, tous de vieilles troupes, commandées par le Comte d'Arco, auquel on avoit donné pour adjoint le Comte de Marsigli Boulonnois, habile Mathématicien

& qu'on regardoit comme un Officier très expérimenté. Ces deux Chefs étoient si peu d'accord, que Marsigli avoit été mis aux arrêts pendant deux mois, & qu'ils n'avoient été levés que par un ordre du Prince de Bade, lequel lui avoit enjoint d'obéir au Comte d'Arco. De quelque côté que fût le tort, il est certain que cette désunion nuisit beaucoup à la défense de la place. 1703.

XII. Foible défense du Gouverneur.

Le même jour que Brisach fut investi, le Maréchal de Vauban arriva pour diriger les opérations du siège. Il commença par faire construire deux ponts, l'un au dessus, l'autre au dessous de la ville, & fit rétablir celui qui conduit du Fort-Mortier à l'isle des Cadets que le Gouverneur avoit eu la négligence de ne pas faire occuper par ses troupes. Il fit ensuite fortifier une hauteur qu'on appelle de Weimar à une lieue de Brisach, & les quartiers furent établis aux environs de la place. Le 23 on ouvrit la tranchée du côté d'Hochstet, après avoir élevé une batterie dans l'isle des Cadets, pour former une attaque contre le bastion du haut-Rhin. On avoit lieu de s'attendre à la défense la plus vigoureuse, d'au-

tant qu'il étoit du plus grand intérêt
1703. pour la Cour de Vienne & pour le Prince de Bade que ce siège pût tirer en longueur & occupât les François s'il étoit possible jusqu'à la fin de la campagne. Le Ministère Impérial avoit expressément recommandé au Gouverneur & à tous les principaux Officiers de se défendre jusqu'à la dernière extrémité, & de ne se rendre que l'épée à la main quand les François seroient près de faire un logement sur la dernière brèche. Il paroissoit par des ordres si positifs que l'intention de l'Empereur n'étoit pas qu'on épargnât les soldats, pourvu qu'on pût arrêter les François, & qu'il préféroit que la garnison courût le risque d'être faite prisonnière de guerre, plutôt que de la conserver par une foible défense. Le Commandant tint une conduite totalement contraire à ces ordres : il ne fit pas une seule sortie assez considérable pour détruire les travaux des François, & n'opposa qu'une très foible résistance dans chacun des ouvrages extérieurs, dont les assiégeants s'emparèrent sans obstacle, les trouvant tous abandonnés l'un après l'autre à mesure qu'ils y arrivèrent. La première

& l'une des plus grandes fautes du Comte fut de n'avoir pas mis de troupes dans l'isle des Cadets, qui auroit pu faire une très longue résistance par sa situation au milieu du Rhin, & par les différents ouvrages où les Impériaux auroient pu disputer le terrein pied à pied. Au contraire, en laissant les François maîtres de cette isle, ils y établirent une batterie de vingt-quatre pièces de canon, qui commença dès le premier jour à battre en brêche le bastion du haut-Rhin, dont elle n'étoit éloignée que de trente toises, ce qui précipita la prise de la place. Le côté par où M. de Vauban dirigea sa principale attaque est sans contredit le mieux fortifié, puisque les ouvrages extérieurs sont triples de ce côté; qu'il y a trois fossés à passer; plusieurs parties marécageuses, & que toute la campagne des environs est commandée par le fort de la Butte, où les Impériaux pouvoient encore se retirer en sureté après la perte des défenses extérieures & même après la prise du rempart. Malgré ces obstacles, cet habile Ingénieur choisit ce côté par préférence à celui du bas-Rhin, où l'eau étoit plus profonde & les fossés plus

1703.

1703. larges. Le Duc de Bourgogne alloit souvent dans les endroits les plus dangereux de la tranchée où il encourageoit les soldats par sa présence & excitoit les travailleurs par d'amples libéralités. Quelque foible que fût la défense du Comte d'Arco, il fit du corps de la place un grand feu d'artillerie qui démonta plusieurs fois les batteries de l'isle des Cadets, d'où l'on peut juger qu'il avoit d'excellents canonniers, qui avec les bonnes troupes qu'il commandoit, auroient arrêté long-temps les François s'il en avoit sçu ou voulu faire l'usage que son devoir lui prescrivoit : mais à mesure que les assiégeants s'approchèrent des premiers ravelins, des deux chemins-couverts, des demi-lunes & des autres ouvrages, les assiégés s'en retirèrent après quelques légères escarmouches. Ils en firent de même quand les François arrivèrent à la contrescarpe, & n'opposèrent pas plus de résistance dans les places d'armes, que peu de troupes auroient pu long-temps défendre. Enfin quand ils furent arrivés aux derniers ravelins qui couvrent les courtines, le Comte d'Arco assembla le Conseil-de-Guerre, & y fit lecture d'une

d'une lettre du Prince de Bade, datée du 30 de Juillet, dans laquelle ce Prince lui marquoit qu'il devoit régler sa conduite suivant les occasions, & suivant ce que lui prescriroit sa prudence & son zèle pour les intérêts de son Souverain. Le Comte prétendit que par cette lettre le Prince révoquoit l'ordre qui lui avoit été donné précédemment de se défendre jusqu'à l'extrémité, & il conclut pour la reddition de la place.

1703.

Sanvitali.

XIII. Il rend la place aux François.

Rien n'étoit moins juste que la conséquence tirée par le Comte d'Arco, puisque la lettre du Prince n'avoit rapport qu'aux affaires particulières; mais ne trouvant point d'opposition à son sentiment dans le Conseil-de-Guerre, les François virent avec autant de joie que de surprise qu'il arboroit le drapeau blanc le matin du 6. Il n'y eut point de difficultés sur les articles de la capitulation: on accorda aux assiégés ces honneurs qui couvrent de gloire de braves défenseurs, & d'infamie ceux qui ne les reçoivent que comme une vaine parade, dont l'éclat transmet leur honte à la postérité. Les soldats sortirent tambours battants, drapeaux déployés, balle en bouche,

mêche allumée, avec armes & bagage; chacun trente-six coups à tirer, quatre pièces de canon & deux mortiers. On trouva dans la place soixante-quatorze pièces de canon, tant de fer que de bronze, plus de cent milliers de poudre, cinquante milliers de plomb, quinze cents boulets & autant de bombes, avec une grande quantité de toutes sortes d'autres munitions.

1703.

Sanvitali.

XIV. Le Gouverneur a la tête tranchée.

L'Empereur Léopold & tous les partisans de la Maison d'Autriche marquèrent la plus vive indignation contre les Comtes d'Arco & de Marsigli, que les peuples accusoient hautement d'avoir trahi leur devoir par des motifs encore plus odieux que ceux de la lâcheté, dont ils ne furent jamais soupçonnés. Le Prince de Bade étoit particulièrement irrité de l'abus que le Gouverneur avoit fait de sa lettre, où il n'y avoit pas un mot qui pût tendre à révoquer les ordres positifs qu'il avoit reçus pour la défense de la place. Aussi ce Prince fut le plus ardent à demander qu'on tînt un Conseil-de-Guerre, que les Allemands nomment en pareil cas *la Gemina*, pour juger des raisons que les deux Commandants avoient eues de se rendre après treize

jours ſeulement de tranchée ouverte.
Tout ce qu'ils produiſirent pour leur 1703.
juſtification n'eut aucune force contre l'évidence qu'il leur étoit inpoſſible de détruire, & le 4 de Février ſuivant le Conſeil-de-Guerre prononça la ſentence, par laquelle le Comte d'Arco fut condamné à avoir la tête tranchée, « pour avoir trop précipitamment abandonné les dehors & les contreſcarpes, » ſans même ſouffrir aucun aſſaut. » Le Comte de Marſigli fut degradé, & eut ſon épée caſſée par la main de l'exécuteur, « pour avoir conſenti à la » capitulation qu'il devoit abſolument » empêcher, ayant mérité ſuivant la » rigueur des loix de perdre la tête ». La ſentence fut exécutée en pleine campagne, & le Comte de Marſigli fut banni des terres de l'Empire, ainſi que pluſieurs Officiers de la garniſon. On trouve dans les Mémoires de l'Académie-Royale des Sciences, année 1730, une eſpèce de juſtification de la conduite de M. de Marſigli, dans l'éloge que M. de Fontenelle a donné de ce Savant. Il profita de ſa diſgrace pour ſe livrer à une étude plus profonde de la nature, & termina ſes jours à Boulogne, où il ſe retira après

avoir fait plusieurs voyages & rempli une carrière plus glorieuse par les sciences que par les exploits militaires.

1703. *Eloges de Fontenelle.*

XV. Le Duc de Bourgogne quitte l'armée.

Après la prise de Brisach, le Duc de Bourgogne quitta l'armée & rejoignit le Roi à Fontainebleau, ce qui fit croire également aux François & aux Impériaux qu'on n'entreprendroit plus de grandes opérations cette année; mais M. de Tallard auquel personne n'a jamais refusé les éloges dûs à son courage & à son amour pour la gloire de son maître, jugea qu'il pouvoit ajouter une nouvelle conquête à celle de cette place importante. Il en conféra avec le Marquis de la Freselière, chargé de la partie de l'artillerie, & avec l'Intendant de l'armée; vit qu'il y avoit suffisamment de munitions pour entreprendre un nouveau siège; communiqua ses projets à la Cour, & ayant obtenu les ordres nécessaires, il fit avec le plus grand secret tous les préparatifs pour assiéger & prendre Landau avant la fin de la campagne. M. le Duc de Bourgogne fit tous ses efforts pour obtenir du Monarque la permission de partager la gloire de cette entreprise; mais Louis XIV qui voyoit la saison avancée, & qui avoit

raiſon que ce ſiège ne pouvoit
que très avantageux, ſoit que le
ce de Bade marchât au ſecours de
ace, ce qui dégageroit l'Electeur
avière, & le mettroit à portée
prendre Augsbourg, dont les en-
is venoient de s'emparer; ſoit
laiſſât faire le ſiège de Landau *Quincy.*
obſtacle, ce qui termineroit la
pagne avec gloire, & formeroit un
eux préſage pour la ſuivante.

es ordres de la Cour de France
it exécutés avec autant de ſecret
d'exactitude par les Gouverneurs
Alſace, de la Franche-Comté &
autres Provinces limitrophes, qui
t aſſembler en un mois vingt mille
niers pour les travaux, deux mille

XVI. M de Tallard entreprend le ſiège de Landau.

le 12, toute l'armée y étant rassemblée, on commença dès le lendemain à travailler aux lignes de circonvallation. Le 14, M. de Tallard ayant appris qu'un corps de douze à treize cents hommes, tant hussards que cavalerie Impériale, qui étoient derrière le Spirbach, y attendoient un renfort de quatre régiments de cavalerie, d'un pareil nombre de régiments d'infanterie, & de deux mille pionniers, détacha M. de Courtebonne avec quinze cents cavaliers & mille fantassins pour les déloger de ce poste, d'où ils auroient pu traverser les opérations du siège si on leur avoit laissé le temps de s'y retrancher : ils en furent chassés après quelque résistance ; on les poussa jusqu'à Neustadt, & l'on força la plus grande partie de ses troupes à se rendre à discrétion dans les fauxbourgs même de cette ville. Après cet avantage qui, quoique léger en lui-même, assuroit les opérations du siège, on ouvrit la tranchée la nuit du 17 au 18, du côté de la porte de France.

1703.

Sanvitali.

XVII. Belle défense des assiégés.

M. de Tallard reconnut bien-tôt que le Comte de Frise, qui commandoit dans Landau, n'abandonneroit

pas les dehors avec autant de facilité qu'avoit fait le Gouverneur de Brisach. Il fit d'abord un feu terrible qui dura ſans interruption juſqu'au dernier jour, & par de fréquentes ſorties, il détruiſit pluſieurs fois les travaux des François, & encloua le canon de leurs batteries : mais la perſévérance des aſſiégeants l'emporta ſur tous les efforts qu'il fit pour conſerver ſes ouvrages avancés; & après avoir été repouſſés pluſieurs fois, ils s'emparèrent le 24 de la première redoute, qu'on appelle de Mèlac. Ils en furent chaſſés la nuit ſuivante; mais les ennemis, dans la crainte d'être coupés, prirent le lendemain le parti de l'abandonner. Les Impériaux continuoient leur feu avec tant d'activité; jettoient un ſi grand nombre de grenades dans les ſappes, & faiſoient jouer ſi fréquemment les fourneaux, que le moindre dehors coûtoit la vie à un grand nombre de ſoldats, de grenadiers, d'Ingénieurs & d'autres Officiers François. On leur répondoit avec autant de vivacité, & le Marquis de la Fréſelière multiplioit les batteries de canon, de mortiers & de pierriers, dont on fit un ſi

1703.

grand usage dans ce siège, qu'on y
1703. employa cinquante mille boulets,
Sanvitali. Quincy. neuf mille bombes & deux mille charretées de pierres.

XVIII. Les François emparent les dehors.

Plus les assiégés faisoient de résistance, plus les François redoubloient leurs efforts pour approcher du corps de la place. La nuit du 28 au 29, on établit un logement sur le chemin-couvert, & l'on éleva ensuite de nouvelles batteries contre la demi-lune de la porte & les contre-gardes. Le 4 de Novembre, on se rendit maître de cette demi-lune après beaucoup de sang répandu de part & d'autre. Le 8, on attaqua les contre-gardes, & presque tous les Officiers du régiment de Surbeck y furent blessés sur le pont, ce qui obligea les François de le repasser après y avoir perdu un grand nombre de soldats. M. de Tallard, qui avoit été présent à tous les assauts du dehors, ce qui, joint à l'ardeur naturelle aux troupes Françoises, avoit beaucoup contribué à leurs succès, voyant que ses soldats rebutés abandonnoient les contre-gardes, voulut descendre dans le fossé, & se mettre à la tête d'un corps de troupes fraîches pour en re-

prendre l'attaque. Le Marquis de la Frésélière & le Comte de Rouci, firent des vains efforts pour l'en dissuader; il se disposoit malgré leurs remontrances à ne suivre que les impressions de son courage, quand le Major de tranchée, qui voyoit de près tout le danger auquel il vouloit s'exposer, prit le parti d'employer la force pour l'empêcher d'exécuter son dessein. » Vous n'irez pas plus avant (lui dit- » il), vous êtes trop nécessaire à » toute l'armée, & vous n'aurez le » passage libre qu'après m'avoir ôté » la vie ». Le Maréchal se rendit enfin, & résolut d'attendre que la brèche fût devenue plus praticable par le feu redoublé des batteries & par le travail des mineurs. Enfin le 13, on fit une nouvelle attaque où l'on emporta l'épée à la main ces contre-gardes meurtrières, presque toutes ruinées par les mines, & remplies d'un monceau de corps morts dont les François se firent des épaulements pour établir leur logement.

1703.

Ottieri.

XIX. Le Prince de Hesse marche au secours de Landau.

Toute l'Allemagne retentissoit de clameurs contre les Princes & les Généraux, qui pour recevoir de forts subsides des Hollandois & des An-

glois, portoient toutes leurs forces
1703. du côté du Brabant, où la guerre se faisoit avec peu de vigueur, pendant qu'ils abandonnoient les bords du Rhin, & laissoient tout l'Empire exposé aux incursions des François. Il n'y avoit que la perte d'une bataille qui pût les faire renoncer au siège de Landau, & les Alliés frappés de ces clameurs résolurent de la livrer le plutôt qu'il leur feroit possible. Le Prince de Hesse-Cassel, depuis Roi de Suède se mit en marche du Brabant en toute diligence avec douze bataillons & vingt-neuf escadrons ; l'Electeur Palatin, conjointement avec les Princes que leur voisinage intéressoit le plus à la défense de Landau, en fournirent un pareil nombre, & l'on y joignit tout ce qu'on put tirer des troupes qui gardoient les lignes de Stolhoffen, ce qui forma une armée assez considérable pour pouvoir attaquer celle des François. M. de Tallard, qui prévoyoit que les Alliés ne lui laisseroient pas faire tranquillement le siège, avoit demandé à M. de Villeroi qui commandoit en Flandre, de lui envoyer M. de Précontal avec un fort détachement, s'il voyoit

que les ennemis fissent quelque mou-
vement pour s'approcher de Landau. 1703
M. de Villeroi, qui veilloit avec la plus grande attention sur toutes leurs manœuvres, fut instruit assez tôt du départ du Prince pour faire mettre en même temps en marche M. de Précontal à la tête de vingt & un bataillons & de vingt-quatre escadrons. Ils cotoyèrent toujours le Prince; mais l'Electeur Palatin fit trouver des charriots si à propos pour faire faire diligence à l'infanterie, que les Alliés gagnèrent une marche sur les François; & arrivèrent le 13 sur les bords du Spirbach dans le territoire de Spire, où le Comte de Nassau-Weilbourg se rendit en même temps avec les troupes de l'Electeur Palatin. On prétend que les deux Généraux commencèrent par disputer sur le commandement, chacun ne voulant pas obéir à l'autre : nous ne prétendons pas garantir la vérité de ce fait; mais il est certain que chacun commanda de son côté, au lieu de demeurer unis comme le demandoit l'avantage du service qu'ils devoient remplir. Le Comte assura le Prince de Nassau qu'il n'avoit aucune surprise à

redouter de la part des François, dont
1703. les troupes n'étoient pas assez nombreuses pour qu'ils osassent venir au devant des Alliés, & que M. de Précontal ne pouvoit arriver assez tôt pour leur donner du renfort avant la bataille. Le Prince ajouta foi au discours d'un Général qui devoit bien connoître le pays, & savoir l'état des troupes de France depuis qu'elles étoient dans cette Province, & ce fut sur cette confiance qu'au lieu de marcher aux François le 14, comme il auroit pu le faire, il voulut donner quelques jours de repos à ses troupes, & attendre de nouveaux renforts qui devoient lui arriver. Cette première faute fut accompagnée d'une autre : au lieu de se tenir derrière la rivière de Spirbach qui auroit pu leur servir de retranchement, les Alliés la passèrent & y appuyèrent leur droite. Ils formèrent leur camp à la hâte & avec si peu de précaution, qu'ils manquèrent à établir leur artillerie à la tête des régiments : enfin croyant n'avoir rien à craindre du voisinage des François, le Prince se rendit à Spire, pour y passer la journée du 15 dans les amusements qui

ccompagnoient la Fête de Saint-Léo-
old qu'on y célébroit. 1703.

Pendant que les Généraux des Alliés XX.
délassoient des fatigues de la mar- M. de Tallard marche aux ennemis.
e, les soldats s'amusoient, de leur
ité, à boire dans leurs tentes, cha-
n étant persuadé que les François,
n loin d'oser les venir attaquer,
voient d'autre parti à prendre que
ui d'abandonner le siège. Le Maré-
l de Tallard résolut de troubler
te sécurité : il avoit envoyé cou-
rs sur couriers, pour faire avancer
de Précontal, au moins avec sa
valerie ; mais dans la résolution où
étoit de combattre sans délai, il
t le parti d'aller aux ennemis sans
endre ce renfort. Il ne laissa au
ge que la garde de la tranchée ; se
t en marche le 15, une heure avant
our ; fit avancer son armée sur sept
onnes, & se trouva presque à la
e des Alliés avant qu'ils soupçon-
sent sa marche. La nouvelle faute
les ennemis avoient faite de ne
envoyer des partis à la découverte,
cause qu'on les surprit dans le
s grand désordre. Ce fut un Meû-
r qui les avertit de l'approche
François ; & ils n'ajoutèrent d'a-

bord aucune foi à ses discours ; m
1703. bientôt l'armée de M. de Tallard s'
vançant dans la plaine, où elle co
mençoit à se former, il ne put le
rester aucun doute, & ils n'eure
que le temps de courir aux armes.
confusion qu'on remarqua dans l
mouvements des Alliés, rassura l
François sur l'opinion que M. de T
lard avoit eue, que les Impéria
étoient disposés à le bien recevoir.
cavalerie de M. de Précontal arriv
mais son infanterie, qui devoit relev
celle du camp, n'ayant pu faire la mê
diligence, les différents corps ne vinre
que successivement, & il ne fut pas p
sible de former aucun plan régulier
bataille. Les brigades furent placées
mesure qu'elles arrivèrent, dans le t
rein qu'on jugea le plus convenab
sans aucun égard au rang, & il re
même en quelque endroit des int
valles assez considérables entre les
férents corps ; ce qui eût vraisemb
blement donné la victoire aux en
mis s'ils eussent été commandés
un Prince Eugène, ou au moins
Milord Marlborough. M. de Feuqu
res, toujours très sévère dans ses
gements, blâme la conduite que t

M de Tallard. Il prétend que « la rai- 1703.
» son auroit voulu que ce Général eût
» fait deux choses avant que de mar-
» cher à l'ennemi pour le combattre.
» La première, que comme depuis
» ses lignes jusqu'à ce qu'il fût à la
» vue de l'ennemi son armée avoit
» marché en colonnes, il commençât
» par se former, & se mettre en ba-
» taille. La seconde, qu'en se mettant
» en bataille, il ne prît pas son ter-
» rein en s'avançant sur l'ennemi,
» afin de donner le temps à M. de
» Précontal d'arriver avec un corps
» considérable qu'il conduisoit, & qui
» venoit de plus loin que le reste de
» l'armée du siège ». Nous opposerons
à l'autorité de cet habile Officier,
celle de M. de Folard, qui en recon-
noissant que l'armée Françoise ne fût
pas rangée suivant les règles de l'art,
n'attribue ce défaut qu'à la nécessité;
& il paroît en effet que si M. de
Tallard eût pris toutes les précautions
qu'exige M. de Feuquières, les enne-
mis auroient eu le temps de se recon-
noître, & de profiter de leur supé-
riorité; ce qu'ils ne purent faire par
la diligence du Général François,
» qui fit voir en cette occasion (dit

1703. » l'habile Commentateur de Polybe, » qu'il connoissoit parfaitement le gé» nie de la nation à laquelle, vio» lente & impétueuse comme elle est, » il ne faut pas donner le temps de » réfléchir sur les dangers les plus » évidents de la guerre. On vit alors » qu'aux esprits vifs & tout de feu, » tels que le sien, les cas imprévus » & les résolutions subites sont plus » avantageuses & plus favorables que » les entreprises concertées de longue » main, & sur-tout dans les cas de » surprise ». Nous ajouterons encore une remarque : c'est que M. de Feuquiéres suppose que M. de Tallard fit charger en colonnes une armée qui étoit en bataille, ce qui n'est pas conforme au récit de tous ceux qui en ont parlé, puisqu'au contraire, il ne fit charger que pour ne pas leur donner le temps de se former. Au surplus, quoiqu'il y ait des règles générales, elles ne sont pas telles qu'un habile Commandant ne puisse & ne doive s'en écarter quand il s'agit de ne pas laisser aux ennemis le temps de se remettre d'une première terreur. C'est le cas où se trouva M. de Tallard, mais sa conduite ne peut être citée

Mém. de Feuquières. Follard.

pour exemple, puisqu'il n'arrive jamais deux circonstances parfaitement semblables. 1703.

XXI. Bataille de Spire. L'aile gauche des Alliés est mise en déroute.

Aussi-tôt que les deux Généraux furent avertis de l'approche des François, ils revinrent en diligence se mettre à la tête de leurs troupes, & ne perdirent pas un moment à les former, la droite appuyée au Spirbach, & la gauche à la petite Hollande. Le Prince de Hesse, remarquant que l'infanterie Palatine pouvoit être prise en flanc, dans le moment qu'elle commençoit déja à s'ébranler, fit dire au Comte de Nassau qu'il étoit à propos de la retirer un peu en arrière, afin de donner le temps à la gauche d'avancer sur un même front, pour commencer à combattre ensemble, & pouvoir se soutenir réciproquement. Ce changement de disposition occasionna quelques mouvements irréguliers dans les troupes ennemies, & M. de Vaillac, Maréchal de Camp les ayant remarqués, crut qu'ils les faisoient pour se retirer. Il le dit au Maréchal, qui avoit la vue basse, & qui s'en rapportoit à cet Officier, dont il connoissoit la capacité. Aussi-tôt il donna ordre à M. de Locmaria de charger

la gauche des ennemis avec la gen-
1703. darmerie & deux régiments de dragons; sans attendre que toute l'infanterie fût arrivée. Les Alliés, qui voient les François s'approcher, font une partie du chemin; mais les gendarmes avec le Marquis de Puiguyon à leur tête tombent si impétueusement sur eux, qu'en un instant les gardes du Prince de Hesse sont mis en déroute. L'ardeur de la poursuite emporte trop loin la gendarmerie: elle se trouve prise en flanc par un gros corps d'infanterie & par un autre corps de grenadiers, qui la perce d'une grêle de balles de fusil. Ces braves gendarmes, forcés de reculer, font toujours face à l'ennemi; mais le mouvement qu'ils font pour reprendre leur poste, donne le temps à la cavalerie du Prince de se retirer. L'infanterie Françoise engage en même temps le combat: chaque corps marche aux ennemis à mesure qu'il arrive sur le champ de bataille, & quelque peu régulière que soit cette disposition, l'ardeur du soldat, qui trouve encore plus de confusion chez ses adversaires, supplée au défaut d'ordre. Le moment étoit décisif pour les Alliés quand la

merie Françoise fut obligée de
ier : mais leurs Généraux vou- 1703.
réparer leur peu de prévoyan-
retenant leurs troupes pour les
er à la charge avec plus de ré-
é, & cette espèce de suspension
aux François le gain de la ba-
Le régiment du Roi & celui
varre ont la présence d'esprit de
er leur feu jusqu'à ce qu'ils soient
ortée du pistolet des ennemis ;
ent la première décharge sans
iler ; profitent du moment où les
rechargent leurs armes, tombent
t la bayonnette au bout du fusil,
enfoncent avec cette arme meur-
dont ils percent leurs batail-
ce qui décide la victoire. Les
brigades Françoises suivent le
exemple, & malgré la fermeté
lemands, dont la plus grande
se laisse massacrer sans reculer *Sanvitali.*
as ; ceux qui restent sont enfin *Follard.*
sés, & prennent la fuite dans
: grande confusion.

XXII. M. de Tallard remporte une victoire complete.

t ceci se passoit à la gauche des
is, qui poussés de toutes parts
ent sur leur droite & y por-
le désordre. Le Prince de Hesse
combattoit, avoit plusieurs fois

repoussé la cavalerie, & même pris
1703. quelques étendards; mais elle revint toujours à la charge, & l'infanterie se portant avec autant d'ardeur où elle étoit appellée par la gloire, les deux partis se trouvèrent tellement serrés, qu'en plusieurs endroits on combattoit corps-à-corps. Dans un de ces moments où la fureur fait oublier tous les rangs, un simple Officier François reconnoissant le Prince de Hesse dans le plus épais de la mêlée, lui porta un coup sur la tête, qui l'eût renversé sans vie s'il eût été dirigé avec autant d'adresse que de force : mais il ne fit qu'effleurer le chapeau du Prince, qui lança un regard d'indignation sur son adversaire, & le jetta mort d'un coup d'épée sur le champ de bataille. La nuit s'approchoit déja quand M. de Tallard après avoir défait la gauche des ennemis, se porte sur leur droite pour completter sa victoire. Le Prince, qui voit que les fuyards communiquent leur terreur aux régiments qui combattent encore sous ses ordres, n'attend pas que la déroute devienne générale : il commence à ne se plus battre qu'en reculant, & profitant d'une situation avantageuse où il se

e, il gagne Hendenoffen qui fa-
sa retraite, & céde entièrement 1703.
ımp de bataille aux François que *Folard.*
mbres de la nuit empêchent de *Sanvitali.* *Ottieri.*
uivre les ennemis.

vant les relations Françoises, les XXIII. Perte des deux côtés.
; perdirent cinq mille cinq cents
nes tués sur la place, & on leur
is mille cinq cents prisonniers:
les mémoires étrangers ne met-
en tout qu'environ sept mille
nes. Du nombre des morts fu-
le Prince de Hesse-Hombourg,
Généraux, quatre Colonels, le
u Comte de Nassau-Weilbourg,
une Comte de Wirgentein &
oup d'Officiers de moindre rang.
erte des François fut, suivant les
es mémoires, de trois à quatre
hommes, entre lesquels on re-
ı particuliérement M. de Précon-
M. d'Auriac qui commandoit la
erie, le Marquis de Bruslard,
aine de gendarmerie, le Prince
roy & plusieurs Officiers de mar-
On trouve dans les mémoires de
erti & dans quelques autres ou-
es une lettre du Général François
uis XIV, qui, si elle n'est pas
osée, prouve que les hommes les

plus sages ne peuvent toujours se ga-
1703. rantir d'un esprit d'enthousiasme qu
leur fait voir les objets tels qu'ils le
desirent, plutôt que comme ils son
réellement. On y fait dire à M. d
Tallard « qu'on n'avoit pas vu de ba
» taille plus sanglante, ni de victoir
» plus complette : que les ennemi
» avoient perdu en cette occasio
» plus de monde qu'il ne leur en re
» toit, & six fois davantage que l
» siège n'en avoit coûté jusqu'alors
» & qu'outre l'artillerie, munitions
» tentes & bagages dont ils n'avoien
» presque rien sauvé, on leur avoi
» pris plus de drapeaux & étendards
» que Sa Majesté n'y avoit perdu d
» simples soldats ». On peut conjec
turer que cette lettre n'a été imagi
née que pour diminuer la gloire d
Général, qui se seroit trouvée réduit
à bien peu de chose s'il étoit vra
que la résistance des ennemis eût ét
si foible qu'ils n'eussent pas tué soixan
te François. Sans s'arrêter à cette let
tre, il est certain que le Chevalier d
Croissi porta au Roi vingt-huit dra
peaux & trente-trois étendards, &
qu'on prit réellement tous les canon
& tout le bagage des ennemis : mai

il est également certain qu'ils firent la défense la plus opiniâtre ; qu'on ne doit la victoire qu'à la persévérance des François qui perdirent beaucoup de monde, & que le seul régiment du Roi y eut vingt-huit Officiers de tués. 1703. *Lamberty. Quincy Sanvitali.*

XXIV. Les François s'emparent de Landau.

Entre les prisonniers qu'on fit sur les Alliés, se trouva le fils du Comte de Frise, que M. de Tallard renvoya à son père. Ce Prince continuoit à se défendre vigoureusement dans Landau ; mais voyant la victoire des François, & qu'il n'avoit plus aucun secours à attendre des Alliés, il rendit la place le lendemain de la bataille, aux mêmes conditions que les ennemis avoient accordées aux François l'année précédente. Les ennemis après leur défaite séparèrent leurs troupes, qu'ils mirent en quartier d'hiver : & M. de Tallard en fit de même ; mais il détacha de son armée douze bataillons & onze escadrons qu'il envoya en Italie. Cette victoire & la prise de Landau lui firent le plus grand honneur, quoique les Alliés aient voulu le diminuer, en prétendant que l'armée Françoise étoit plus forte que la leur. Il est vrai qu'il y avoit un plus

grand nombre de bataillons & d'escadrons ; mais à compter par hommes, il y en avoit beaucoup moins que dans leur armée, parce que chacun de ces corps avoit été considérablement diminué par les deux sièges, & par la fatigue qu'ils avoient soufferte, ce qui en avoit réduit plusieurs à la moitié de ce qu'ils étoient au commencement de la campagne.

1703. Quincy.



CHAP.



CHAPITRE VI.

§. I. *Evènements qui précèdent l'ouverture de la campagne en Flandre.* §. II. *Le Duc de Marlborough est nommé pour commander l'armée des Alliés.* §. III. *Siège & prise de Bonn par les Alliés.* §. IV. *Ils en détruisent les fortifications.* §. V. *Les François prennent & abandonnent Tongres.* §. VI. *Les Alliés partagent leur armée en plusieurs corps.* §. VII. *Ils forcent les lignes du pays de Waës.* §. VIII. *Dispositions des Généraux François pour attaquer les Alliés.* §. IX. *M. de Boufflers les attaque à Eckeren. Le Général Obdam abandonne son armée.* §. X. *Belle retraite des ennemis, qui cèdent le champ de bataille.* §. XI. *Avantage que les François retirent de cette victoire.* §. XII. *Les Alliés assiègent Huy.* §. XIII. *Ils se rendent maîtres de cette place.* §. XIV. *Divisions dans l'Armée des Alliés.* §. XV. *Les ennemis prennent Limbourg & Gueldres.* §. XVI. *Suites des troubles des*

Cevennes. §. XVII. *Sentiment de Folard sur ces troubles.*

1703.

I.
Evènements qui précèdent l'ouverture de la campagne en Flandre.

LA Maison de Bourbon, ayant la plus grande partie de ses for côté de l'Allemagne & de l'Itali la France avoit envoyé ses me Généraux, la guerre se fit avec coup moins de vigueur en Fla & les ennemis y prirent même ques villes, comme nous allons l par le récit de ce qui se pass cette partie pendant le cours de Il est vrai que les François y gag une bataille; mais comme elle pas de suites considérables, on n disconvenir que l'avantage n'ait ce côté pour les Alliés. Nous n arrêterons pas aux petits comb parti qui se passèrent avant l' ture de la campagne, quoiq François y aient eu quelques & nous renvoyons les lecteurs c de ces détails à *l'Histoire milit règne de Louis le Grand.* Le p La-Croix fut celui qui se distir plus; avec cent quarante hom entreprit de donner du seco château de Saffembourg, assiégé Général Sommerfeld, qui avoit

ée fort quatre mille hommes, quatre pièces de canon & deux mortiers. Le partisan partagea sa petite troupe en trois corps, dont les deux premiers formèrent des attaques simulées, pendant que le troisième réussit à entrer dans le château, où ses gens firent un si grand bruit, que les ennemis crurent qu'il y étoit survenu un puissant secours, & se retirèrent. Un autre événement qui précéda l'ouverture de la campagne, fut la perte de Rhinberg que le Marquis de Grammont qui y commandoit, fut obligé de rendre le 7 de Février faute de vivres, & par l'impossibilité où il se vit d'être secouru, à cause de l'éloignement des autres quartiers des François.

1703.

Quincy.

Milord Marlborough avoit été élevé par la Reine Anne au rang de Duc, pour le récompenser des services qu'il avoit rendus à sa nation, tant dans les négociations qu'à la tête des armées. Cette Princesse le destina à commander les troupes Angloises qu'elle envoyoit en Flandre, & les Etats-Généraux étant également convenus de le reconnoître pour Général de l'armée des Alliés dans cette Province, il se rendit à la Haie le 17 de Mars.

II. Le Duc de Marlborough est nommé pour commander l'armée des Alliés.

Il eut de fréquentes conférences avec le Pensionnaire Heinsius & avec le Comte Henri de Nassau, Seigneur d'Auwerkerk, qui, conjointement avec le Baron d'Obdam, avoit succédé au Commandement après la mort du Comte d'Athlone. Lorsqu'ils furent convenus du plan qu'on devoit suivre pour les opérations de la campagne, le Duc passa dans le Brabant, & rassembla ses troupes dans un camp qu'il forma entre Tongres & Liége. Cette position le mettoit en état de se porter sur Bonn, dont il avoit résolu de faire le siège avec le Baron d'Obdam, suivant l'accord convenu à la Haie, en conséquence duquel le Baron devoit commander les troupes des Provinces-unies sur le Rhin, & le Général d'Auwerkerk sur la Meuse.

1703.

Ottieri.

III. Siège & prise de Bonn par les Alliés.

Bonn est une des principales villes de l'Archevêché de Cologne, & la résidence ordinaire de l'Electeur. Le Prince qui jouissoit alors de ce titre, étoit l'Archevêque Clément, frère de l'Electeur de Bavière, qui, soutenu par l'Empereur, l'avoit emporté sur le Cardinal de Furstemberg que protégeoit Louis XIV. Depuis ce temps les intérêts avoient tellement changé,

comme nous l'avons déja observé, que la Maison de Bavière s'étant attachée 1703.
à la France, l'Archevêque avoit reçu dans Bonn les troupes de la Maison de Bourbon. La place fut investie le 24 & le 25 d'Avril par le Général Bulaw, à la tête de la cavalerie Angloise & Hollandoise, & par le Général Fagel avec l'infanterie des mêmes nations. L'armée des Alliés étoit alors augmentée de vingt mille hommes, dont le Parlement d'Angleterre avoit consenti à payer la moitié, à condition que les Princes d'Allemagne se chargeroient de l'entretien des soldats. Le Général Coëhorn, fameux Ingénieur Hollandois, arriva le 26 au siège, & disposa trois attaques, l'une du côté du Rhin, qu'il se chargea de diriger en personne contre le fort qu'on appelle de Bourgogne; les autres contre le corps de la place, qui furent commandées par le Prince de Hesse-Cassel & par le Général Fagel. On ouvrit la tranchée la nuit du 3 au 4 de Mai; mais dès le lendemain les ennemis perdirent un grand nombre d'hommes par le feu des assiégés, qui continua avec autant de vigueur les jours suivants. Les batteries des Alliés étant

dreſſées, commencèrent de leur côté
1703. à faire un feu terrible. Ils avoient conduit devant cette place cent pièces de canon & cinquante mortiers, ſuivant le nouveau ſyſtême que l'on commença à ſuivre dans cette guerre, où l'on a rendu les attaques ſi vives qu'il n'a plus été poſſible aux aſſiégés de réparer leurs brêches, ni même de s'y préſenter ſans être écraſés par les boulets & par les bombes. Le 8, les ennemis rompirent à coups de canon la chaîne qui attachoit le pont-volant que les François avoient ſur le Rhin, & ce pont s'étant détaché, quelques efforts que fiſſent les aſſiégés pour le retirer, il fut entièrement briſé par l'artillerie des aſſiégeants. Le lendemain ils réſolurent de donner un aſſaut au fort de Bourgogne; mais comme la garniſon étoit peu nombreuſe, & qu'il y auroit eu de l'inhumanité à laiſſer périr des troupes qui ne pouvoient faire une longue défenſe, le Marquis d'Allègre, Gouverneur de la place, donna ordre à M. de Rabutin, Commandant de ce fort, de ſe retirer dans des barques qu'il lui envoya de la ville. Pour mieux exécuter cet ordre, M. de Rabutin fit mettre le feu à quelques

bâtiments, & commença sa retraite à la faveur de la fumée; mais les ennemis s'en apperçurent; entrèrent dans le fort avant que tous les François eussent eu le temps d'en sortir; en passèrent plusieurs au fil de l'épée, & en emmenèrent quarante prisonniers. Le 13, les François firent une sortie; enclouèrent dix pièces de canon & six mortiers, & tuèrent beaucoup de monde aux assiégeants; ce qui n'empêcha pas que le soir du même jour ils ne fissent une attaque si vive, qu'ils se logèrent sur la contrescarpe. Enfin le 15, la quantité prodigieuse de bombes qu'ils avoient jettées sur tout le front de l'attaque n'en faisant pour ainsi dire qu'une grande brèche, ils se disposèrent à donner l'assaut; mais le Général Anglois, avant d'en venir à cette extrémité, fit sommer le Gouverneur de se rendre. Le Marquis, convaincu de l'impossibilité de tenir plus long-temps, battit la chamade; les conditions furent réglées le lendemain, & les ennemis accordèrent à la garnison tous les honneurs que méritoit sa belle défense; mais il fut réglé que les soldats Allemands, à la solde de l'Electeur, auroient la liberté de

1703.

1703. *Quincy. Otieri.*

quitter ſon ſervice s'ils le jugeoient à propos, ſans pouvoir être regardés comme déſerteurs.

IV. Ils en détruiſent les fortifications.

Dans les articles de la capitulation il n'y eut rien de réglé par rapport à l'exercice de la Religion Catholique, & il fut dit qu'on s'en rapporteroit au Chapitre de Cologne, qui décida qu'il n'y auroit rien d'innové à ce ſujet, ſur quoi le Général Anglois ne fit aucune difficulté. Ce fut un effet de ſa politique : les partiſans de la Maiſon de Bourbon publioient par-tout que les Puiſſances maritimes avoient principalement en vue dans cette guerre d'étendre la Religion Proteſtante & de lui donner de nouvelles forces ; mais le Milord par ſa conduite modérée réuſſit à perſuader aux Alliés Catholiques que les intérêts de l'Empereur & ceux du bien public étoient les ſeuls objets que ces Puiſſances avoient en vue. Quand il fut maître de Bonn, il en fit auſſi-tôt démanteler les fortifications, jugeant cette place trop éloignée pour la pouvoir conſerver.

V. Les François prennent & abandonnent Tongres.

Pendant que les Alliés étoient occupés à ce ſiège, le Maréchal de Villeroi que Louis XIV avoit nommé pour

commander l'armée de Flandre avec le Maréchal de Boufflers sous ses ordres, se rendit à Bruxelles, & fit assembler ses troupes. Elles formèrent une armée de cinquante-quatre bataillons & de cent trois escadrons, non compris trois corps détachés ; dont le commandement fut donné au Prince Tserclas de Tilly, au Marquis de Bedmar & au Comte de la Mothe. Le 10 de Mai M. de Villeroi marcha à Tongres, qui fut emporté le même jour, & la garnison faite prisonnière de guerre, la place n'ayant que des fortifications de terre, qui ne la mettoient pas en état de défense. Le Maréchal, en se rendant maître de cette ville, avoit en vue un objet plus important, qui étoit la conquête de Mastricht ; mais le Général Anglois prévint ce dessein, en conservant à une lieue de cette place un camp très fort, occupé par toutes les troupes qui n'étoient pas employées au siège de Bonn. Malgré cette précaution, M. de Villeroi espérant pouvoir profiter de l'absence de ce Général pour surprendre ces troupes, marcha toute la nuit du 14 au 15 pour tomber sur elles au point du jour ; mais l'artillerie n'ayant pu sui-

1703.

vre avec autant de diligence, son ar-
1703. mée ne put être en bataille qu'à midi,
ce qui donna le temps aux ennemis de
faire un mouvement pour se mettre à
couvert plus près de Mastricht, dans
une situation si avantageuse, que le Gé-
néral François jugea impossible de les
y attaquer. Il fit revenir ses troupes
vers Tongres, & abandonna ensuite
cette place, après en avoir fait sauter
la tour & les portes. Le reste de Mai,
& la plus grande partie du mois de Juin
se passèrent en marches & en con-
tremarches. Les Généraux François,
voyant que les ennemis étoient beau-
coup plus nombreux, résolurent de
les tenir seulement en échec, & de
les troubler dans leurs opérations,
sans livrer d'action générale, à moins
qu'ils ne trouvassent des circonstances
si favorables qu'elles pussent dédom-
mager les François de l'infériorité du
nombre. *Quincy.*

VI. *Les Alliés partagent leur armée en plusieurs corps.*

Dans tous ces mouvements, les
deux armées se trouvèrent si proches,
qu'elles n'étoient séparées que par la
rivière du Jar, & que les Généraux
profitèrent du voisinage pour se faire
des politesses réciproques & pour s'en-
voyer des présents. Le Duc de Marl-

borough avoit ramené au camp les troupes qui lui avoient servi à prendre Bonn, & son armée étoit alors de cinquante-neuf bataillons & de cent trente escadrons. Il forma le projet d'attaquer les lignes de la Flandre & du Brabant Espagnol, que les Généraux de la Maison de Bourbon s'occupoient particulièrement à garantir, en suivant toujours le plan de se tenir sur la défensive, qui avoit si bien servi à la France dans la guerre précédente. Pour mieux réussir dans son dessein, le Général Anglois vouloit attirer les François à une bataille, où il espéroit profiter de la supériorité de ses troupes, mais les Généraux Hollandois s'y opposèrent, soit par jalousie, soit par timidité. Ils se souvenoient encore des pertes qu'ils avoient faites quand ils avoient voulu précédemment opposer leurs forces à celles du Monarque François; mais voyant que l'ardeur du Duc pourroit l'emporter sur leur réserve, ils demandèrent & obtinrent que les Députés des Provinces-unies, qui étoient dans le camp, assistassent aux Conseils-de-Guerre. Ces timides bourgeois, plus accoutumés à traiter des affaires de commerce que des opéra-

1703.

tions militaires, portèrent dans le
1703. Conseil cet esprit de précaution si peu
propre aux grandes entreprises, &
firent échouer tous les projets que le
Duc avoit formés pour en venir à une
action générale. Après beaucoup de
délibérations & de lenteurs, on s'en
tint à suivre un plan qui leur parut le
moins risquable de tous ceux qu'on
proposa; mais qui par l'événement
n'eut pas la réussite qu'ils en avoient
attendue. Ce fut de partager leur armée en plusieurs corps, pour attaquer
en même temps les lignes de différents
côtés. Le Général Spaar se chargea
d'attaquer la partie qui étoit au-delà
de l'Escaut dans le pays de Waës; le
Général Coëhorn entreprit de forcer
le passage dans le territoire de Hulst,
& le Général Obdam, qui se mit en
marche de Berg-op-zoom avec un
autre corps d'armée, devoit entrer
dans la campagne d'Anvers, pendant
que le Duc de Marlborough se porteroit de son côté sur les lignes du Brabant. Ce partage de l'armée satisfaisoit
les Généraux Hollandois, qui étoient
mécontents de voir que le Duc de
Marlborough avoit le suprême commandement, quoique plusieurs d'en-

n'eux fussent plus anciens que lui dans le service, & ils furent contents de commander chacun un corps séparé : mais comme l'ancienneté ne donne pas toujours les talents, la cause qu'ils soutenoient souffrit beaucoup de ce partage.

1703.

Ottieri.

VII. Ils forcent les lignes du pays de Waës.

Les lignes occupées par les troupes de la Maison de Bourbon s'étendoient dans le pays de Waës sur les frontières de la Flandre Espagnole, depuis Ostende jusqu'à l'Escaut, un peu au dessus d'Anvers : les François y avoient élevé des forts, & fait des retranchements, dont on avoit confié la garde au Comte de la Mothe avec quatorze bataillons & quatre régiments de dragons. Le Général Coëhorn, ayant passé l'Escaut, fit le premier son attaque à la pointe de Calloo & força aisément les lignes qui ne pouvoient être également bien gardées dans toutes leurs parties à cause de leur trop grande étendue. Le Baron de Spaar, pour tromper les François, feignit de marcher du côté de Bruges ; mais le 27 de Juin il tourna tout-à-coup vers Stecken & entra dans les lignes. Il y trouva sept bataillons, qui se défendirent pendant trois heures avec la

plus grande valeur, juſqu'à ce q
1703. ſupériorité du nombre les oblig
les abandonner. Les ennemis y p
rent un Colonel, deux Lieuten
Colonels, dix Capitaines & trois
douze ſoldats, outre près de
cents bleſſés, entre leſquels fut l
ron & pluſieurs des principaux
ciers. La conquête de ces ligne
vroit aux Alliés l'entrée de tou
Flandre Eſpagnole; mais pour
trer de même dans le Brabant,
loit qu'ils s'emparaſſent encor
celles d'Anvers, gardées par les
pes de cette nation ſous les ordr
Marquis de Bedmar. Ce fut do
ſuivant le même plan que leur g
armée où étoient le Duc de Ma
rough & M. d'Auwerkerk, s'a
entre Louvain & Malines pour att
de ce côté; pendant que le G
Coëhorn ſe tenoit à la gauche d
caut où il devoit occuper le M
de Bedmar; & que le Baron d'O
avec un corps de quinze mille
Quincy. mes ſe fortifioit dans un camp
VIII. Eckeren & Capelle, environ
lieues au nord-eſt d'Anvers.

Diſpoſitions des Généraux François pour attaquer les Alliés.

Les Maréchaux de Villeroi
Boufflers, inſtruits de tous ces

vements, résolurent, d'accord avec le Marquis de Bedmar, de faire leurs efforts pour couper le Baron d'Obdam, & enlever s'il étoit possible le corps qu'il commandoit. Leur armée étoit derrière les lignes, & faisoit face à celle du Duc de Marlborough; mais voyant que ce Général se portoit du côté d'Anvers, ils firent avancer leurs troupes vers Diest. En même temps M. de Boufflers se mit en marche avec trois mille hommes de cavalerie & trente compagnies de grenadiers qui firent la plus grande diligence & arrivèrent le 30 de Juin à six heures du matin au quartier du Marquis de Bedmar. Il se joignit à eux avec les troupes qu'il commandoit, & ils continuèrent leur marche au nombre de vingt-huit bataillons & de quarante-huit escadrons. Le Général Obdam, qui n'avoit que treize bataillons & vingt-six escadrons étoit campé, comme nous l'avons dit, entre Eckeren & Capelle. Il avoit à sa droite un terrein bas, qui n'est que de boue & de marais, qui s'étend l'espace de plusieurs lieues le long de l'Escaut. Ce terrein est coupé d'un grand nombre de fosses naturelles qui rendroient ce

1703.

1703. canton absolument impraticable si les habitants n'avoient élevé au travers de la fange, des chaussées qui servent de chemins pour aller à quelques villages qu'on trouve en divers endroits un peu plus élevés que le reste, & qui conduisent aussi aux grands chemins ou digues qui retiennent les eaux de l'Escaut.

Bentivoli.

IX. M. de Boufflers les attaque à Eckeren. Le Général Obdam abandonne son armée.

Le Général Obdam, sur quelques avis des mouvements des François, avoit renvoyé ses gros bagages à Berg-op-zoom, où il comptoit aussi se retirer avec ses troupes; mais soit qu'il manquât d'espions, ou qu'il négligeât d'envoyer des coureurs à la découverte, le Maréchal de Boufflers s'étoit déja emparé de Hoeven, d'Orderen, de Muysbroock, de Capelle & des autres postes qui pouvoient faciliter la retraite des troupes Hollandoises à Berg-op-zoom ou à Lillo avant que le Général ennemi sût que les François étoient dans son voisinage, & qu'ils alloient le prendre en flanc. Les troupes des deux Couronnes ne perdirent pas un instant à se fortifier dans ces villages & derrière les haies, où la cavalerie se tint comme en embuscade jusqu'à ce que l'infanterie fût arrivée,

ce qui ne laissoit aux Hollandois d'autre ressource que celle de tâcher de gagner Lillo en se rendant maîtres des chaussées & en forçant les passages à Orderen, Vilmendorc & Conveistain pour arriver à la grande digue de l'Escaut. Aussi-tôt que le Baron reconnut la position fâcheuse, où il s'étoit laissé réduire, il fit prendre les armes à ses troupes, composées de Hollandois & d'Allemands de Saxe-Gotha, de Munster & de Holstein, & envoya le Brigadier-Général Schulembourg avec cinq cents dragons pour reprendre Hoeven. Ils y firent des prodiges de valeur; mais les François y étoient trop bien retranchés & en trop grand nombre pour qu'il fût possible de les y forcer. Le Général Schulembourg fut d'abord plus heureux du côté d'Orderen, & il réussit avec deux bataillons à en déloger les François qui s'y étoient établis : mais pendant que les ennemis faisoient ces différentes tentatives, M. de Boufflers fit marcher à la droite le Comte de Guiscard & le Duc de Guiche avec six bataillons, qui reprirent Orderen, & lui-même avec vingt-deux bataillons & dix pièces de canon, attaqua le quartier-général des

1703.

1703. ennemis à Eckeren, dont il se rendit maître après une vigoureuse résistance. Les François qui avoient repris Orderen s'étoient en même temps emparés du canon que les ennemis y avoient conduit, & M. de Boufflers étant maître de tous les passages, il paroissoit qu'ils n'avoient plus d'autre attente que celle d'être poussés dans les marais pour y périr misérablement, ou d'être faits prisonniers de guerre. Les Généraux Fagel, Eberfeid, Dohna & Hompesc se soutenoient à la tête de leurs troupes avec toute la fureur qu'inspire le désespoir, & se défendoient de poste en poste quand il parut un nouveau corps d'Espagnols qui venoient d'Anvers par la grande digue de l'Escaut, & avoient gagné le fort Saint-Philippe d'où ils donnoient la main à ceux que conduisoit le Marquis de Bedmar. Ce renfort achevoit de renfermer de toutes parts les troupes du Baron d'Obdam, qui se trouvèrent entièrement resserrées entre Anvers & l'armée de M. de Boufflers. Le Général Hollandois ne voyant plus aucun salut pour l'armée qu'il commandoit, prit la résolution de se sauver lui-même avec quelques-uns de

ses principaux Officiers. Comme ils parloient très bien le françois, ils passérent au travers de l'armée Royale, où l'on crut qu'ils étoient des Officiers de la nation, & ils réussirent après plusieurs dangers à gagner la ville de Breda.

1703.

Quincy. Ottieri.

X. Belle retraite des ennemis qui cèdent le champ de bataille.

L'évasion du Baron d'Obdam laissant le commandement aux Généraux Slangemberg & Tilli, leurs soldats continuent à combattre avec la même ardeur, tant sur les chaussées que sur les taluds, & même dans les lieux bas, par-tout où ils peuvent avoir le pied ferme. Semblables à ces animaux féroces qui n'ont aucune idée du danger, ils s'élancent avec un acharnement qui tient de la fureur au milieu des François : perdent quelquefois du terrein & le regagnent bientôt, tout baignés de leur sang & de celui de leurs redoutables adversaires. Vingt mille soldats resserrés dans ces passages étroits semblent se disputer à qui sera le plus près des coups de l'ennemi, & quand la longueur du combat force ceux qui sont accablés de lassitude à reculer quelques pas pour se reposer quelques instants sur des armes dont ils ne peuvent plus soutenir le poids, leur place

est en même temps remplie par ceux
1703. qui les suivent. Les François dont l'ardeur redouble par la résistance que leur opposent ces fiers ennemis, font de nouveaux efforts pour les obliger à leur céder la victoire : ils les voient enfin chanceler de toutes parts : ils paroissent près de succomber : les munitions leur manquent, & le moment semble arrivé où ils vont être forcés de mettre bas les armes, s'ils ne veulent tous périr dans ces marais : mais tout-à-coup un nouveau rayon d'espérance les ranime. Si le feu leur manque, le fer leur prête un dernier secours : tous comme de concert mettent la bayonnette au bout du fusil, & se portent de nouveau sur le village d'Orderen qui est le seul endroit par où ils peuvent faire leur retraite. Le Général Fagel & le Comte Dohna se précipitent au travers de la vallée avec quatre bataillons qui entrent dans l'eau jusques à la ceinture pour approcher de ce village, & l'attaquer de deux côtés différents. En même temps le Comte de Tilli à la tête d'un corps formidable de dragons, soutenu de quelque artillerie qui lui reste, force le passage sur la levée, & secondé du

Général Hompesc, qui commande la cavalerie, ils renversent à leur tour les François, & les obligent à leur céder ce village avec quatre pièces de canon dont ils s'étoient emparés. Les ombres de la nuit ne ralentissent pas le combat; il dure jusqu'à onze heures du soir, & ces Généraux plus constants qu'Obdam, ont la gloire de ramener contre toute apparence les débris de leurs bataillons & de leurs escadrons à Lillo, où ils arrivent au point du jour, soutenus par le Général Coëhorn, qui de l'autre côté de la rivière avoit été témoin d'une partie du combat, sans pouvoir leur donner d'autre secours que d'envoyer quelques barques dans la nuit pour favoriser leur retraite. 1703 Ottierb

XI. Avantage que les François retirent de cette victoire.

La belle défense que firent en cette journée les troupes des Alliés fut cause que les François achetèrent la victoire par la perte de cinq cents hommes tués, & de huit cents quarante blessés. Les ennemis eurent de tués deux Colonels, deux Lieutenants-Colonels, soixante & un Officiers de divers rangs, & au moins neuf cents soldats. Le nombre de leurs blessés monta à plus de treize cents, & on leur fit sept

1703. cents prisonniers. Ils perdirent six pièces de canon, deux gros mortiers, quarante petits, trois cents charriots d'artillerie & d'équipages, toutes leurs tentes & beaucoup de vaisselle & d'argent monnoyé. Du nombre des prisonniers fut la Comtesse de Tilli, qui étoit venue pour dîner avec son mari le jour même du combat. Le Général Obdam, qui avoit abandonné ses troupes après s'être si bien comporté dans la bataille, n'eut plus aucun commandement dans les armées Hollandoises, & toute la gloire de la retraite fut attribuée au Général Slangembourg, & aux braves Officiers qui l'avoient si bien secondé. Ce Général fit depuis des plaintes très vives contre le Duc de Marlborough, qui n'avoit pu ignorer le danger où le Baron d'Obdam étoit exposé, & qui avoit manqué à lui envoyer le secours qu'il étoit à portée de lui donner. Cette victoire fut d'autant plus avantageuse aux François, qu'elle renversa tous les desseins de leurs ennemis, & leur donna le moyen de reprendre leurs premiers postes dans les lignes de Flandre & du pays de Waes. Le Général Coëhorn les abandonna

précipitamment à l'approche du Comte de la Mothe, qui y rentra peu de jours après le combat d'Eckeren.

1703. *Sanvitali. Ottieri.*

XII. Les Alliés assiègent Huy.

Le Général Slangembourg rejoignit le Duc de Marlborough avec ce qui lui restoit de troupes, & ils firent divers mouvements comme s'ils eussent eu dessein de livrer bataille à l'armée des deux Couronnes. M. de Villeroi, qui ne vouloit pas combattre dans un poste désavantageux, se tint uniquement sur la défensive : cependant le 24 de Juillet les deux armées étant en présence, il demeura rangé en bataille pendant cinq heures; décampa & fit défiler devant eux les gros bagages, sans qu'ils osassent engager le combat, quoiqu'ils fussent alors plus forts de vingt mille hommes que l'armée de Villeroi, à cause de l'absence de M. de Bedmar qui commandoit un corps détaché. M. de Villeroi, satisfait d'avoir mis Anvers hors d'insulte, rentra dans ses lignes, & ne s'occupa que du soin de couvrir Ostende & les autres places maritimes qu'il jugeoit que les ennemis avoient dessein d'attaquer. Vers la fin du mois, ils manœuvrèrent comme s'ils eussent voulu entreprendre de forcer de nouveau les lignes; mais les

1703. François étoient trop bien ſur leurs gardes pour qu'il fût poſſible de les ſurprendre. Le Duc de Marlborough voyant que malgré ſa ſupériorité, le reſte de la campagne ſe paſſeroit ſans qu'il pût attirer les François à une action générale, réſolut de l'employer à faire des ſièges, & il s'avança du côté de Huy. Il fut toujours cotoyé dans ſa marche par M. de Villeroi, qui le ſuivit ſans ſortir de ſes lignes. Enfin le 14 d'Août les Alliés inveſtirent cette place, & le ſurlendemain M. Millon qui y commandoit, fut ſommé de rendre la ville. Il refuſa de le faire; en confia la garde au Comte de Liſle avec trois cents hommes, & ſe retira dans le château; mais M. de Villeroi, qui ſavoit que la ville n'avoit pas de défenſe, fit donner ordre au Comte de ſe retirer auſſi dans le château avec ſon monde, ce qu'il fit dans le plus bel ordre.

XIII. Ils ſe rendent maîtres de cette place.

Huy, ville du Liégeois, appartient à l'Electeur de Cologne. Elle eſt bâtie ſur la rive droite de la Meuſe avec un beau port qui la rend propre au commerce. La ville proprement dite n'eſt pas en état de ſoutenir aucune attaque; mais il y a quatre forts, nommés le Château,

château, le fort Picard, le fort Rouge & le fort Joseph qui sont d'une assez bonne défense. La garnison étoit d'environ douze cents hommes, qui se défendirent successivement de fort en fort; mais les ennemis firent un feu si terrible de canons & de mortiers, que le 25 M. Millon, après bien des difficultés, fut obligé de consentir à se rendre prisonnier de guerre avec sa garnison, dont presque toutes les armes étoient crevées. On convint que sous le bon plaisir de M. de Villeroi ces troupes seroient échangées contre pareil nombre de celles des Alliés que les François avoient prises. L'échange fut fait contre la garnison de Tongres, & le Roi marqua à M. Millon & aux Officiers la satisfaction qu'il avoit eue de leur belle défense dans une place qui en paroissoit si peu susceptible.

1703.

Ottieri.

XIV. Divisions dans l'armée des Alliés.

Il y avoit autant de division dans l'armée du Duc de Marlborough que nous en avons vu dans celle du Prince de Bade. Le Général Anglois, qui vouloit profiter de la grande supériorité de ses troupes sur celles des François, avoit formé le projet d'attaquer les lignes qui étoient entre Namur & le Demer; mais il falloit y faire con-

ſentir les autres Généraux, & ce ne
1703. fut qu'avec des peines exceſſives qu'il réuſſit à en amener la moitié à ſon ſentiment. La plus grande oppoſition qu'il rencontroit dans toutes ſes opérations venoit du Général Slangembourg. Cet Officier Hollandois avoit ſervi glorieuſement ſa patrie dans les guerres que la République avoit ſoutenues précédemment contre la France; mais Guillaume III qui le connoiſſoit pour un eſprit difficile, n'avoit pas voulu l'employer dans les dernières années de ſa vie. Après la mort du Monarque, les amis du Comte repréſentèrent aux Etats-Généraux ſes ſervices paſſés & ceux de ſes ancêtres, qui avoient beaucoup contribué à l'indépendance des Provinces-Unies, ce qui lui fit obtenir le commandement qu'il deſiroit. Les autres Officiers qui s'étoient avancés pendant qu'il n'avoit pas ſervi, faiſoient difficulté de lui obéir, ce qui augmenta la mauvaiſe humeur qui lui étoit naturelle, & il commença à blâmer hautement tout ce que faiſoit le Général Anglois. On propoſa dans le Conſeil ou d'attaquer les lignes, ou de faire le ſiège de Limbourg. Les Anglois, les Heſſois &

plusieurs autres opinèrent pour la première entreprise ; mais les Hollandois entraînés par Slangembourg s'opiniâtrèrent pour le siège. La décision de cette affaire fut portée à la Haye, & l'on prit ce dernier parti : les ennemis insultèrent cependant les lignes, mais ils les trouvèrent si bien gardées qu'ils y auroient perdu beaucoup de monde avant de pouvoir les forcer. 1703.

XV. Les ennemis prennent Limbourg & Gueldres.

Ce fut le 9 de Septembre que les Généraux Bulaw & Hompesc investirent Limbourg avec vingt escadrons. Le Prince de Hesse-Cassel se chargea de la conduite du siège, & le Duc de Marlborough envoya un autre détachement de quinze mille hommes sur la Moselle. M. de Villeroi de son côté en forma un de dix bataillons & de quatorze escadrons aux ordres de M. de Précontal, pour suivre les mouvements des ennemis, pendant que la grande armée veilleroit de son côté sur celle de Milord Marlborough. Limbourg n'étoit pas en état de faire de résistance, n'ayant que quelques ouvrages de terre élevés à la hâte : aussi M. de Reignac qui y commandoit, avoit ordre de se retirer à l'approche des ennemis, & de faire sauter le châ-

teau, ce qu'il ne pût exécuter,
1703. qu'ils l'investirent plutôt qu'on n
eu lieu de le penser. Il y tint ju
29 qu'il fut obligé de se rendr
sonnier de guerre, pour ne pa
emporté d'assaut. Quelques jours
les troupes Prussiennes attaquèr
ville de Gueldres qu'elles tinren
quée jusqu'au 17 de Décembre
Gouverneur rendit la place par
tulation, ce qui termina la camp
Les avantages avoient été médi
de part & d'autre; mais c'étoit
coup pour les François d'avoir
jours tenu en échec un ennemi
fort de vingt mille hommes, &
ne put tirer d'autre avantage
supériorité que la prise de quatr
ces presque toutes démantelées.
vrai que le peu d'accord qui ré
dans les Conseils ennemis, cont
beaucoup à diminuer leurs succ

XVI. Suites des troubles des Cevennes.

Les troubles des Cevènes aug
tèrent considérablement dans le
de cette année. Les rebelles, a
par le fanatisme, & par les prom
que leur faisoient les Anglois &
autres Puissances alliées de leur
passer des secours considérables,
sistèrent dans leur révolte, & le

bre de leurs partiſans croiſſant de jour en jour, ce ſoulevement qu'on avoit cru d'abord qui ſe diſſiperoit de lui-même, devint inquiétant pour le Gouvernement, qui commença à s'en occuper très ſérieuſement. M. de Basville, Intendant du Languedoc, fit inutilement ſes efforts pour arrêter le mal dans ſon origine, & l'on fut obligé d'y envoyer un aſſez grand nombre de troupes. Rien n'étoit plus embarraſſant que la conduite qu'il falloit tenir avec des ſujets auxquels le faux zèle de Religion faiſoit braver la mort. Ils commirent contre les Catholiques & particuliérement contre les Prêtres les cruautés que l'enthouſiaſme inſpire à des gens groſſiers & abrutis par l'ignorance : mais d'un autre côté, on eſt forcé de convenir qu'on employa peut-être trop ſouvent contr'eux les rigueurs de la juſtice, au lieu de travailler à les ramener par les moyens que l'humanité pouvoit enſeigner. Nous n'entrerons pas à ce ſujet dans un détail qui nous emporteroit au delà des bornes que nous nous ſommes preſcrites ; mais pour donner une idée juſte de l'état des affaires dans cette Province, nous

1703.

allons rapporter les propres paroles d'un Auteur aussi estimable par son impartialité que par l'étendue de ses connoissances.

1703.

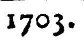
XVII. Sentiment de M. Folard sur ces troubles.

» Bien des gens (dit M. de Folard dans » son commentaire sur Polybe, tom. 1, » pag. 123), ont accusé le Maréchal » de Montrevel, qui étoit un Officier » d'un très grand mérite, d'avoir né» gligé de couper court à la guerre » des fanatiques, lorsqu'il le pouvoit. » On prétendoit que cette guerre » étant une abondante moisson de pis» toles pour le Général, il n'avoit » garde de se trop presser. C'étoit la » matière des lettres & des discours » de ses ennemis. Le sieur Tenien, » Curé de Montpezat, lui proposa » plusieurs fois les moyens de termi» ner cette affaire, d'exterminer & » d'envelopper ces rébelles jusqu'au » dernier dans le même piège. Bien » loin de l'écouter, il s'en moqua, » & le renvoya à l'Office du jour, » pendant qu'il s'amusa & fit son » capital d'élever des potences dans » Nismes, & d'y faire pendre une » infinité de malheureux de tout sexe, » qui n'avoient aucune part dans la » rébellion. Il n'avoit d'autres cri-

» mes à leur reprocher, sinon qu'ils » chantoient les Pseaumes. Il auroit » pu se dispenser de tant de suppli- » ces : c'étoit faire un très grand tort » aux affaires du Roi ; car par ces » exécutions, il anima encore plus » les rébelles à courir à la vengeance » de leurs frères, par une guerre sans » quartier. Il eût mieux fait de cou- » rir au plus pressé. Cette conduite » lui attira des ennemis en foule ; & » les Ecclésiastiques s'étant mis de la » partie, ils écrivirent à la Cour, » qui lui renvoya toutes ces lettres, » selon la politique du Ministère de » ce temps-là, excellente pour ne ja- » mais rien savoir de tout ce qui se » passe dans les Provinces & dans les » armées. On ne laissa pas que de » révoquer ce Général, & d'envoyer » le Maréchal de Villars en sa place. » Dès que Montrevel vit qu'il ne te- » noit plus à rien, il eut recours à » l'Office du jour, c'est-à-dire au » Curé de Montpezat. Il écouta les » avis de cet honnête-homme, qu'on » avoit si fort méprisé ; il se mit en » campagne, avec son projet dans la » tête ; & bien qu'il ne le voulut pas » exécuter en entier, il ne laissa pas

1703

» que de tailler en pièces une partie
1703. » de ces scélèrats, les autres ayant
» trouvé des issues qu'on négligea de
» fermer : de sorte qu'il laissa assez
» de besogne au Maréchal de Vil-
» lars, pour mériter l'honneur d'a-
» voir terminé une guerre si furieuse
» & si incommode. Celui-ci la finit
» d'autant plutôt, qu'il y alla du bon
» pied, & se gouverna par des maxi-
» mes bien différentes de celles de
» son prédécesseur. Il se fit aimer &
» estimer de tout le monde par sa
» douceur & par sa conduite ; mais
» de peur que l'imagination de mes
» lecteurs n'aille trop loin, je les
» avertis que les ennemis du Maré-
« chal de Montrevel ne lui rendirent
» pas toute la justice qu'il méritoit.
» Il ne fit rien de sa tête ; il avoit
» des ordres ; le Conseil de conscien-
» ce s'étoit imaginé, que les exem-
» ples d'extrème sévérité feroient
» d'un grand effet, & intimideroient
» ces furieux ; mais comme on s'apper-
» çut que cela faisoit un effet tout
» contraire, on changea de batterie
» & de Général. Le Maréchal de
» Montrevel n'étant point coupable,
» fut envoyé commander à Bordeaux,



» où revenant dans son état naturel, » il se fit autant aimer dans la Pro- 1703.
» vince de Guienne, qu'il s'étoit fait » craindre dans l'autre, contre son » intention. Mes lecteurs ne manque- » ront pas de croire ici, que M. Te- » nien, après l'avis salutaire qu'il » avoit donné, devint plus gros Sei- » gneur que n'étoit un Curé de Mont- » pezat. Car, que ne méritoit un tel » service, & que coûte-t-il à la Cour » pour récompenser un homme d'E- » glise ? Il faut les désabuser, le sieur » Tenien demeura Curé comme de- » vant ».





CHAPITRE VII.

§. I. *Lettre de l'Amirante pour faire venir l'Archiduc en Portugal.* §. II. *Se efforts pour attirer le Roi de Portuga dans la grande alliance.* §. III. *Lettr de l'Ambassadeur Mendoze sur le mêm sujet.* §. IV. *Raisons contraires pro duites par le Duc de Cardaval.* §. V *Le Roi de Portugal se livre à la Mai son d'Autriche.* §. VI. *L'Empereu consent au départ de l'Archiduc.* § VII. *Traité d'alliance entre le Portu gal & les Puissances de la grande li gue.* §. VIII. *L'Archiduc Charles es reconnu à Vienne en qualité de Ro d'Espagne.* §. IX. *L'Archiduc se me en route.* §. X. *Expédition infruc tueuse des Anglois contre la Guade loupe.* §. XI. *Expéditions maritime des François.* §. XII. *Tentative de Anglois sur Belle-Isle.* §. XIII. *Autre Expéditions maritimes.* §. XIV. *Flot te Angloise dans la Méditerranée* §. XV. *Troubles de Hongrie. Propo sitions d'accommodement.* §. XVI *L'Empereur refuse d'accorder les de-*

mandes des mécontents. §. XVII. *Intrigues à la Cour d'Espagne.* §. XVIII. *M. Orry remet l'ordre dans les finances d'Espagne.* §. XIX. *Dom Manuel Arias est dépouillé de la Présidence du Conseil de Castille.* §. XX. *Phénomène effrayant qui paroît à Barcelone.*

1703.

I. Lettre de l'Amirante pour faire venir l'Archiduc en Portugal.

PENDANT que l'Italie, l'Allemagne & la Flandre éprouvoient toutes les horreurs de la guerre, l'Espagne voyoit combattre de loin les différentes Puissances qui se disputoient la conquête de ses vastes territoires, & jouissoit encore des douceurs de la paix, mais il se formoit dans les Conseils de Vienne & de Lisbonne des nuages qui se répandirent l'année suivante sur les Etats du Roi Catholique. Dans le cours de celle dont nous parcourons les évènements, les intrigues des Ministres & des Partisans de la Maison d'Autriche réussirent enfin à faire déclarer le Roi de Portugal en faveur de la Grande Alliance. L'Amirante de Castille, à peine arrivé dans ce pays, s'étoit attaché à y rendre son séjour utile aux intérêts de Léopold, qu'il avoit toujours soutenus

1703. avec ardeur. En même temps q travailloit à disposer le Roi & Ministres à se déclarer en faveur l'Archiduc, il ne cessoit de pres ceux de l'Empereur pour qu'ils fiss consentir ce Monarque à envoyer jeune Prince sur les frontières d'Es gne. « Notre misérable Patrie (éc » voit l'Amirante au Duc de Molès » est à présent gouvernée par » Prêtres ou par des étrangers, » ont toujours été ses ennemis » plus mortels, & qui tiennent le m » niement des affaires entre leurs mai » Je laisse à Madrid & dans les pr » cipales villes du Royaume quant » de braves gens de toutes con » tions, qui nous serviront assu » ment bien dans l'occasion, parti » liérement lorsqu'ils sauront la d » cente de notre maître dans » côtes: c'est pourquoi il faut q » votre Excellence commence dès » présent à disposer leurs Majes » Impériales à consentir à son dépa » si elles souhaitent de le voir M » narque absolu de la Monarcl » d'Espagne. Le Roi de Portugal cr » son départ si nécessaire, que sa » cette condition, il n'embrassera p » le parti de l'Alliance ».

Mémoires de la Torre.

L'Amirante agissoit avec autant de vivacité dans le pays qu'il avoit choisi pour sa retraite. Il ne cessoit de représenter aux Portugais qu'ils ne pouvoient garder la neutralité ; & qu'il falloit nécessairement qu'ils persistassent dans leur Alliance avec la Maison de Bourbon, ou qu'ils se déclarassent pour celle d'Autriche : que le traité par lequel les Princes de la Maison de Bragance avoient été reconnus pour légitimes successeurs du Royaume du Portugal, avoit été approuvé par l'Empereur Léopold : que le Portugal devoit être assuré de l'affection & de l'inviolable amitié qui régneroit toujours entre les Maisons d'Autriche & de Bragance, si le Portugal s'intéressoit pour mettre l'Archiduc sur le Trône de ses Ancêtres en Espagne : qu'au contraire il ne pouvoit trouver aucune sureté, si le Duc d'Anjou restoit paisible maître & possesseur de l'Espagne, quoique ce fût par son alliance avec le Portugal : & que le souvenir des plus grands services s'effaçoit aisément, lorsque l'intérêt particulier, ou le desir de la gloire, ou l'ambition avoient quelque part dans les intentions des Princes. L'A-

1703.

II. Ses effo[rts] pour attir[er] le Roi de Po[r]tugal dans [la] grande allia[n]ce.

miral ajoutoit que dans le temps de
1703. ſon Miniſtère à Madrid, le Roi Très-Chrétien avoit offert d'unir à ſes propres dépens le Portugal à la Caſtille, ſi le Roi Charles II vouloit conſentir à déclarer la ſucceſſion en faveur d'un de ſes petits fils : que le Roi Très-Chrétien n'avoit fait aucune renonciation aux droits qu'il pouvoit avoir ſur ce Royaume, comme ayant épouſé une Infante de Caſtille, qui conſervoit encore le titre d'Infante de Portugal : qu'on objectoit envain que la France avoit été cauſe que le Portugal avoit eu le bonheur d'être gouverné par un Roi & par des Miniſtres de ſa propre nation : que le Cardinal de Richelieu, alors premier Miniſtre de France, n'avoit eu en vue que de ſuſciter des ennemis à l'Eſpagne, pour étendre les conquêtes du Roi de France, & que le Cardinal Mazarin avoit ſuivi les mêmes principes; mais qu'on voyoit par ſes lettres que ſi l'Eſpagne avoit voulu conſentir au mariage de l'Infante de Caſtille, & à rendre les Pays-Bas à la France, il auroit abandonné le Portugal & la Catalogne à la merci des Caſtillans. Il s'étendit enſuite ſur les riſques

que couroit le Portugal de la part des Puiſſances maritimes, qui étoient réſolues de ſoutenir de toutes leurs forces la Maiſon d'Autriche, & qui expoſeroient ce Royaume au plus grand danger par leurs flottes combinées, qui s'empareroient aiſément de tous ſes ports : enfin que le Portugal ſavoit combien il lui étoit néceſſaire de conſerver la bonne intelligence, l'amitié & l'union avec l'Angleterre & avec la Hollande, tant par rapport à ſa défenſe en cas de beſoin, que pour ſon commerce.

1703.

Mémoires la Torre.

III. Lettre l'Ambaſſadeur Mendo ſur le même ſujet.

Le Roi de Portugal ébranlé par ces diſcours captieux, fut enfin décidé par ſon Confeſſeur, que le P. Cienfugos réuſſit à mettre dans le parti des Autrichiens, & l'on fit entendre à ce Monarque que s'il vouloit ſe déclarer pour l'Archiduc, ſon alliance avec la Maiſon d'Autriche & la poſſeſſion tranquille de ſon Royaume lui ſeroient aſſurées par le mariage de ce jeune Prince & de l'Infante de Portugal. Mendoze, Ambaſſadeur Portugais à Madrid, contribuoit auſſi à attirer ſon maître dans le même parti, Ce Miniſtre artificieux, oppoſé à la paix & d'un eſprit turbulent, aſſuroit dans ſes let-

1703. tres, dont on fit la lecture dans une Junte particulière : » Que les affaires » d'Espagne étoient dans l'état le plus » déplorable & le moins propre à » soutenir la guerre, sans armes, sans » forces, sans troupes : la noblesse » outragée, & aussi mécontente que » les peuples ; le palais & les Minis» tres divisés en factions ; les François » abhorrés, & le Cardinal Portocar» rero devenu leur ennemi déclaré ; » le Roi ne pouvant prendre aucune » confiance dans les Grands ; l'An» dalousie mécontente de ce que le » Ministère s'étoit emparé à Vigo de » ses fonds, sans examiner s'ils appar» tenoient aux ennemis ou aux sujets, » au mépris de l'avis du Duc de Mé» dina-Céli, Président du Conseil des » Indes, qui de dépit avoit remis son » emploi ; que le Royaume d'Arragon » se plaignoit du refus qu'on lui avoit » fait de l'assemblée de ses *Cortez*, » qu'on avoit accordée à la Cata» logne, où l'on comptoit peu de su» jets fidèles ; que si l'on donnoit le » temps à l'Espagne d'armer, le Portu» gal en souffriroit le premier, au cas » qu'il ne prît pas ses mesures ; que les » plus grands Princes ne voyent qu'a-

peine ceux qui restent neutres ;
qu'ayant déja rompu l'alliance 1703.
c l'Espagne, on courroit un rif-
de plus, parce qu'il falloit l'ob-
er religieusement, ou se décla-
ouvertement son ennemi ; que
Anglois & les Hollandois étoient
tres de la mer ; & que le Roi de
ice n'étoit pas en état de dé-
re contre eux le Bréfil, les In-
Orientales, ni même Lisbonne,
e qu'outre que ses forces mari-
s n'étoient pas assez grandes, il
t obligé de soutenir seul la
rre en Italie, en Flandres & sur
hin ; que les Alliés étoient fer-
nent résolus de conserver leur
rage ; & que le Duc de Savoie
ontent & attentif à ses intérêts,
tarderoit pas à se déclarer en
faveur (cette lettre étant écrite
it sa défection) que si l'on por-
la guerre dans l'Estramadure,
ône d'Espagne tomberoit infail-
ment ; que le Portugal ne pour-
souffrir l'affermissement des
x Couronnes, sans s'exposer à
craintes éternelles ; que si au
traire la Monarchie d'Espagne
oit à tomber, il étoit impossible

» que le Portugal ne profitât pas de
1703. » quelques débris d'un si vaste Etat;
» que les Empires n'étendent leurs li-
» mites qu'aux dépens de la ruine des
» Etats voisins, & que le Portugal
» étant si resserré, il ne devoit pas
S. Philippe. » perdre l'occasion de s'agrandir du
» côté de l'Estramadure & de la Ga-
» lice, parce qu'il n'en retrouveroit
» jamais une aussi favorable. »

IV.
Raisons contraires produites par le Duc de Cardaval.

Quelque inclination que marquât le Roi de Portugal pour se rendre à tant de sollicitations, les avis furent partagés dans son Conseil. Le Duc de Cardaval, Prince de la Famille Royale, dans un discours plein de force & de lumière, fit voir : » Que le Portugal
» n'avoit pas assez de forces pour en-
» treprendre une guerre sans nécessité:
» qu'il n'avoit que trois places fortes:
» que si l'on venoit à les perdre, ou
» que les ennemis les démollissent &
» portassent leurs hostilités dans le
» pays, le mal seroit irréparable:
» qu'il étoit indifférent au Portuga[l]
» que le Prince qui devoit règner à
» Madrid, fût de la Maison de Bour-
» bon ou de celle d'Autriche; que ce
» seroit toujours un Roi d'Espagne:
» que par conséquent ses maximes a[u]

» sujet du Portugal ne changeroient » point, & qu'il n'auroit garde de 1703.
» leur abandonner une partie de ses » Etats, sur-tout celle qui leur servoit » de barrière ; qu'on ne devoit pas » risquer une possession certaine & la » tranquillité dont on jouissoit, pour » des avantages qui ne subsistoient » qu'en idée, & pour des promesses » que l'orgueil du vainqueur ne lui » permettroit pas de tenir, & que ne » pourroit remplir le malheur du vain- » cu ; que les ligues entre plusieurs » Princes étoient nécessairement peu » durables, pleines de mauvaises foi, » & que le plus foible s'en trouvoit » toujours le plus mal ; que les insi- » nuations adroites de marier l'Archi- » duc avec l'Infante de Portugal, n'é- » toient qu'un artifice de Cour pour » mieux cacher l'illusion, puisque » cette Princesse n'avoit que huit ans, » & que l'Archiduc étoit beaucoup » plus âgé : que quoique ce fût un » grand Prince par l'éclat de son ori- » gine, on ne lui connoissoit d'ailleurs » d'autres Etats que ceux que la for- » tune pourroit lui procurer : que le » Portugal n'avoit aucune raison de » se mêler d'une cause qui lui étoit

1703. » étrangère : que s'il n'étoit soutenu » de grandes forces il ne pouvoit faire » re la guerre ; & qu'avec les troupes qu'on lui fourniroit il exposeroit sa liberté à l'esclavage, & la pureté de la Religion Catholique à être souillée dans le cœur des peuples par le commerce fréquent qu'ils auroient avec des gens d'une Religion différente. »

V. Philippe.

V. Le Roi de Portugal se livre à la Maison d'Autriche.

Il étoit difficile de répondre à des raisons aussi convaincantes, & les partisans de la Maison d'Autriche ne l'entreprirent pas; mais l'Amirante, Mendoze, le Confesseur & la plus grande partie du Conseil, profitant du penchant qu'ils remarquoient dans le Monarque, le déterminèrent enfin à accéder à la grande ligue. Il prit cependant une sage précaution avant de signer le traité. Dans la crainte de se trouver abandonné, si par des circonstances imprévues les Puissances belligérantes en venoient à un accord ; il protesta aux partisans de la Maison d'Autriche qu'il ne se déclareroit que lorsque l'Empereur auroit consenti à envoyer l'Archiduc à Lisbonne, & même quand ce jeune Prince seroit en route pour s'y rendre. Le Roi de Por-

tugal ne pouvoit ignorer que les deux Monarques de la Maiſon de Bourbon n'euſſent de violents ſoupçons ſur ſa fidélité, & qu'ils ne fuſſent inſtruits de toutes les intrigues qui ſe tramoient à ſa Cour pour l'attirer dans le parti contraire. Malgré ſon penchant reconnu pour la Maiſon d'Autriche, il feignit encore de paroître attaché au Roi Philippe, & lui fit demander les trois cents mille écus dont il lui étoit débiteur en conſéquence du dernier traité. Quoiqu'il fut très vraiſemblable que cet argent ſerviroit à faire la guerre contre le Monarque Eſpagnol, ce Prince ne voulant donner aucun motif de plainte au Roi de Portugal, lui fit compter plus de la moitié de cette ſomme, ce qui ne l'empêcha pas de ſe déclarer contre la Maiſon de Bourbon auſſi-tôt que l'Empereur eut donné ſa parole de faire partir l'Archiduc. 1703.

VI. L'Empereur conſent au départ de l'Archiduc.

Léopold ne conſentoit qu'avec la plus grande peine à éloigner ce jeune Prince de ſa perſonne. Il lui étoit attaché par les liens de la plus tendre affection, & il craignoit d'autant plus de l'expoſer à quelque danger, que le fils unique de ſon frère aîné l'Archiduc

1703. Joseph étoit mort depuis deux ans, qu'il n'avoit point d'autre enfant mâ Cette raiſon d'Etat jointe à la tendre paternelle, le fit balancer long-temp mais enfin ne pouvant réſiſter a ſollicitations réïtérées de tant de Pu ſances qui le preſſoient de conſen au départ du Prince, il donna en ce conſentement, & auſſi-tôt que nouvelle en fut portée à Lisbonne, Roi de Portugal ſigna le traité de quadruple alliance, entre ce Mona que, l'Empereur & les deux Puiſſa ces maritimes.

VII. Traité d'alliance entre le Portugal & les Puiſſances de la grande ligue.

Ce traité contient vingt-neuf ar cles publics, & deux articles ſecre Les premiers portent en ſubſtanc Que les Puiſſances contractantes ag ront conjointement pour mettre l'A chiduc Charles en poſſeſſion de tou l'Eſpagne, de même qu'elle a été po ſedée par le Roi Catholique Charles I & que le Roi de Portugal ne ſera te de faire de guerre offenſive que da l'Eſpagne même : qu'il y entretiend ſeulement à ſes frais douze mille hor mes d'infanterie, & trois mille de c valerie : qu'il levera en outre dans ſo Royaume de Portugal onze mille hor mes de pied, & deux mille cavalier

pour former en tout vingt-huit mille hommes de troupes Portugaiſes, infanterie & cavalerie. Que pour l'entretien des treize mille hommes d'augmentation, les Puiſſances confédérées lui payeront chaque année un million de patagons, tant que durera la guerre, avec la condition que ſi ces treize mille hommes ne ſont pas levés par le Roi de Portugal en totalité, il ſera fait une déduction proportionnée ſur le million de patagons : qu'outre cette ſomme il lui ſera payé celle de cinq cents mille patagons lors de la ratification du traité, pour le mettre en état de lever leſdits treize mille hommes d'augmentation de troupes : que les Alliés feront paſſer en Portugal & y entretiendront pendant tout le temps de la guerre dix mille hommes d'infanterie, & deux mille cavaliers & dragons, qui ſeront commandés par des Officiers-Généraux Portugais, & ſoumis à la diſcipline militaire du pays : que les Alliés enverront dans les ports & ſur les côtes de Portugal le nombre de vaiſſeaux néceſſaires pour garantir ces côtes de toute inſulte de la part des Puiſſances ennemies : qu'on ne conviendra d'au-

1703.

cun traité de paix si ce n'est d'un c
1703. mun consentement : qu'il ne po
avoir lieu tant que le petit-fils du
Très-Chrétien ou quelque Princ
sa Maison demeurera en Espagne
que la paix ne pourra aussi être
clue, sans qu'au préalable le Ro
Portugal ne conserve toutes les vi
Provinces & territoires dont il e
tuellement en possession, & sans
le Roi Très-Chrétien cède les d
qu'il peut avoir dans le Maragnon
les pays situés entre la rivière des A
zones & celle de Vincent Pinson, c
ques conventions qui aient été f
précédemment à ce sujet entre le
Très-Chrétien & le Roi de Portu
que l'Archiduc Charles ratifiera to
les conventions susdites aussi-tôt
entrera en possession des Royau
des Espagnes & des Indes, ce qu
garanti par les Etats-Généraux :
ce Prince se rendra en Portugal a
les troupes & forces convenues
que le Roi ne sera tenu de comm
cer la guerre que lorsqu'il y sera r
lement débarqué : que le Roi de P
tugal le reconnoîtra pour Roi d'E
gne, & que l'Archiduc renoncer
toutes prétentions qu'il pourroit av

sur ledit Royaume de Portugal, ou sur quelqu'un des pays & Provinces qui en dépendent. Les autres articles qu'on peut voir en entier dans les Mémoires de Lamberty, contiennent divers arrangements sur le nombre des Officiers, sur l'artillerie, sur les armements que les Puissances maritimes doivent envoyer sur les côtes d'Espagne, & sur l'obligation que les autres Puissances contractent de pousser la guerre avec vigueur, tant en Flandre que sur le Haut-Rhin & en Italie, en même-temps qu'elle se fera du côté du Portugal. 1703.

Les deux articles secrets portent: Qu'aussi-tôt que l'Archiduc sera en possession des Royaumes d'Espagne & des Indes, tels que les possédoit le Roi Charles II, il cédera & abandonnera au Roi de Portugal les villes de Badajox, Albukerque, Valencia & Alcantara dans la Province d'Estramadure, ainsi que celles de la Gardia, Tuy, Bayonne & Vigo dans le Royaume de Galice, & tout le pays de Rio-de-la-Plata en Amérique. Ce traité fut signé le 16 de Mai & ratifié le 3 de Juillet 1703. Lamberty.

VIII. L'Archiduc

L'accession du Roi de Portugal à la

Royaumes dont il alloit entrep
la conquête. Le 12 de Septemb
pold fit un acte ſolemnel de ren
tion de tous les droits qu'il p
avoir à la Monarchie d'Eſpagne
veur de ce ſecond fils, ſous les
vations ſtipulées entre leurs M
Impériales & le Prince qui y
nommé ſous le nom de Charl
conformément à ce qui s'eſt pı
par leurs prédeceſſeurs Charles
& autres. L'Archiduc-Joſeph él
des Romain, fit une renonciatio
blable, malgré la répugnance
avoit, ainſi que l'Empereur ſon
mais les Puiſſances maritimes
craignoient autant l'agrandiſſem
la Maiſon d'Autriche que celui

grande ligue, & par le Conseil Impérial pour Roi d'Espagne sous le nom de Charles III. Tous les Ministres étrangers avoient été invités à cette cérémonie; mais le Nonce du Pape, & les Ambassadeurs ou Envoyés de Dannemarck, de Pologne, de Parme & de Toscane, s'en excusèrent sous différents prétexte. L'Ambassadeur de Venise, qui étoit arrivé depuis peu à Vienne, vit avec satisfaction que n'ayant pas encore eu d'audience publique, il étoit dispensé d'assister à des actes qui ne pouvoient manquer d'attirer l'indignation de la Maison de Bourbon sur ceux qui y auroient concouru. Il n'y eut que les Ministres d'Angleterre, de Hollande, de Prusse, de Mayence, d'Hannover & de Modène qui s'y trouvèrent, & l'acte se fit en leur présence & en celle de trente-cinq Conseillers d'Etat de Sa Majesté Impériale.

1703.

S Philippe.

IX. L'Archiduc se met en route.

Le 19 l'Archiduc partit de Vienne, accompagné du Prince de Lichtenstein, du Comte de Baur & de plusieurs autres Seigneurs. Il prit sa route par Dusseldorp, où il fut reçu par l'Electeur Palatin, son oncle maternel. Il y trouva le Duc de Marlborough qui lui re-

mit une lettre de la Reine d'Angleterre
1703. pour le féliciter ſur ce qu'on appelloit ſon avénement au trône, & l'aſſurer qu'elle employeroit toutes les forces des armes Britanniques pour contribuer au maintien & à la ſureté de ſon règne. Il répondit auſſi-tôt à cette lettre; ſuivit le chemin de la Hollande, & arriva à la Haye le 3 de Novembre. Il s'embarqua le 20 pour l'Angleterre où il devoit reſter quelques jours avant que de paſſer à Lisbonne; mais le vent contraire & le fort-temps l'obligèrent de revenir à Rotterdam. Il étoit parti de Vienne avec ſi peu d'argent, que l'Electeur Palatin fut obligé de lui en donner pour les frais de ſon voyage, & l'abſence de l'Amiral Rooke qui devoit le tranſporter en Angleterre, l'ayant obligé de faire en Hollande un plus long ſéjour qu'il ne l'avoit projetté: » Ce Roi (comme le nomme » Lamberty) ſe trouvant dans le be» ſoin de quelque argent, emprunta » ſoixante mille écus ſur des bijoux. » Un Juif d'Amſterdam lui fournit » cette ſomme à cinq pour cent d'in» térêt. Ce fut à condition de pou» voir vendre ces bijoux au plus of» frant s'ils n'étoient pas retirés dans

» deux années. L'Amirante de Cas- 1703.
» tille demanda aussi un emprunt d'ar-
» gent aux Etats-Généraux, qui ne se
» trouvèrent pas en état d'y acquies-
» cer. » Enfin l'Archiduc partit de la Haye le premier de Janvier 1704, & se rendit en Angleterre d'où il s'embarqua pour le Portugal, comme nous le verrons après avoir parlé de ce qui se passa cette année dans les autres pays où l'on avoit établi le théatre de la guerre.

X. Expédition infructueuse des Anglois contre la Guadeloupe.

Les évènements maritimes ne répondirent pas aux préparatifs qu'avoient faits les différentes Puissances. Il fut agité en Angleterre d'attaquer


en Amérique les pays soumis à la domination Espagnole ; mais la crainte que cette nation ne s'unît encore plus fortement à la France pour éviter le danger commun, [illegible] ha les enne- [illegible] aucune en- [illegible] ntentèrent [illegible] ne [illegible] ut [illegible] Il [illegible] its [illegible] m- [illegible] itifs [illegible] u de

sa destination, il lui tira seulement
1703. quelques volées de canon, & poursuivit sa route sans engager le combat. Vers le même temps le Contre-Amiral Whetstone prit ou coula à fond quatre Corsaires François du côté de Leogane. Au commencement de Mars les Anglois commandés par le Colonel Codington arrivèrent devant la Guadeloupe, où ils débarquèrent quatre mille hommes qui attaquèrent les François, fortifiés par de bons retranchements. Les ennemis furent d'abord repoussés avec perte ; mais la supériorité du nombre obligea bien-tôt les François de se retirer dans la ville, & quelques jours après dans le château. Ils le défendirent ainsi que le fort jusqu'au commencement d'Avril, après avoir reçu un secours de huit cents hommes, envoyés de la Martinique par M. Gabaret, Commandant-Général des Isles Françoises. Ils firent plusieurs sorties où ils tuèrent un grand nombre d'Anglois ; mais le 3 d'Avril, les assiégés voyant que la brèche étoit praticable, & qu'ils avoient à craindre d'être emportés d'assaut, prirent le parti de faire sauter le fort & le cavalier pour continuer à se défendre dans

les bois & dans les montagnes, dont les défilés étoient bien fortifiés & garnis d'une bonne artillerie. Enfin les ennemis rebutés par leur courageuse défense, mirent le feu au bourg, ruinèrent les plantations & se rembarquèrent, après avoir perdu sept à huit cents hommes, tant par les maladies que par le feu des François, qui n'eurent que treize hommes de tués. Le Vice-Amiral Graydon passa toute la campagne à croiser aux environs des Barbades & de la Jamaïque, jusqu'au mois d'Octobre qu'il revint dans les ports d'Angleterre.

1703.

Hist. Nav. d'Angl. Quincy.

XI. Expédition maritimes des François.

Les François de leur côté avoient équipé un grand nombre de vaisseaux de guerre; mais la plus grande partie demeurèrent dans l'inaction, leur objet étant plutôt de défendre leurs ports, leurs côtes & leur commerce, que d'agir offensivement. M. du Quesne-Mosnier, dont la station étoit dans la Méditerranée, forma & exécuta le projet d'enlever un gros magasin de provisions de bouche que l'Empereur avoit à Aquilée, & qui étoit destiné pour l'armée d'Italie. Les François s'en rendirent maîtres presque sans résistance, brûlèrent ou détruisirent tout

ce qu'ils ne purent emporter, suivant le droit de la guerre, qu'on prétend être d'accord avec le droit naturel, & se retirèrent sans avoir perdu un seul homme. Vers le même temps les frégates la Mutine & l'Hermione, commandées par M. M. de la Roque & de Saint-Vandrille, s'emparèrent du fort de Gambie sur la côte de Guinée; y enlevèrent deux cents cinquante Nègres avec beaucoup de provisions, & rançonnèrent le fort pour cent mille écus. Le 19 d'Avril, trois vaisseaux de guerre & six capres de France attaquèrent une flotte Hollandoise, accompagnée de quelques yachts Anglois, & leur prirent deux vaisseaux de guerre avec treize bâtiments marchands. Au mois de Mai, le Marquis de Coëtlogon, qui commandoit une escadre de cinq vaisseaux de Roi, rencontra près de Lisbonne une flotte marchande de cent bâtiments Anglois & Hollandois escortés par cinq vaisseaux de guerre; les attaqua, en prit quatre, & coula à fond le cinquième; mais pendant le combat tous les navires marchands rentrèrent dans les ports de Portugal.

1703.

XII. [T]entative des [A]nglois sur [c]elle isle.

L'Amiral Rooke qui commandoit une forte escadre dans la Manche, par-

ıt pendant quelque temps les cô-
e Bretagne, & débarqua au mois 1703.
ai sept mille hommes à Belle-Isle,
ils investirent le fort. Ils voulu-
en même temps faire une descente
l'isle de Grouais; mais ayant été
ıssés plusieurs fois, tant dans cette
ue devant Belle-Isle, ils furent
és de se rembarquer & de retour-
ı Sainte-Hélène, d'où ils étoient
. L'Amiral détacha de son esca-
uelques vaisseaux de guerre, qui
rent dans la Méditerranée, &
tèrent les vaisseaux marchands
toient demeurés dans les ports
ortugal, & qui gagnèrent l'An-
re & la Hollande sans rencontrer
ı obstacle.

22 de Juillet le Contre-Amiral XIII.
es, qui croisoit sur les côtes de Autres expéditions maritimes.
ıandie, rencontra à la hauteur
ranville une flotte de quarante-
vaisseaux marchands, escortés par
vaisseaux de guerre François.
Anglois les attaquèrent avec suc-
mirent le feu à l'un des vaisseaux
orte; en prirent un autre, & obli-
t le troisième à se brûler lui-même
ne pas tomber entre leurs mains,
tout l'équipage fut sauvé. La moi-

tié des vaisseaux marchands f
1703. brûlés ou coulés à fond, sans q
ennemis retirassent d'autre ava
de cette entreprise. Les Franço
rent leur revanche peu de jours a
le Comte de la Luzerne avec troi
seaux de Roi, attaqua le 10 d
une flotte de deux cents voiles,
tée par quatre vaisseaux de guerr
landois : trois des vaisseaux d'e
furent pris, le quatrième s'éch
& l'on prit ou brûla trente & 1
bâtiments Hollandois. Le reste se
dans les ports d'Irlande ; mais le
valier de Saint-Pol les y suivit &
brûla cent soixante bâtiments pê
qui formoient à peu près le re
la flotte.

XIV. Flotte Angloise dans la Méditerranée.

De tous les armements que
les Anglois cette année, le plus
dérable fut celui dont ils don
le commandement à l'Amiral Sh
qui mit à la voile le premier de
de Sainte - Hélène, avec trente
vaisseaux de guerre, depuis cin
canons jusqu'à quatre-vingt-seize
ford & le Montague, qui fa
partie de cette flotte, attaquèr
prirent dans les Soundings troi
ments François, de douze, d

huit & de trente-six pièces de canon.
Quelques jours après, la flotte Angloise rencontra le Jason & l'Auguste, vaisseaux de guerre François, dont le premier eut le bonheur d'échapper, mais le second fut obligé de se rendre après un combat très vif contre trois des plus forts vaisseaux ennemis. Leur flotte ayant gagné l'entrée du détroit de Gibraltar, ils furent jettés par un vent violent sur la côte de Barbarie, où ils demeurèrent jusqu'au douze d'Août, qu'ils remirent à la voile pour passer le détroit. Quelques troupes débarquèrent le 31 près d'Altea, ville d'Espagne sur les côtes de Valence; mais elles n'y firent aucune expédition, leur objet n'étant que d'y répandre un Manifeste pour porter les sujets de ce Royaume à se révolter contre leur Souverain. Les Anglois se rembarquèrent le 3 de Septembre, & allèrent relâcher à Leighourne, d'où ils envoyèrent deux vaisseaux de guerre du côté de Narbonne, pour essayer de soutenir la révolte des Cevennes; mais les côtes étoient si bien gardées qu'ils furent obligés de se retirer, après avoir pris quelques tartanes Françoises. La flotte demeura encore dans la Mé-

1703.

diterranée jusqu'à la fin d'Octobre; 1703. qu'elle revint en Angleterre, sans avoir rien fait qui pût dédommager la Nation des frais d'armement. Les vaisseaux rentrés dans les ports, souffrirent beaucoup au mois de Novembre des tempêtes furieuses qui se firent sentir dans le courant de ce mois, particulièrement le 26. Outre le grand nombre de vaisseaux marchands qui périrent dans la Tamise, les Anglois perdirent totalement treize vaisseaux de guerre; beaucoup d'autres furent très endommagés, & il y eut plus de quinze cents matelots de noyés.

Hist. Nav. d'Angl. Quincy.

XV. Troubles de Hongrie. Propositions avec amortissement.

Pendant que les Alliés, tant Catholiques que Protestants favorisoient la révolte des Cevennes, & fournissoient aux rebelles des sommes considérables pour les mettre en état de résister plus long-temps à leur Souverain, le Monarque François usoit de représailles, en soutenant de même les mécontents de Hongrie. Les peuples de ce Royaume, dans la persuasion bien ou mal fondée que l'Empereur Léopold attentoit à leurs privilèges, & vouloit rendre sa domination absolue, s'étoient rangés sous les étendards du Prince Ragotzi, qui après s'être sauvé de pri-

ſon s'étoit mis à la tête des mécontents.
L'Empereur, auſſi-tôt après l'évaſion 1703.
de ce Prince, fit afficher dans Vienne qu'il donneroit une récompenſe de cent mille florins à quiconque lui apporteroit ſa tête : il le fit condamner juridiquement à être décapité & à la confiſcation de tous ſes biens. Une conduite auſſi rigoureuſe, bien loin d'appaiſer la révolte, ne ſervit qu'à la rendre plus animée. Le Prince qui étoit né Luthèrien, embraſſa la Religion Catholique ; paſſa en Tranſilvanie, & fut reconnu par les habitants de cette Province en qualité de Vaivode, titre qu'ils donnent à leurs Souverains. Ses troupes, jointes à celles que commandoit le Comte Berezini, l'un des principaux chefs des mécontents, étoient d'autant plus formidables qu'outre l'argent que leur faiſoit paſſer Louis XIV, elles recevoient encore de puiſſants ſecours de la Porte-Ottomane. Les Anglois & les Hollandois, jugeant que les Hongrois pouvoient faire une diverſion qui nuiroit beaucoup aux ſuccès de la grande alliance, voulurent être les médiateurs d'un accommodement entre l'Empereur & les mécontents. Ceux-ci paru-

rent diſpoſés à y prêter les mains ſi
1703. Léopold vouloit leur rendre juſtice ſur les griefs dont ils ſe plaignoient. Ils demandoient le retabliſſement de leurs libertés & de leurs privilèges, & ſe fondoient ſur ce que ce Monarque avoit promis lui-même en 1687, tant en ſon nom qu'au nom de tous ſes héritiers, qu'en cas d'extinction de tous les mâles, l'ordre de ſucceſſion ſeroit obſervé aux termes du décret de 1222, qui portoit que les Etats de Hongrie auroient la libre élection à perpétuité. Ils demandoient auſſi que les charges & emplois fuſſent conférés à des Hongrois, à l'excluſion des étrangers; que le traité fût garanti par les Puiſſances maritimes : qu'on y comprît les Polonois : que la Princeſſe Ragotzi & ſes enfants qu'on détenoit priſonniers fuſſent mis en liberté : qu'on lui rendît ſes biens; que la ſentence de proſcription rendue contre le Prince fût déclarée abuſive, & qu'on accordât une amniſtie générale.

XVI. L'Empereur refuſe l'accorder les demandes des mécontents.

L'Empereur, quoique fortement preſſé par les Puiſſances maritimes de ſe prêter à cet accommodement, refuſa abſolument d'y accéder, & donna ordre de faire la guerre à toute ri-

Les forces qu'il avoit de ce côté
nt pas en état de soumettre des 1703.
nimés par l'amour de la liberté
nmandés par un Chef qu'on ré-
: au désespoir. Ce Prince, sou-
ar le Général Forgatz & par les
s Caroli, Berezini & Antoine
azi, à la tête de quatre-vingts
iommes, fit cette année des pro-
i rapides, qu'on commença à
re pour la ville de Presbourg,
a prise auroit mis les mécon-
n état de pouvoir insulter Vien-
ous ne nous arrêterons pas aux
; de cette guerre, qui est étran- *Histoire de Charles VI. Ottieri.*
notre sujet, & nous n'en par-
ci qu'à cause de l'embarras où
ttoit la Maison d'Autriche.

XVII. Intrigues à la Cour d'Espagne.

Espagne le Roi étoit générale-
aimé ; mais ses Ministres n'a-
t pas sçu se concilier de même
tion des sujets. Les Arragonois
uloient leur mécontentement sur
ards qu'on opportoit à leur per-
e l'assemblée des *Cortez*, ce qu'ils
loient avec assez de raison com-
1 refus. Le Cardinal d'Estrées,
ssadeur de France, travailloit à
r sa faveur sur les débris de celle
ardinal Portocarrero & de Dom

Manuel Arias, qui faiſoient agir tous
1703. les reſſorts de leur eſprit intrigant pour affermir leur crédit chancelant. La Princeſſe des Urſins, maîtreſſe abſolue de l'eſprit de la Reine, ne négligeoit rien pour lui procurer par ſes conſeils les moyens de s'attacher de plus en plus le cœur de ſon mari, & de s'attirer toute ſa confiance. La Camerera étoit animée par l'eſpérance ſi flatteuſe pour l'ambition, de gouverner les affaires ſous le nom de la jeune Reine; mais elle ſentoit qu'étant elle-même étrangère, elle avoit beſoin d'un appui agréable à la nation, & elle le cherchoit dans le Comte de Montellano, qui par un caractère inſinuant ſupplantoit peu à peu Portocarrero & Arias. Ses maximes étoient totalement oppoſées à celle de ces deux Miniſtres, & par conſéquent elles devoient plaire davantage à un Prince de la Maiſon de Bourbon, qui ne pouvoit ſe prêter qu'avec peine à la hauteur & à l'auſtérité des principes de ces deux hommes ſévères. Portocarrero eut cette année la mortification de voir qu'on ne faiſoit preſque plus d'attention à ſes avis, & ce qui augmenta ſon chagrin fut que le Cardinal d'Eſ-

ınt que cet ancien Miniſtre
roit plus aucune affaire chez 1703.
qu'elles ſeroient toutes por-
ɴſeil du Cabinet. Il ſe repen-
ırd pour ſes intérêts d'avoir
uvelle Cour d'Eſpagne dans
ndance abſolue de celle de
& commença alors à parler
des François qu'il les avoit
ıt qu'ils avoient eu pour lui
ls qu'ils croyoient devoir
ſa perſonne qu'à ſon crédit
: la nation. Arias n'étoit pas
fait : le Cardinal d'Eſtrées,
aturellement très vif, & qui
eu de ménagements, voulut
e ce Miniſtre allât le viſiter.
tendit qu'il en étoit diſpenſé
ılité de Préſident du Conſeil
e : & le Roi prit parti dans
ıre en faveur de l'Ambaſſa-
France. L'entêtement de ce
ſi propre à augmenter la dé-
ıns le Conſeil, & à aliéner
s, auroit pu avoir des ſuites
euſes, ſi Louis XIV, qui en
t, n'eût ordonné à ſon Am-
d'abandonner ſa prétention
conformer en toutes choſes
te de la nation. C'eſt ainſi

1703. que dans cette Cour, chacun c
gneurs, des Ministres & de ce
aspiroient à le devenir, sembl
blier ce qu'il devoit au Monarqu
S. Philippe. ne s'occuper que de ses vues p
nelles : abus aussi ancien que de
ble, & dont on ne trouve qu
d'exemples dans tous les temps
tous les siècles (*).

XVIII. M. Orri remet l'ordre dans les finances d'Espagne.

Le Cardinal d'Estrées, par s
ractère bouillant, éloignoit to
esprits qu'il auroit dû gagner p
de condescendance, & en se p
avec plus de souplesse aux ancie
ges d'une Cour qu'il n'avoit pa
étudiée. Il prétendit qu'il devoi
les entrées libres dans l'appar
de la Reine ; mais la Princes
Ursins, qui ne cherchoit que
casions de diminuer le crédit de
bassadeur, s'opposa à cette préte
en sa qualité de Camerera-May
elle l'emporta sur le Prélat. Sa

(*) Ce que nous rapportons ici de c
régnoient à la Cour d'Espagne, est ti
que mot à mot des Mémoires du Ma
Saint-Philippe, qui nous fournit la plu
partie de ce que nous avons à dire d
gues de cette Cour.

vaise humeur en augmenta, & M. Orri, quoique François, en éprouva plusieurs fois des traits assez fâcheux. Aussi vif que le Cardinal, mais plus utile au Roi par le bon ordre qu'il mit dans les finances d'Espagne, il fit, dans un commencement de règne, ce que les Princes les plus absolus n'avoient jusqu'alors osé entreprendre. Il réunit au Trésor-Royal tout ce que la foiblesse des Ministères précédents en avoit aliéné : mais en même temps il établit une Junte pour examiner les droits du Roi & ceux des sujets qui se prétendoient lésés par cette réunion. Ce tribunal se conduisit avec tant de justice, que sans aucun égard pour le crédit, la faveur ou l'autorité, il conserva les biens à tous ceux qui avoient des titres légitimes pour les posséder, en même temps qu'il en dépouilla ceux qui n'en jouissoient que par usurpation.

170

S. Pl

L'Abbé d'Estrées, neveu du Cardinal, voyant que la conduite trop vive du Prélat aliénoit contre lui tous les esprits de la Cour, prit une route toute opposée, & réussit à s'insinuer dans les bonnes graces de la Princesse des Ursins, en flattant le desir qu'elle

XI Dom Arias pouille Présid Conse Castil

avoit d'éloigner cet Ambaſſadeur de la Cour & des affaires. Malgré toutes ces diviſions intérieures, ces Miniſtres également ennemis les uns des autres, couvroient toujours leurs intrigues par les dehors d'une confiance réciproque, ſelon que chacun le croyoit propre à remplir ſes vues. L'animoſité qui régnoit entre l'Ambaſſadeur & la Princeſſe ne les empêcha pas de travailler de concert pour faire ôter la Préſidence de Caſtille à Dom Manuel Arias, qui depuis ce temps, n'eut plus d'autre part aux affaires que celles que la politique voulut bien lui laiſſer ainſi qu'au Cardinal Portocarrero. Ces deux Miniſtres, totalement éclipſés par la nouvelle faveur de Montellano, eurent encore le chagrin de le voir revêtu de la Préſidence qu'on venoit d'ôter à Arias, & celle du Conſeil des ordres fut donnée au Duc de Veraguas, qui par ſa ſoupleſſe étoit parvenu à mériter les bonnes graces de la Princeſſe des Urſins.

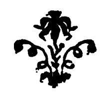
1703.

XX. Phénomène effrayant qui paroît à Barcelone.

Un Phénomène, qui parut cette année en Eſpagne, fit une profonde impreſſion ſur les eſprits ſuperſtitieux des ſujets de ce Royaume. « Dans un » jour ſerein du mois de Septembre

(dit le Marquis de Saint-Philippe) on vit paroître tout-à-coup ſur Barcelone un globe de feu, dont le centre étoit de couleur de ſang, environné d'une nuée peu chargée, & celle-ci entourée d'une autre ſi obſcure, qu'elle inſpiroit de l'horreur. Ce fatal météore parut pendant une heure, oppoſé au ſoleil. La nuée ténébreuſe s'étendit inſenſiblement ſur tout le pays, qu'elle couvrit d'obſcurité. Le centre d'où partoit la flamme dévora avec une vivacité incroyable les matières voiſines; alors on entendit un fracas & des bruits épouvantables : ils ne reſſembloient point au tonnere, mais à des coups de canon & de mouſqueterie qu'on tireroit alternativement. Car ſi le bruit ceſſoit un inſtant, il redoubloit auſſi-tôt après; & les nuages ſe choquant les uns les autres, on entendoit comme des coups de tambours & des remuements d'armes. Le ciel parut pendant une heure entière dans cette agitation : on ne voyoit point déclairs, mais comme des étincelles de feu; & l'on entendoit des petillements comme ſi l'on eût jetté des feuilles de laurier dans 1703.

» les flammes, juſqu'à ce que la ma-
1703. » tière étant entièrement conſumée;
» & le feu ayant diſparu, le nuage
» moins épais couvrit toute la Cata-
» logne. Cette obſcurité reſta ſur l'ho-
» riſon pendant plus de deux heures;
» elle diſparut enfin, la vapeur s'étant
» élevée juſqu'à la plus haute région
» de l'air; mais le jour en reſta chargé
» de nuages, & l'horreur que ce Phé-
» nomène avoit inſpirée, ne fut diſſi-
» pée que par les ombres de la nuit.
» Ce Phénomène (ajoute-t-il plus bas)
» fut interprété diverſement, ſuivant
» que chacun étoit différemment diſ-
» poſé. Le peuple ignorant & ſuperſ-
» titieux le prit facilement à mauvaiſe
» augure. On dit à Madrid que c'étoit
» un préſage, non-ſeulement de la
» guerre de Catalogne, mais encore
» des troubles domeſtiques du Palais,
» où la diſcorde ne laiſſoit pas en
» effet deux perſonnes de même avis,
» chacun cherchant à y établir ſon
» crédit ſur la ruine de celui des
» autres ».



lord Marlborough. §. V. *Les Généraux des Alliés ont une entrevue à Hailbron.* §. VI. *Compliment du Prince Eugène à Milord Marlborough.* §. VII. *Difficultés que fait le Prince de Bade.* §. VIII. *Belle conduite de M. de Tallard pour donner du secours à l'Electeur de Bavière.* §. IX. *M. de Tallard passe la Forêt-Noire.* §. X. *Le Prince de Bade manque l'occasion de le combattre avec avantage.* §. XI. *Conseil que le Prince Eugène donne à Milord Marlborough.* §. XII. *L'Electeur envoye un détachement à Donawert.* §. XIII. *L'armée des Alliés marche à Donawert.* §. XIV. *Avantage remporté par les Alliés.* §. XV. *Morts & blessés des deux côtés.* §. XVI. *M. de Tallard conduit une armée en Bavière.* §. XVII. *Il joint l'Electeur à Augsbourg.* §. XVIII. *Le Prince Eugène retourne sur le Danube.* §. XIX. *Attachement de l'Electeur à la Maison de Bourbon.* §. XX. *Portrait des Généraux de l'armée de Bavière.* §. XXI. *Ils veulent livrer bataille au lieu de temporiser.* §. XXII. *Ils vont camper sous Hochstet.* §. XXIII. *Fautes commises dans la disposition du camp.* §. XXIV. *Leur sécurité imprudente.*

te. §. XXV. *Mauvais ordre de aille qu'ils font observer à leur ar-* :. §. XXVI. *Les Alliés atta-nt l'armée de M. de Tallard.* §. :VII. *L'armée de l'Electeur repousse ennemis.* §. XXVIII. *La cavale- Françoise est mise en déroute.* §. :IX. *M. de Tallard est fait pri-uier.* §. XXX. *L'Electeur aban-ıe le champ de bataille.* §. XXXI. *fait mettre les armes bas à dix 'e François. Fureur des soldats.* §. :XII. *Perte considérable des Fran-* . §. XXXIII. *Faute que la ter- fait commettre aux Généraux de née de Bavière.* §. XXXIV. *:mpereur écrit des lettres de félici-on au Prince Eugène & à Mi- Marlborough.* §. XXXV. *Les iés prennent la Ville d'Ulm.*

L'ACCESSION du Roi de Portugal & du Duc de Savoie à la grande alliance paroissoit ne donner qu'une legère augmentation :es au parti de la Maison d'Au- , & ne causer qu'une foible di- on à celui de la Maison de Bour- .e Portugal, aux termes mêmes

1704.

I. Réflexions sur la défection du Duc de Savoie & du Roi de Portugal.

du traité, ne devoit fournir que peu
1704. de troupes : celles des Puissances maritimes qu'on se proposoit d'envoyer dans ce Royaume, ne pouvoient être fort redoutables dans un pays où le zèle excessif des habitants pour la religion qu'ils professent, leur fait regarder comme des gens abominables tous ceux qui suivent d'autres principes. Malgré la haine qui regne depuis longtemps entre les Espagnols & les Portuguais, les derniers devoient avoir moins d'éloignement pour une nation qui demandoit à vivre en paix avec eux, que pour des étrangers qui leur étoient totalement opposés par les mœurs, la religion & le caractère; ce qui donnoit tout lieu de croire que jamais il ne regneroit dans leurs armées combinées cette union si nécessaire pour faire réussir leurs projets. Le Duc de Savoie ne paroissoit pas plus à redouter : on savoit que l'ambition seule le faisoit agir : qu'il se laissoit éblouir par les promesses magnifiques de la Cour de Vienne; mais que si la France eût voulu en réaliser quelque partie, il auroit embrassé de nouveau les intérêts de ses gendres avec autant d'ardeur qu'il en

lors à les combattre. Ces
ances pouvoient à la vé- 1704.
quelque diversion, mais la
oit tant d'hommes sur pied,
ı état de former des armées
bles, que ces Princes se
en-tôt repentis de leur dé-
les affaires eussent conti-
lemagne avec le même suc-
ans les campagnes précé-

de Villars qui connoissoit
lu Danube, & qui y avoit
rre avec tant de gloire, eût
y commander, pendant
Vendôme auroit forcé les
à sortir de l'Italie : que
énéraux eussent tenu les
espect sur les bords de la
du bas Rhin sans former de
reprises du côté de la Flan-
le ministère d'Espagne se
à faire fructifier les heu-
ositions que le nouveau Mo-
it trouvées dans les cœurs
; : il est vraisemblable que
us les efforts des Alliés,
n'auroit pu faire qu'une
uissante qu'il eût été bien-
le terminer par une paix,

II. Etat des affaires au commencement de l'année 1704.

1704. qui auroit mis le comble à la gloire de la Maiſon de Bourbon. Le ſouverain Arbitre des deſtinées en avoit autrement ordonné. Philippe V. devoit regner ſur les Eſpagnols ; mais il falloit qu'il achetât par des adverſités la tranquillité dont il jouiroit un jour ; & il falloit auſſi que le Monarque François, à qui les peuples avoient donné le nom de Grand, comme un attribut de ſes victoires, le méritât à plus juſte titre par cette fermeté d'ame qui n'appartient qu'aux courages véritablement élevés, & qui leur fait ſupporter l'adverſité avec cette conſtance qui met le ſceau à la grandeur réelle.

III. Conſeil que le Prince Eugène donne à l'Empereur.

L'origine des diſgraces que la France commença à éprouver en 1704 fut la déſunion qui ſe mit entre l'Electeur de Bavière & le Maréchal de Villars. Cet habile Général fut rappellé dans le temps où ſes talents auroient dû briller avec le plus d'éclat, & il fut envoyé en Languedoc contre des rebelles, qui peut-être ſe feroient ſoumis d'eux-mêmes, ſi l'on eût employé d'autres moyens que les ſupplices, pour les ramener à leur devoir. Ce fut de cet eſpèce d'exil que Villars

ut la douleur de voir la France per-
lre tout le fruit des victoires qu'il 1704.
voit remportées, & que le théatre
le sa gloire devenoit la proie de ceux
qu'il avoit battus tant de fois. Le
Prince Eugène, que l'Empereur avoit
ait revenir de Hongrie pour pren-
lre ses avis sur les moyens de faire
a guerre avec plus de succès à la
Maison de Bourbon, jugea qu'il fal-
oit nécessairement détacher l'Electeur
le Baviere des intérêts de cette augus-
e Maison, ou le forcer par les ar-
nes à abandonner ses propres Etats.
L'Angleterre, la Hollande & la plus
grande partie des Princes de l'Alle-
nagne étoient d'avis de le gagner par
es dons & par les promesses : mais
Eugène qui avoit étudié à fond son
caractère & ses dispositions, recon-
nut qu'il ne cherchoit en fin politique
qu'à gagner du temps, en feignant
le se prêter à toutes les propositions
l'accomodement, sans jamais en venir
à la conclusion, & que rien ne pou-
voit le détacher de la Maison de
Bourbon; ce qui fit conclure au Prin-
ce qu'on devoit le pousser à toute
igueur.

Le manifeste que l'Electeur répan-

dit alors en Allemagne & dans toute l'Europe, prouva la justesse des vues du Prince Eugene; la Cour de Vienne résolut de suivre ses avis, & le Comte de Wratislau fut chargé par l'Empereur d'agir fortement auprès de la Reine Anne & des Etats-Généraux, pour les presser d'envoyer la plus grande partie de leurs forces au secours de l'Autriche & des autres Etats héréditaires, que l'Electeur d'un côté & les mécontents de Hongrie de l'autre mettoient dans un danger imminent. Le Prince ne s'en tint pas à cette négociation, dont il craignoit la lenteur : il écrivit lui-même au Duc de Marlborough pour lui faire connoître combien il étoit de l'intérêt de la cause commune qu'il amenât des troupes nombreuses sur le Danube, afin de terminer la guerre de Bavière, & d'être ensuite en état d'agir plus efficacement contre la France, quand elle seroit privée de cette diversion. Il dit dans sa lettre qu'on devoit imiter cette Puissance, qui n'épargnoit, ni ses troupes ni son argent pour soutenir l'Electeur; qu'en réunissant les forces des Alliés, il seroit facile de soumettre un pays ouvert

1704.

IV. Lettre du Prince Eugène à Milord Marlborough.

omme étoit la Baviere, qui n'avoit
ue deux Places capables de faire quel- 1704.
ue résistance : que la Hollande étoit
ssez couverte par les Places qu'on
voit conquises dans les campagnes
récedentes, & que ses propres trou-
es suffisoient pour la défense de la
épublique : qu'il ne falloit pas s'amu-
er à attaquer les lignes du Brabant,
omme on avoit déja fait : qu'on ris-
uoit toujours d'y être repoussé; & que
l'on y remportoit quelque avantage,
ne seroit jamais comparable à celui
e terminer la guerre d'Allemagne. Il
ssuroit le Duc qu'il le joindroit avec
armée Impériale, aussi-tôt qu'il le
auroit en marche pour pénétrer en
avière : que connoissant jusqu'au
noindre sentier de ce pays, il ne lui
eroit pas difficile d'y pénétrer : enfin il
nissoit en l'assurant que cette expédi-
ion acquerroit autant de gloire aux ar-
nes de Sa Majesté Britannique, que
'honneur à son Général; & que par
ne suite aussi avantageuse à la cause
ommune, les troupes que l'Empereur
toit obligé d'entretenir dans l'Autri-
he, dans le Tirol & dans la Bohème,
eroient alors en état de passer en Ita- San-Vitali
ie pour se joindre au Duc de Savoie. Vie du P Eugène.

1704. La Reine d'Angleterre trouva les raisons du Prince Eugène si bien fondées, qu'elle fit partir le Duc pour la Hollande, afin d'engager les Etats-Généraux à joindre à l'armée destinée pour la Bavière les troupes qui étoient à leur solde. Ce dessein demeura renfermé dans l'intérieur du cabinet, & le Duc se contenta de publier qu'il alloit marcher sur la Moselle, afin d'avoir un prétexte pour rassembler les vivres & les munitions nécessaires à son entreprise. Quelques-uns des Députés des Etats-Généraux voulurent s'y opposer; mais le Général Anglois leur dit, que s'ils refusoient de joindre leurs troupes aux siennes, il suivroit les ordres de sa Souveraine, qui étoient de se mettre à la tête des troupes qu'elle payoit, & de les conduire où le service de Sa Majesté & le bien de la cause commune le demanderoient. Les Hollandois craignant que ces troupes ne se séparassent réellement, consentirent aux desirs du Duc; mais il trouva un autre obstacle de la part des Auxiliaires, qui déclarèrent qu'ils ne marcheroient pas sans avoir été payés des sommes considérables qui leur

V. ...s Géné... des Al... ont une ...evue à ...bron.

étoient dûes. Marlborough obligea les Etats à les satisfaire ; & toutes les 1704.
difficultés étant enfin levées, l'armée s'assembla à Lich, au nombre de trente-cinq bataillons & de soixante-douze escadrons, commandés par le Comte de Noyelles, outre un autre corps qu'on forma entre Liège & Mastricht, sous les ordres du Général Chollen. Le Duc de Marlborough arriva à l'armée le 11 de Mai, & se mit aussi-tôt en marche avec le Général Goor pour se rendre sur la Moselle ; mais il n'y resta pas long-temps. Il fit choix de quarante mille hommes, dont il y en avoit dix mille Hollandois ; les partagea en plusieurs corps, & leur donna ordre de se rendre par différentes routes aux environs d'Hailbron sur le Necker. Le Prince Eugène, ainsi que le Prince Louis de Bade s'y rendirent également, aussi-tôt qu'ils eurent appris l'arrivée du Duc, & ces trois Généraux y eurent une conférence où ils réglèrent les opérations de la campagne. Ils convinrent que l'armée Impériale se joindroit à celles des Anglois & des Hollandois ; que le Prince Eugène demeureroit sur le Rhin avec un corps de vingt-cinq à trente

mille hommes, pour y obſerver les
1704. mouvements des Généraux François,
& que la grande armée, commandée
par le Prince Louis de Bade & par
Milord Marlborough, marcheroit en
Bavière contre l'Electeur & le Maréchal de Marſin, qui étoit demeuré auprès de ce Prince.

VI. Compliment du Prince Eugène à Milord Marlborough.

Le Prince Eugène dès les premiers moments de ſon entrevue avec le Duc de Marloborugh conçut pour lui cette eſtime & cette amitié que les grands hommes exempts de jalouſie ne peuvent refuſer au mérite, quoique ceux auxquels ils l'accordent courent la même carrière où ils ſont entrés. Il lui dit qu'il venoit très-à-propos pour ſauver l'Empire; & ajouta: » Je n'ai jamais vu, Monſieur, » des ſoldats pareils aux vôtres, ni » mieux habillés, ni mieux en armes, ni une meilleure cavalerie: il » eſt vrai qu'on peut avoir tous ces » avantages avec de l'argent; mais » ce que j'admire eſt l'air martial que » je remarque en eux, & que je n'ai » jamais vu dans d'autres troupes. » Le Duc lui répondit, » qu'il n'en de» voit pas être ſurpris, puiſque c'étoit » la préſence de Son Alteſſe qui leur

« inſpiroit cet air & ces ſentiments. »

Le Prince Louis de Bade, moins grand que le Prince Eugène, fut auſſi plus réſervé avec Milord Marlborough. Il prétendit qu'en qualité de Prince de l'Empire & de Généraliſſime des armées de l'Empereur, il ne devoit pas céder le commandement au Général Anglois. Eugène qui ſavoit que les intérêts des Alliés ſeroient beaucoup mieux ſoutenus ſous la conduite de Marlborough que ſous celle du Prince, chercha un tempérament qui pût ſatisfaire l'un & l'autre : ce fut de convenir qu'ils commanderoient alternativement chacun un jour, à quoi le Prince ſe prêta après pluſieurs difficultés.

1704.

VII. Difficultés que fait le Prince de Bade.

Les François n'étoient pas demeurés dans l'inaction : ſoit que Louis XIV. qui avoit toujours l'art de pénétrer dans les conſeils les plus ſecrets de ſes ennemis, eût été informé de la réſolution qu'ils avoient priſe pour attaquer le Duc de Bavière, ſoit qu'il en eût ſeulement le ſoupçon, il donna ſes ordres pour lui faire paſſer un puiſſant ſecours, quoique les défilés des montagnes fuſſent ſoigneuſement gardés par les troupes du

VIII. Belle conduite de M. de Tallard, pour donner du ſecours à l'Electeur de Baviere.

ployer la ruse pour obliger les
à dégarnir leurs postes. Il laissa
voir que son dessein étoit de
par la Maison-rouge, sur les terr
Suisses, qui en firent aussitôt de
des plaintes au Marquis de Puis
Ambassadeur du Roi Très-Chréti
près des treize Cantons. M. de
lard répondit au Marquis, qui
part de ces plaintes, que les ord
Roi étoient si précis pour se
l'Electeur, qu'il ne pouvoit se d
ser de les exécuter, & que to
autres passages étant fermés,
trouvoit obligé de prendre la
de la Suisse; mais qu'il feroit
ver une telle discipline à ses tro
qu'on n'auroit aucun sujet de se

voit donné ordre d'en transporter
ne partie au Fort-Louis, & l'autre à 1704.
andau, comme s'il eût eu dessein
'attaquer les lignes de Stolhoffen.
nfin, pour mieux tromper les enne-
nis, il distribua ses troupes en divers
ndroits sur les bords du Rhin,
e façon à les laisser entièrement dans
'incertitude sur ce qu'il avoit dessein
le faire. Le 9 de Mai, il dit à plu-
ieurs Officiers Généraux, qu'ils pou-
voient encore passer dix ou douze
ours à arranger leurs affaires avant
le se rendre à l'armée pour ne la plus
quitter, & ce discours qui fut rappor-
té aux ennemis, les entretint dans
la plus grande sécurité : mais le 10 il
fit sortir ses troupes de Strasbourg par
différentes portes, & les autres corps
qui devoient l'accompagner ayant re-
çu leurs ordres au temps nécessaire,
toute l'armée, au nombre de trente-
deux bataillons & de cent escadrons,
fut rassemblée le 13 près de Brisach,
avec un équipage d'artillerie de tren-
te pieces de canon. Toutes les trou-
pes passèrent le Rhin le même jour,
& le lendemain elles campèrent dans
la plaine de Saint-Georges, à trois
quarts de lieues de Fribourg.

Forêt-noire.

me jour que l'armée de Tallarc
soit à Brisach. La jonction s'ét
te, les troupes & les pionni
rent employés à préparer les c
sur le penchant des montagne
éviter de passer sous le canon
bourg. Malgré tous les soins
ennemis avoient pris pour en
ce passage, M. de Tallard réu
son activité & son adresse à t
leur vigilance. L'Electeur ave
une lettre que le Maréchal eut
l'art de lui faire parvenir, s
au devant delui, & les Franç
gnirent ce Prince le 17 vers l
ces du Danube. Ils oublièrent l
la fatigue qu'ils avoient souffer
une marche aussi précipitée, au

udies qui suivirent leur arrivée. Celles qui restèrent furent d'un service 1704.
d'autant plus utile à l'Electeur, qu'elles étoient accompagnées d'une grande quantité de charriots chargés de poudre, de boulets & d'autres munitions qui occupoient une espace de sept à huit lieues. M. de Tallard pour se conformer aux intentions de Louis XIV, offrit à l'Electeur de mettre toute son armée sous ses ordres, ou au moins de lui en laisser une partie. Son Altesse Electorale lui en marqua sa reconnoissance, mais Elle ne voulut pas accepter ses offres. Le Maréchal revint avec ses troupes sur les bords du Rhin: on incorpora les recrues qu'il avoit conduites, dans les regiments de l'armée de M. de Marsin, & les munitions furent mises dans les magasins.

X. Le Prince de Bade manque l'occasion de le combattre avec avantage.

Pendant tous ces mouvements, qui précedèrent la jonction des Généraux alliés, le Prince de Bade, convaincu que les François avoient d'autres vues que celles de forcer les lignes de Stolhoffen, résolut de marcher vers les sources du Danube, & d'y attaquer les troupes combinées. Le Général Thungen avoit rassemblé à Rottveil, près de Willingen,

1704. une armée de quarante bataillons & de cent dix-sept escadrons, & tous les Officiers jugèrent unanimement qu'ils étoient en état, avec des forces aussi supérieures, de marcher à l'Electeur de Bavière. Thungen voulut profiter de leur ardeur, & se disposa à les conduire sans perdre de temps contre les troupes de ce Prince; mais un ordre qui survint du Prince de Bade pour ne pas combattre avant son arrivée, fit manquer cette occasion. Quoique le retard ne fût que de deux jours, il donna le temps à l'Electeur de rejoindre son camp près d'Ulm, & le Prince de Bade qui ne put faire autre chose que de le côtoyer, lui enleva seulement quelques équipages dont les escortes furent tuées. Il se rendit ensuite à Hailbron, où il eut avec le Prince Eugène & le Duc de Marlborough, l'entrevue dont nous avons déja parlé.

XI. Conseil que le Prince Eugène donne à Milord Marlborough.

Le Général Anglois auroit désiré avoir le Prince Eugène pour collègue dans la guerre de Bavière, conformément à la lettre de ce Prince; mais le Prince de Bade prétendit avoir droit de choisir le pays où il devoit commander, & ce fut pour se prêter à

les vues que le Prince Eugène alla se mettre à la tête des troupes qui gardoient les lignes de Bihel. Avant de quitter les autres Généraux, il eut un entretien secret avec Milord Marlborough ; lui communiqua le plan qu'il s'étoit formé, s'il l'eût accompagné en Bavière pour attaquer l'Electeur de concert ; lui dit que la Ville de Donavert étoit regardée avec raison comme la principale entrée de ses Etats : que ce Prince avoit apporté une attention particulière à la bien mettre en état de défense ; qu'il faisoit actuellement élever des retranchements sur la montagne de Schellemberg, voisine de cette Ville ; que le meilleur parti pour les Alliés étoit d'attaquer vivement ce poste, & que quand ils l'auroient emporté, ainsi que la Ville de Donavert, tous le pays seroit ouvert à leurs coursess.

1704.

San-Vitali.

XII. L'Electeur envoie un détachement à Donavert.

Avant que de former aucune entreprise, le Prince de Bade vouloit faire de nouvelles propositions d'accomodement au Duc de Bavière ; mais le Général Anglois lui dit que Sa Majesté Britannique l'avoit envoyé pour combattre, & non pour négocier. Le Prince proposa de faire le siège d'Ulm : mais Marlboroug qui croyoit qu'on pou-

voit mieux employer la campagne, en
1704. forçant l'Electeur à livrer bataille, rejetta encore ce projet, & amena enfin le Prince à son sentiment. L'Electeur étoit toujours entre Dillingen & Lawingen dans son camp de l'année précedente, qui paroissoit absolument inaccessible, & pour défendre le poste de Schellemberg d'où dépendoit la sureté de Donavert, il y envoya le Maréchal d'Arco, qui prit le commandement de sept à huit mille hommes de bonnes troupes, campées sur cette montagne, & les y fit travailler avec la plus grande diligence aux retranchements qu'il trouva très peu avancés.

XIII. L'armée des Alliés marche à Donavert.

Les armées du Prince de Bade & du Duc de Marlborough s'étant réunies le 23 de Juin pour exécuter leur projet, demeurèrent quatre jours à se reposer, & le 1 de Juillet elles allèrent camper à Onderingen, qui est à peu de distance de Donavert. Le Comte d'Arco, qui n'y arriva que le même jour, trouva que les travaux avoient été commencés de façon à exiger douze ou quinze mille hommes pour les défendre, & il n'en avoit pas huit mille. Il n'étoit pas possible de remé-

à cet inconvénient, ayant les
:mis presque sous les yeux; mais 1704.
énéral Bavarois espéroit avoir le
os avant que les Alliés l'attaquas-
, d'être joint par un renfort que
cteur devoit faire marcher immé-
:ment à son secours, sous les or-
du Marquis de Vieuxpont. Marl-
ugh ne lui donna pas celui d'ar-
: ; le 2 à quatre heures du matin
mit en marche avec trente-deux
lrons, six mille hommes d'infan-
Angloise & Hollandoise, & trois
llons de grenadiers Impériaux,
ant en tout dix mille cinq cents
mes, qui furent suivis du reste de
ée commandée par le Prince de
. Le Général Anglois arriva vers
sur les bords de la petite rivière
Wernitz; y fit jetter des ponts à
te, & la fit passer à ses troupes,
le dessein d'attaquer les Bavarois
ur même, malgré le peu de temps
lui restoit. Le Prince étoit d'avis
:mettre l'attaque au lendemain;
Marlborough qui vouloit pro-
de son jour de commandement,
ura ferme dans son systême. Il
utint du prétexte assez plausible,
: pas laisser aux Bavarois le temps

être encore venu à temps, si les c
n'avoient été rompus par l'abc
des pluies. A quatre heures aprè
le Comte d'Arco voyant que
nemis s'avançoient toujours, c
le corps du Prince de Bade n
encore passé la rivière, jugea qu
être attaqué ; fit passer dans
trois bataillons François &
troupes Bavaroises, & ran
troupes en bataille, les Bava
centre & les François sur les

XIV. Avantage remporté par les Alliés.

L'infanterie ennemie marchc
colonnes : le Général Goor ét
tête des Hollandois, soutenu
Général Horn, & le Prince c
Cassel conduisoit les dragons.
de Marlborough voulut con

terrible des bataillons Anglois, soutenu par l'artillerie qu'il avoit fait placer à la droite, en laissant entre son attaque & Donavert un espace destiné à être occupé par les troupes du Prince de Bade, aussi-tôt qu'elles auroient passé la rivière. Les bataillons Anglois s'avancent à pas lents avec des fascines enfilées dans leurs fusils pour combler les fossés lorsqu'ils y seront arrivés: mais les Bavarois sans s'ébranler, les reçoivent avec autant d'intrépidité. Le feu des batteries de canon, joint à celui d'une redoutable infanterie, renverse un grand nombre des assaillants, qui ont contr'eux le désavantage du terrein, dont les Bavarois occupent les parties élevées, garanties par des fossés trop profonds, pour que ce petit nombre de fascines les puisse combler. Le premier effort des Anglois n'ayant pas eu de succès, le Général les fait relever par quinze mille hommes de troupes fraîches; mais les Bavarois, bien loin de reculer, paroissent animés d'un redoublement de fureur à la vue de ces nouveaux ennemis: les grenadiers trop braves pour demeurer renfermés dans leurs retranchements, les franchissent deux fois la

1704.

il craint qu'emportées par leur c
elles ne ſoient enveloppées pa
ſaillants, que leur nombre rend
tables. Deux heures ſe paſſe
que les Alliés puiſſent gagner
pouce de terrein, juſqu'à ce
Prince de Bade, à la tête des
Allemandes, forme une nouv
taque entre la première & la
Donavert. Le Maréchal d'Arc
ordonné que les troupes Fr
qui étoient entrées dans la Vill
ſent poſte dans le chemin cc
d'où elles auroient battu en fla
les du Prince de Bade; mais
inconvénient, dont la cauſe n'a
été connue & qui décida
de cette journée, le Comman

ui défendent ce poste, & les ont
bligés d'abandonner des retranche- 1704.
ients à peine tracés, où le terrein
e leur donne aucun avantage. D'Arco
rouve que trois bataillons ennemis
nt pénétré dans l'intérieur de ces
etranchements, & que les Bavarois
resque enveloppés n'ont d'autre par-
i à prendre que celui de la retraite.
Le Général Maffei veut en vain for-
cer le passage : son cheval abattu par
e feu des ennemis, l'accable de son
poids, & il ne doit la vie qu'au cou-
rage de quelques braves Officiers qui
le dérobent à leurs coups. Le Maré-
chal qui voit ses troupes environnées
le toutes parts, & en danger d'être
aillées en pieces ou réduites à une
honteuse capitulation, conserve tou-
e la présence d'esprit nécessaire dans
ne extrémité aussi fâcheuse : il fait en-
louer son canon, fait serrer ses batail-
ons & les conduit au travers d'un feu
errible & d'une multitude d'ennemis
u'il renverse, jusqu'à la porte de
a Ville : il la trouve fermée, & le
Commandant qui craint une surprise,
u que les ennemis n'y entrent avec
es Bavarois, ne la fait ouvrir qu'a-
près un long espace de temps. Pour



de venger leur mort proc
celle d'un grand nombre
Dans cet inſtant fatal, un
du Régiment de Maffei & l
de Liſtenoi, à la tête des drag
çois, qui ont mis pied à te
une décharge ſi bien dirigée, q
pend l'impétuoſité des Impér
fin les portes s'ouvrent, &
ſert de retraite à ces troupes
que corps n'a pas ceſſé un
de combattre contre des enn
eur nombre mettoit en é
renouveller continuellement
Lee, Maréchal de Champ,
mande la droite, compoſée
çois & de Bavarois, voyant
impoſſible de rétablir le com

:e action. Le Général Goor tomba
rt dès la premiere décharge ; le 1704.
mte de Stirum périt peu de jours
ès le combat, des blessures qu'il y
)it reçues, & le Duc de Bruns-
:k-Lunebourg-Beveren mourut
nt la fin de la bataille. Du côté des
/arois, le fils du Maréchal d'Arco,
ssé au col d'un coup de feu, se
ya en voulant passer le Danube. Le
rquis de Nettancour mourut de ses
ssures, & l'on compta aussi au nom-
: des blessés les Généraux Sultzbourg
Maffei, M. Volsendorf, M. de
)nasterol, le Marquis de Listenois
M. de Bauffremont ; mais les deux
rniers ne le furent que légèrement.
s ennemis à leur ordinaire grossi-
it beaucoup la perte des François
des Bavarois, que quelques-uns,
; que l'Auteur de la vie de la Rei-
Anne ont fait monter à dix mille
nmes tués ou noyés ; quoiqu'il soit
tain que tout le détachement ne
ntoit pas à huit mille hommes,
ıt il s'en sauva environ les deux
's. Les Alliés, de leur propre aveu,
)erdirent cinq mille hommes, tués
dangereusement blessés. L'armée du
réchal d'Arco perdit seize pieces de

vert n'étant plus en état de c
l'Electeur donna ordre au C
neur de mettre le feu à la V
aux magaſins, & d'en faire ſ
garniſon. Cet ordre ne put êt
cuté qu'en partie : les troupe
tirèrent ; mais le feu fit peu
grès, & fut éteint preſque a
par les habitants. Tout l'hon
cette victoire fut attribué ave
au Duc de Marlborough, qui
fiter du moment favorable. S'i
tendu au lendemain, comme l
loit le Prince de Bade, il e
ſemblable qu'il eût été repouſſ
qu'il auroit trouvé un plus grar
bre de défenſeurs dans des ret
ments mieux fortifiés. L'Er

1704.

XVI. M. de Tallard conduit une armée en Bavière.

Le nombre d'hommes que l'Electeur de Baviere avoit perdu au combat de Donavert pouvoit être aisément remplacé; mais l'importance du poste dont les ennemis s'étoient rendus maîtres l'obligea de s'occuper à empêcher qu'ils n'en profitassent pour s'emparer d'une partie de ses Etats. Ne se croyant plus en sureté dans son camp de Dillingen, il passa le Lech presque à la vue des ennemis, & alla établir un nouveau camp dans une position très forte, sous le canon d'Augsbourg, entre les rivières de Lech & de Vertach. Il mit de fortes garnisons dans Ingolstadt & dans Monaco; mais il abandonna Ratisbonne, Kœmpten, Neubourg & les autres passages du Danube, dont les Alliés s'emparèrent sans trouver aucun obstacle. Le Général Maffei eut un ordre de se rendre en toute diligence à Munich avec plusieurs régiments d'infanterie, auxquels on joignit d'autres troupes, dont on lui donna le commandement pour mettre cette capitale en état de défense, si les ennemis venoient à l'attaquer. L'Electeur craignant encore, malgré toute ses précautions, de ne pouvoir résister à une armée victo-

rieuse, & à d'habiles Généraux qui
1704. vouloient établir dans ses Etats le théatre de la guerre, envoya couriers sur couriers pour demander de prompts secours à M. de Tallard. Ce Général après avoir reçu les ordres de Louis XIV, se mit en marche de Fribourg avec quarante-deux bataillons, soixante escadrons & six cents voitures chargées de munitions, pour repasser la Forêt-noire par la gorge de Waldkirch, où il fut précédé par M. de Courtebonne à la tête de tous les dragons & d'une brigade de cavalerie. Le Maréchal de Villeroi, qui avoit passé le Rhin à Kell, entra en même temps dans la vallée de la Kinche avec son armée, & s'empara de plusieurs postes, pour couvrir la marche de M. de Tallard, qui ne trouva aucun obstacle : arriva le 15 à Lauterbach, & y rassembla toutes ses troupes.

XVII. Il joint l'Electeur à Augsbourg.

Le Maréchal résolut de commencer par s'emparer de la petite Ville de Willingen, située entre les sources du Necker & celles du Danube. Elle est commandée par une hauteur, sur laquelle les François élevèrent une batterie de douze pieces de canon. La tran-

chée fut ouverte le 16 ; mais les assié-
geants trouvèrent une résistance à la- 1704.
quelle ils ne s'étoient pas attendus ; le Baron de Wilstord, qui commandoit dans la place, ayant fait toutes ses dispositions pour tenir jusqu'à l'arrivée du secours qui lui avoit été promis. Non-seulement les soldats de la garnison, mais encore les Bourgeois & même les femmes furent employées à porter des sacs de terre & des pièces de bois pour réparer continuellement le dommage que causoit le canon des François, & à élever de nouveaux retranchements derrière ceux qui étoient renversés par l'artillerie. Cette défense imprévue, jointe aux lettres que le Maréchal reçut de l'Electeur pour le presser de le joindre sans délai, le déterminèrent à lever le siège. Il remit son armée en marche le 22, passa à gué le Danube, lui fit suivre la route de Ulm, & arriva lui-même le 28 dans cette Ville. Il ne s'y arrêta pas, & le 4 d'Août il joignit à Augsbourg l'Electeur de Bavière, qui le reçut comme un libérateur, & lui dit que les ennemis s'étoient retirés à son approche. En effet, ils venoient de décamper le même jour



Eugène retourne sur le Danube.

laissé seulement les troupes néc
la garde des lignes de Stolhoffe
toit mis en marche pour côtoy
réchal de Tallard, dans le des
combattre aussi-tôt que les
auroient débouché dans le
berg & avant leur jonction av
teur. Il ne put exécuter son
faute d'avoir reçu les troupe
voient le joindre par le
particulièrement trois mille
conduits par le Prince d'H
Quelques changements surve
la destination des différents r
occasionnèrent ce retard, &
chèrent aussi que d'autres tr
l'Empereur & des cercles 1
sent dans le temps dont on

Willingen ayant fait échouer ce projet, le Prince donna du renfort à la garnison : laissa le Comte de Velen avec deux mille hommes de cavalerie & quatre mille d'infanterie à Rottueil pour couvrir le Wirtemberg, & se remit en marche avec le reste de son armée, qu'il fit avancer à petites journées jusqu'à quelques lieues au-dessous d'Hochstet. Il fut joint le 6 d'Août par le Prince de Bade & par le Duc de Marlborough, qui se rendirent près de lui pour délibérer conjointement sur la suite des opérations de la campagne. 1704.

XIX. Attachement de l'Electeur à la Maison de Bourbon.

Quelque opposé que Milord Marlborough eût paru d'abord à entrer en négociation avec l'Electeur de Bavière, il étoit revenu depuis à l'avis de faire de nouveaux efforts pour l'attirer dans le parti de la Maison d'Autriche, ou au moins pour le détacher de celui de la Maison de Bourbon; mais ce Prince, dont le caractère ne fut jamais chancellant, répondit aux avances qui lui furent faites, avec la fermeté qui convenoit à son rang. Marlborough lui écrivit après le combat de Donavert; s'étendit sur le peu de fonds qu'il devoit faire sur les

pays ravagé par le fer & par le
mais qu'il ne tenoit qu'à lui de
tir ses sujets des malheurs au
ils alloient être exposés. En att
sa réponse, les Alliés commen
à exécuter cette menace, &
pandre la désolation & l'incendi
toutes les parties de la Baviere
purent pénétrer. Le Duc touc
plaintes des peuples, en marc
peine au Milord dans une lett
il lui dit que de telles exécuti
sentoient plus de la barbarie
mane que des procédés qui se
quent, même en temps de guerr
tre les nations policées. Marlb
ne fit point de réponse satisf
à ce reproche; & l'Electeur,
loin d'être ébranlé par la dur

Chefs des Alliés, voyant que l'Elec-eur étoit inébranlable, prirent la ré-olution de l'attirer à une bataille. Ils avoient que ce Prince avoit plus 'ardeur que de ſcience militaire, & ue le Maréchal de Marſin qui com-nandoit ſous ſes ordres avoit très eu d'expérience, puiſqu'il étoit l'un les derniers Lieutenants-Généraux, uand on l'avoit élevé au grade de Maréchal de France, à la fin de la ampagne précedente, & qu'il n'avoit amais été ſeulement chargé à la guer-e d'un commandement de cinq cents chevaux. M. de Tallard s'étoit diſtin-gué en pluſieurs occaſions, où il avoit ait paroître la plus grande bravoure: mais il n'étoit auſſi Maréchal de France que de l'année précédente; & avoit la vue extrêmement baſſe, défaut eſ-ſentiel dans un Général. La nature ne lui avoit pas accordé cette ſupériorité de génie qui ſupplée à l'expérience, & il étoit peu en état de tenir tête à deux hommes du mérite du Prince Eugène & de Milord Marlborough.

1704. Généraux d l'armée d Bavière.

Feuquière

Les Généraux ennemis, malgré leur ſuccès à Donavert, connoiſſoient toutes les difficultés qu'ils auroient à conſerver la poſition où ils ſe trou-

XXI. Ils veul livrer ba taille, lieu de t potiſés.

voient. Il eſt vrai qu'ils étoient maîtres
1704. d'un pont ſur le Danube, & qu'ils pouvoient étendre leurs courſes de toutes parts au de-là de ce fleuve; mais cet avantage ne ſuffiſoit pas pour les faire ſubſiſter long-temps dans un pays où ils ne pouvoient tirer les vivres que de très loin. Ils auroient été forcés de l'abandonner dans peu, s'ils euſſent eu en tête des Généraux aſſez expérimentés pour ſavoir profiter des circonſtances, & les affamer ſans s'expoſer à l'évènement, toujours douteux, d'une bataille qui ruinoit totalement les affaires dans ce pays, ſi l'on avoit le malheur de la perdre. Ces réflexions ſembloient ſe préſenter naturellement; mais ſoit par orgueil & par préſomption, comme le prétend M. de Feuquière, peut-être un peu trop ſévère dans ſes jugements; ſoit par l'ardeur naturelle à des Chefs qui ſe voient à la tête d'une armée nombreuſe & remplie de valeur, bien loin de temporiſer & d'éviter le combat, comme il leur étoit très facile, ils ne ſongèrent qu'à livrer une bataille, dont l'événement déplorable changea toute la face de l'Allemagne & même celle de toute l'Europe.

Feuquière. Follard.

1704.

XXII.
Ils vont camper sous Hochstet.

Quand on se fut décidé à combattre, on voulut, suivant les règles de la prudence, choisir un poste avantageux, où l'on pût rassembler les troupes des différentes garnisons qu'on avoit résolu de joindre à la grande armée. Les deux Maréchaux connoissoient peu le pays; mais l'expérience qu'on avoit de la force du camp entre Lavingen & Dillingen auroit dû le faire préférer; & il est certain que si M. de Villars eût encore commandé cette année en Allemagne, il n'en auroit pas choisi d'autre; mais outre que les ennemis, après l'affaire de Donavert, en avoient détruit tous les retranchements, on craignit de manquer de fourrages dans un pays qu'ils venoient de ravager, & l'on résolut d'aller prendre un poste à Plintheim ou Blenheim, qui est aussi sur les bords du Danube, à une petite distance au-dessous d'Hochstet. L'armée combinée des François & des Bavarois traversa ce fleuve sur le pont de Lavingen le 9 & le 10 d'Août : on força le Commandant du château de Dillingen à se rendre prisonnier de guerre avec deux cents hommes qu'il commandoit : on en fit de même au

1704. château d'Hochstet, où l'on arriva le 12, & le même jour le camp fut établi entre cette ville & le village de Blenheim ; mais avec une si mauvaise disposition, qu'elle fut en grande partie cause de la perte de la bataille qu'on livra le lendemain.

XXIII. Fautes commises dans la disposition du camp.

Suivant les maximes de l'art militaire, une armée doit toujours camper dans le même ordre où elle doit marcher, & même dans celui où elle doit combattre, si elle est obligée d'en venir à une action. D'après ce principe, les troupes commandées par l'Electeur de Bavière, & celles qui avoient le Maréchal de Tallard à leur tête auroient dû ne former qu'une seule armée, avec l'infanterie au centre & la cavalerie distribuée sur les aîles; ce qu'il falloit également observer pour le campement. Bien loin de suivre cette méthode, on forma le camp comme pour deux armées séparées : celle de M. de Tallard, composée de quarante-cinq mille hommes, occupa la droite, & celle de l'Electeur qui étoit de vingt mille hommes fut mise à la gauche. Chacune avoit sa cavalerie particulière sur les aîles, ensorte que les deux centres d'infanterie, qui auroient dû n'en

former qu'un ſeul, ſe trouvoient ſéparés par des aîles de cavalerie qui occu- 1704.
poient le terrein où le centre de l'armée combinée auroit dû être placé. Cette faute fut la première que firent les Généraux; mais elle ne fut pas la ſeule, & M. de Feuquières en compte juſqu'à treize qui contribuèrent à la perte de la bataille. On avoit le Danube à la droite, le village de Blenheim & un autre village nommé Ober-klaw un peu au front, & la gauche dans la plaine appuyée à un bois. Au-delà de ces villages étoit un ruiſſeau nommé Haſelaersbroeck, difficile à traverſer, tant parce que les bords en ſont eſcarpés, que par rapport au mauvais fond, aux oſiers & aux joncs dont il eſt rempli. Il eût donné beaucoup de peine aux ennemis, ſi l'on avoit pris poſte à une diſtance d'où l'on auroit pu leur en diſputer le paſſage; mais par une négligence impardonnable, on demeura de ce côté dans une parfaite ſécurité, ſans avoir d'eſpions pour ſe faire rendre compte de leur poſition, ſans faire battre la campagne par des troupes légères, & ſans mettre de gardes avancées. Cette confiance des Maréchaux vint de la perſuaſion

Leur sécurité imprudente.

fanterie que celle de l'Electeur
M. de Tallard, mais plus forte
valerie, montoit à peu près au
nombre d'hommes, & étoit cor
dée par le Prince Eugène &
Duc de Marlborough. Ces deux
les Généraux, qui agirent to
de concert, avoient réussi à p
der au Prince de Bade d'aller in
Ingolstad pour ne point être tr
dans leurs opérations par la p
ce de ce Prince si avide de com
der. Les François & les Bavarois
roient que les différents corps d
liés se fussent réunis, & les de
mées étoient en présence sans q
Maréchaux connussent les forc
étoient au-delà du ruisseau. Il e

1704.

aréchaux crurent que ce corps n'y
/oit pris poste que pour couvrir la
arche de toute l'armée, dans la
ersuasion où ils étoient qu'elle dé-
oit du côté de Northingen où étoit
ı gros magasin de provisions. On en
t tellement convaincu dans l'armée
: Tallard, que sans envoyer à la
écouverte, & sans faire occuper le
ord du ruisseau, on ordonna pour
13 un fourrage d'une partie de la
ıvalerie.

XXV. Mauvais ordre de bataille qu'ils font observer à leurs armées.

Ce même jour 13, à deux heures
u matin, toute l'armée des Alliés se
it en marche sur huit colonnes, sans
ompter les troupes légères qui en
ormèrent une neuvième, & elles ar-
vèrent en bon ordre sur les bords
u ruisseau avant d'avoir été décou-
ertes. Le Prince Eugêne s'étoit char-
é du commandement de la droite,
t Milord Marlborough avoit pris
elui de la gauche. Ils employèrent
ne partie de la nuit à se prépa-
er le passage de ce ruisseau ; y jet-
èrent des ponts ; applanirent les
ords ; sondèrent les gués, & com-
nencèrent à se former dans la plai-
e avant que les François & les Ba-
arois soupçonnassent que le Prince

Eugène avoit joint le Général An-
1704. glois, & qu'ils marchoient pour les
attaquer. Enfin quelques gardes avan-
cées ayant averti M. de Tallard que
les ennemis débouchoient de toutes
parts, il jugea que l'affaire alloit de-
venir ſérieuſe; fit ſortir le canon vers
ſix heures du matin; rappella les four-
rageurs, & fit mettre le feu à pluſieurs
moulins & à quelques maiſons qui
auroient pu ſervir à faciliter l'appro-
che des ennemis. Les deux Généraux
ne perdirent pas un inſtant pour ran-
ger leurs troupes; mais la mauvaiſe
diſpoſition qu'ils avoient miſe dans
leur camp fut également ſuivie dans
leur ordre de bataille. On forma de
même deux armées ſéparées, dont
chacune étoit compoſée d'un centre
d'infanterie & de deux aîles de ca-
valerie, enſorte que l'endroit qui au-
roit dû être le plus fort de l'ar-
mée combinée, en devint le plus foi-
ble, n'étant occupé que par l'extré-
mité de l'aîle droite de l'Electeur &
par celle de l'aîle gauche de M. de
Tallard. L'infanterie, qui décide preſ-
que toujours de la victoire dans les
batailles rangées, fut placée partie dans
le village de Blenheim où l'on mit

ngt-ſept bataillons & douze eſcadrons
: dragons démontés, & partie dans 1704.
·lui d'Oberklaw, ce qui la rendit ab-
lument inutile, & donna aux enne-
is tout le terrein dont ils avoient be-
in pour s'étendre entre les ruiſſeaux
: le front de l'armée Françoiſe &
avaroiſe. Par cette diſpoſition, tou-
l'infanterie ſe trouva renfermée dans
s deux villages, à l'exception de
uf bataillons de nouveaux régiments
l'on mit à la ſeconde ligne. Pen-
nt que les Maréchaux rangeoient
nſi leurs troupes, les Officiers Gé-
raux chargés du ſoin de l'artillerie,
ſtribuèrent quatre-vingt-dix pieces
canon au front des deux armées:
lles de la droite commencèrent à
er vers neuf heures du matin; celles
la gauche ſuivirent de près, & ce
: peut-être tout ce qu'on fit de bien
ns cette bataille, puiſqu'on les pla-
ſi avantageuſement qu'elles tuèrent
ıs de deux mille ennemis avant
e le combat fût engagé.

XXVI. Les Alliés attaquent l'armée de M. de Tallard.

Auſſi-tôt que M. de Tallard eut ran-
le corps de troupes qu'il comman-
it, il laiſſa le commandement de la
valerie de ſon armée à M. de Sur-
ıben; celui de l'infanterie à M. de

Clerambaut, & se transporta au centre. S'il y fût resté, il auroit été à portée de donner les ordres nécessaires suivant les circonstances, & peut-être de réformer en partie la mauvaise disposition de son ordre de bataille : mais par trop d'attention sur la gauche, où étoient l'Electeur & M. de Marsin, & vraisemblablement par la crainte que pouvoit lui causer le peu d'expérience du nouveau Maréchal, il se porta de ce côté, & ne laissa personne en état de le remplacer dans l'autre partie. L'Electeur embrassa M. de Tallard : lui dit qu'il espéroit le faire de meilleur cœur le soir, & ce Général étant satisfait de la disposition de la gauche, revint au centre dans le temps où les ennemis s'étendoient de toutes parts pour l'attaque. Elle commença à midi & demi par dix bataillons Anglois qui avoient passé le ruisseau sous les ordres du Général Churchil, dont le principal objet fut d'empêcher que l'infanterie renfermée dans Blenheim ne pût s'étendre dans la plaine. Le Duc de Marlborough qui avoit bien remarqué la position des François, jugea que s'il réussissoit à remporter l'avantage sur la cavalerie de

1704.

M. de Tallard par la supériorité de la sienne, cette infanterie environnée de toutes parts ne pourroit faire une longue résistance. M. de Surlauben voyant les Anglois s'avancer en bon ordre, détacha trois escadrons de la Gendarmerie, qui les prirent en flanc; les mirent en désordre & les forcèrent de repasser le ruisseau : mais il étoit bordé par d'autres corps d'infanterie de la même nation; & ils firent un feu si vif sur ces escadrons, qu'ils les obligèrent de rejoindre le gros de l'armée. Le Général ennemi voyant le passage du ruisseau libre, le fit traverser à toute son infanterie, qui en s'avançant donna le moyen à la cavalerie de passer aussi ce ruisseau, & de se former derrière l'infanterie sur plusieurs lignes. » Cet » ordre de bataille (dit M. de Feu» quière) étoit bizarre aussi, mais ju» dicieusement pensé, d'autant que lui» même ne voyant presque point » d'infanterie devant lui, parce qu'elle » étoit dans les villages, trop distants » les uns des autres, pour que son feu » pût se croiser, jugea que notre cava» lerie, qui étoit entre les deux villa» ges, ne pourroit pas soutenir le feu

1704.

» de ſon infanterie, protégée de ſes
1704. » deux lignes de cavalerie, & qu'ainſi
» mettant notre premiere ligne de ca-
» valerie en déſordre, & la renverſant
» ſur la ſeconde, il nous feroit par cet-
» te ſeule charge abandonner l'infan-
» terie qui étoit dans les villages,
» vu qu'il s'avanceroit avec tout ſon
» front entre les villages, mettroit
» auſſi notre infanterie qui étoit dans
» les villages, derrière les lignes d'in-
» fanterie, qui étoient dans la plai-
» ne. Toute cette diſpoſition fut pri-
» ſe par l'ennemi pour marcher à no-
» tre front de cavalerie, ſans qu'on
» s'y opposât en aucune manière;
» parce que pendant tout ce temps-là,
» M. le Maréchal de Tallard, qui ne
» voyoit encore aucun mouvement de
» l'ennemi devant ſa droite, étoit allé
» voir inutilement ce qui ſe paſſoit à
» la gauche, & que pendant ſon abſen-
» ce, les Officiers-Généraux de ſon ar-
» mée n'oſèrent prendre ſur eux
» d'ébranler la ligne, & de tirer l'in-
» fanterie des villages, pour charger
» l'ennemi qui ſe formoit devant eux,
» mais qui ne l'étant pourtant pas en-
» core, auroit fort aiſément été ren-
Feuquière. » verſé dans le ruiſſeau & ſur ſa cava-
» lerie qui le paſſoit en défilant. »

exécuter entièrement le pro-
é par les Généraux Alliés d'en- 1704.
e centre des François, il fal-
:hasser du village d'Ober-klaw
:cupoient & qui couvroit une
e ce front. Le Prince d'Holf-
en fut chargé de cette expé-
& il y marcha à la tête de
s régiments Hollandois ; mais
ıçois firent un si grand feu,
régiments furent en grande *Quincy.*
étruits ; que le Prince fut blef-
qu'il y demeura prisonnier.

étoit encore tranquille du ɔ x /ɪɪ.
l'Electeur, par la difficulté L'armée de l'Electeur
uvoit le Prince Eugène à tra- repousse les
le ruisseau, qui de ce côté étoit ennemis.
:arpé & rempli de roseaux &
que de l'autre. Il eût été très
e lui en disputer le passage ;
lecteur & M. de Marsin ré-
ulement de se tenir fermes
ırs postes, ne se portèrent point
ıt comme ils auroient dû le
& les ennemis passerent le ruif-
:rpris eux-mêmes de ne rencon-
ıutre obstacle que celui qui
ɔit présenté par la nature du
e Prince Eugène fit une pre-
charge avec onze bataillons

Prussiens, six Danois & un corps de cavalerie Impériale, environ une demie-heure après que le Duc de Marlborough eut commencé son attaque; ces troupes marchèrent au village de Lutsingen, d'où l'infanterie Bavaroise & Françoise fit un si grand feu que la cavalerie Allemande ne put le soutenir, lâcha le pied, & laissa son infanterie entièrement à découvert & exposée à tout ce feu & à celui de l'artillerie qui fut toujours admirablement bien servi. La cavalerie Impériale s'étant réfugiée dans un petit bois, fut ralliée par le Duc de Wirtemberg, qui la ramena à la charge; mais l'infanterie Prussienne & Danoise ayant été mise également en désordre par le même feu, cette cavalerie, qui n'étoit plus soutenue, fut encore repoussée, malgré les efforts redoublés des Généraux ennemis. Tout sembloit annoncer de ce côté que la victoire étoit prête à se décider contre les Alliés: mais la fortune étoit bien différente du côté de l'armée de Tallard.

1704.

XXVIII. La cavalerie françoise est mise en déroute.

Milord Marlborough fit attaquer de nouveau le village d'Oberklaw par les Anglois: ce poste étoit de la plus grande importance pour les François,

dont la cavalerie se rallioit sous le feu des troupes qu'on y avoit placées. 1704.
Non-seulement elles y servoient à la protéger, mais elles foudroyoient aussi tous les corps ennemis qui se présentoient dans la plaine. La défense fut aussi opiniâtre que l'attaque fut vive; mais quoique les Anglois ne pussent réussir à en chasser les François, ils parvinrent à se maintenir aux environs de ce village, & empêchèrent par leur fermeté qu'il ne continuât à servir de retraite à la cavalerie Françoise. Quand elle eut perdu cet asyle, elle continua à combattre avec le même courage, particulièrement la Gendarmerie, qui sans être soutenue par aucun corps d'infanterie, fit des prodiges de valeur contre une multitude de cavaliers ennemis protegés par le feu terrible de leurs bataillons. M. de Tallard ainsi pressé fit demander du secours au Maréchal de Marsin: mais il lui répondit qu'il étoit assez occupé à repousser le Prince Eugène: alors M. de Tallard connut toute la faute qu'il avoit faite en mettant son infanterie hors d'état d'agir; il voulut la séparer en partie, & entre-mêla dans ses escadrons les neuf bataillons que

nous avons dit qu'il avoit laiſſés dans
1704. la plaine. Ces troupes ainſi entrelacées firent un ſi grand effet, qu'il fut aiſé de juger que ſi elles avoient été en plus grand nombre, rien n'eût pu leur réſiſter ; elles renverſèrent la première ligne des eſcadrons de l'armée Impériale, qui portèrent un peu de déſordre dans la ſeconde ligne ; mais celle-ci qui étoit ſoutenue par une troiſième n'ayant pu être rompue, la cavalerie Françoiſe lâcha enfin le pied. Les neuf bataillons demeurèrent à découvert, & furent écraſés par les eſcadrons de Marlborough, qui profitant de ce déſordre, pourſuivirent le ſabre à la main la cavalerie Françoiſe juſques dans les marais d'Hochſtet, où il en périt la plus grande partie. La Gendarmerie eut le même ſort, elle fit ſa retraite dans une eſpece de cul-de-ſac formé par une ſinuoſité du Danube, & y fut accablée par le nombre des ennemis, qui les pourſuivirent juſques dans le fleuve où ſe précipitèrent ceux qui échappèrent au fer du vainqueur.

XXIX. M. de Tallard eſt fait prisonnier.

Cette premiere défaite fut le ſignal de la perte totale de l'armée de M. de Tallard. Ce Général, dont l'infanterie étoit toujours bloquée dans Blenheim

lenheim voulut eſſayer de l'en reti-
er, & il chargea de ce ſoin M. de 1704.
aiſoncelles, Lieutenant-Général. Cet
)fficier ne put arriver juſqu'au vil-
age, que les ennemis environnoient
e toutes parts : dans cette extrémité,
e Maréchal, qui eût été un grand
Général, ſi la valeur pouvoit tenir
ieu des autres qualités, réſolut de
aire un dernier effort : mais ſe laiſ-
ant trop emporter à ſon courage, il
'avança avec trop peu de troupes
our être en état de réſiſter à un gros
orps d'ennemis qui l'environnèrent,
c le Commandant nommé M. de
eynebourg, Aide-de-camp du Prince
e Heſſe-Caſſel, fit le Maréchal priſon-
ier, avec ceux qui l'accompagnoient.
Cet événement ôta entièrement l'eſ-
érance de donner du ſecours aux ré-
iments renfermés dans Blenheim.
'Officier qui les commandoit, plus
ccupé de ſa propre ſureté que de
on honneur, réuſſit à gagner le bord
u Danube : fit ſonder le gué par ſon
oſtillon, & entreprit enſuite de le tra-
erſer ; mais il fut emporté par le
ourant, & y termina ſa vie qu'il au-
oit peut-être conſervée, ou au moins
u'il auroit perdue avec plus de gloire

s'il fût demeuré à la tête des troupes qu'il venoit d'abandonner.

1704.

XXX. L'Electeur abandonne le champ de bataille.

Le Prince Eugène, qui redoubloit ses efforts contre l'Electeur, fut près de perdre la vie dans une troisième charge, où sa cavalerie fut encore repoussée. Voyant que toutes ses tentatives étoient inutiles, & craignant qu'à la fin cette cavalerie ne fût rebutée de tant d'attaques infructueuses, il résolut de ne plus se servir que de son infanterie, & réussit encore à la rallier sans que l'Electeur & M. de Marsin fissent aucuns pas hors de leur poste pour profiter de leurs avantages. Le Prince la conduisit pour la quatrième fois à la charge, elle ne put encore entamer les François & les Bavarois, & il est vraisemblable qu'ils l'auroient entièrement défaite sans le découragement que la déroute de la droite venoit de jetter dans les esprits, » M. de Marsin (dit encore M. de » Feuquieres), craignit que cette ar» mée ne fût chargée en flanc par la » gauche victorieuse de l'ennemi, dans » le temps qu'elle seroit chargée en » tête par la droite. Il ne songea qu'à » faire sa retraite à Ulm, & aban» donna son champ de bataille,

sans penser à un mouvement aisé
à faire, qui étoit de se ployer sur 1704.
la droite, & de charger en flanc la
cavalerie ennemie qui avoit passé en
deçà du village. Par cette charge il retiroit, ou protégeoit l'infanterie qui
étoit dans les villages, donnoit le
temps à la cavalerie de l'armée de
M. de Tallard, qui avoit été mise
en désordre, de se remettre ensemble, & de reprendre un ordre de
bataille, derrière, ou sur les aîles
de l'armée de l'Electeur, & de rétablir
ainsi la bataille, ou peut-être même
de la gagner. Mais M. le Maréchal de *Feuquieres*
Marsin n'en savoit pas assez pour penser à un tel mouvement: il retira son
armée sous Ulm, comme je viens
de le dire, & abandonna l'armée
de M. de Tallard, & l'infanterie,
qui étoit dans les villages, sans y
faire la moindre attention. »

Le Prince Eugène ne poursuivit que
foiblement l'armée de l'Electeur : cependant il enveloppa trois bataillons Bavarois qui mirent bas les armes, & ils
alloient être faits prisonniers quand le
Maréchal revenant sur ses pas, les dégagea, & facilita leur retraite Le Prince les suivit jusqu'au ruisseau de Mon- *Vie du P. Eugène.*



XXXI. On fait mettre les armes bas à dix mille François. Fureur des soldats.

Les troupes qui occupoi villages d'Oberklaw & de gen avoient réussi à s'échapp le reste de l'armée de l'Elec du Maréchal de Marsin ; mais fut pas de même de celle d heim : nous avons dit que sept bataillons d'infanterie & escadrons de dragons à pied renfermés dans ces villages. C pes, au nombre de plus de di hommes, étoient en état de jour au travers des ennemis; joindre à l'armée de l'Electeu elles auroient inspiré un nouve rage, ou au moins de faire de une retraite honorable qui eu re donné assez de défenseurs à la

se croient déja sûrs qu'il va les mener où la gloire du nom François les appelle, quand il leur déclare qu'il faut mettre bas les armes & se rendre prisonniers de guerre. Les meilleurs régiments de France qu'on sacrifie à la vaine terreur d'une attaque dont ils sont dit-on menacés, s'écrient qu'on ne la doit pas attendre : qu'il faut périr les armes à la main, ou forcer les ennemis à leur livrer le passage. On leur répéte qu'ils n'ont d'autre parti à prendre que celui d'obéir, & il s'en faut peu qu'ils ne se révoltent contre des ordres plus cruels pour eux que la mort. Plusieurs Officiers refusent de signer cette honteuse capitulation : le soldat en fureur brise ses armes plutôt que de les remettre à des ennemis, qui n'ont remporté la victoire que parce qu'il a eu les mains liées dans ce village : les Enseignes déchirent leurs drapeaux, & le régiment de Navarre en particulier enterre les siens qu'il ne peut se résoudre à voir entre les mains des Anglois ou des Allemands. « On remit » ainsi (dit encore notre savant Offi- » cier) à nos ennemis une armée en- » tière sans combattre : action hon-

1704.

» teuſe, qui auroit merité une pu-
1704. » nition ſevère, au lieu des récom-
» penſes & des avancements de di-
» gnité, dont les principaux auteurs
» de cette lâcheté ont été comblés....
» Le blâme ne doit point tomber ſur
» les troupes qui s'y ſont valeureuſe-
» ment comportées, mais ſeulement
» ſur les deux Maréchaux, par leur
» ignorante diſpoſition pour combat-
» tre, & ſur les Officiers-Généraux
« de la droite, qui n'ont point pen-
» ſé à redreſſer les premiers mauvais
» ſuccès, après la priſe de M. de Tal-
Feuquière. » lard, ni même à retirer cette infan-
» terie du village. «

XXXII. Perte conſiderable des François.

Cette bataille, la plus funeſte que les François euſſent éprouvée depuis pluſieurs ſiécles, leur coûta dix mille hommes tués, ſix mille bleſſés, & plus de onze mille priſonniers. Les Officiers les plus remarquables entre les morts furent M. de Surlauben Lieutenant-Général, M. de Clérambault, M. de Blainville, M. de Salsfield Lieutenant-Général de l'armée de Bavière, le Comte de Verue, M. de Verilly Maréchal de camp : le Comte de la Baune fils du Maréchal de Tallard, le Marquis de Gaſſion, le Marquis de

icelles, le Marquis de Marillac, 1704.
irs autres Officiers-Généraux &
Colonels. Entre les prisonniers
ncipaux furent, M. de Tallard,
Marivaux Lieutenant-Général,
irquis de Valsem & de Blansac
haux de camp, onze Brigadiers,
Colonels & près de mille Offi-
en y comprenant ceux qui fu-
is le lendemain à Hochstet &
es Châteaux voisins. Les enne-
ent un butin immense : cent piè-
canon, vingt-quatre mortiers,
ille six cents tentes, trois cents
chargés, trois cents drapeaux
ndards & dix-sept paires de tym-
irent les premiers fruits de leur
e, qui, suivant les meilleures
ns, ne leur coûta que 4485
es tués, 8000 blessés, & environ
risonniers.

Quincy. Ottieri. San-Vitali

lque prodigieuse que fût la perte
nçois & des Bavarois, les affaires
nt pas encore été tellement déses-
que l'Electeur n'eût pu conserver
rs, si la terreur lui eût laissé assez
ence d'esprit pour voir que la
'Ulm par sa situation lui offroit
raite, où il auroit pu être
ar M. de Villeroi, & se sou-

XXXIII. Faute que la terreur fait commettre aux Généraux de l'armée de Bavière.



abandonnant ses Etats, dégage
lement la maison d'Autriche, &
sa en liberté de porter toutes
ces dans les autres pays où
soit la guerre, n'ayant plus de
sion à craindre de ce côté. Ce
don paroît d'autant plus étonna
les troupes de l'Electeur & de
Marsin, avoient soutenu a
plus grand courage tous les
du Prince Eugène; qu'elles s'
retirées en bon ordre: que le
néraux auroient pu rassembler
les débris de l'armée de M. de T
& que la frayeur parut ne s'e
de leurs esprits que lorsqu'e
furent plus à la vue de l'enne

XXXIV. Lorsque les troupes fatig

ttres qu'on fit à la hâte. Le jour sui- 1704.
ant, elles arrivèrent dans le territoire
'Ulm : l'Electeur, au-lieu de demeu-
er dans cette ville ou aux environs
vec son armée, se contenta d'y laiss-
er dix bataillons de Bavarois & six
e François : prit la plus grande quan-
ité de vivres qu'il fut possible d'em-
orter, & s'avança à grandes journées
ers la forêt Noire, ce qui fatigua ex-
essivement les hommes & les chevaux
le sa suite. Il en perdit beaucoup en
oute par la désertion, suite ordinaire
lu mauvais succès ; & fit brûler tous
es gros équipages, pour être moins
embarrassé dans sa marche. Le Prince
Eugène avoit d'abord formé le dessein
le le poursuivre avec la cavalèrie des
Alliés ; mais il se contenta d'envoyer
les partis de Hussards qui lui tuèrent
encore beaucoup de monde, & firent
un assez grand nombre de prisonniers
vant que ce Prince & le Général Fran-
ois eussent gagné les bords du Rhin.
a première suite de cette bataille,
ut la perte d'Hochstet & de tous les
orts & châteaux voisins, dont les gar-
isons se rendirent prisonnières de
uerre. La nouvelle de cette victoire
ausa une joie excessive à la Cour de



ne pas y demeurer investi d'u
par les mécontents de Hongrie ,
l'autre , par les armées Franço
Bavaroises. L'Empereur, voular
quer sa satisfaction au Duc de
borough , qui avoit eu tant de
cette victoire, ajouta au titre de
de l'Empire , qu'il lui avoit déja
ré, la Principauté de Mindelkein
en Souabe , qui lui donnoit r
voix délibérative à la Diète de
bonne. Il lui écrivit en même
une lettre de félicitation, dans la
il dit : « Qu'il a la plus grande c
» tion à la Reine de la Grande
» gne , non-seulement à cause c
» mée nombreuse qu'elle a en
» dans la Souabe & en Bavière

portée sur la France depuis plusieurs siècles, & comme ayant rétabli les affaires de l'Allemagne, ou pour mieux dire, de toute l'Europe : ensuite il excite Marlborough à exécuter des entreprises encore plus grandes, & marque les plus fortes espérances de voir dans peu rétablie par son secours une pleine & entière liberté, contre les prétentions & la puissance de la France. L'Empereur écrivit également au Prince Eugène, & ces deux habiles Généraux, qui furent toujours unis de sentiments, s'occupèrent conjointement des moyens de faire jouir le Monarque de tous les fruits de leur victoire.

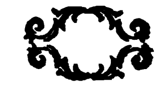
1704.

XXXV.
Les Alliés prennent la ville d'Ulm.

Le siège d'Ingolstadt ne méritoit plus d'occuper les troupes alliées, & les Généraux jugèrent que cette place tomberoit d'elle-même entre leurs mains. Le Prince de Bade rejoignit Eugène & Marlborough avec les troupes qu'il commandoit, & ils résolurent de commencer leurs conquêtes par la ville d'Ulm. Avant qu'ils se missent en marche pour investir cette place, ils reçurent des Députés d'Augsbourg, qui leur apprirent que les Généraux François venoient de quitter leur Ville. Les Alliés y mirent garnison : s'avancèrent



menaces, & le Général Thunge
mença le siège avec douze mill
mes, pendant que le reste de l
des Alliés se mettoit en march
aller faire celui de Landau. La tr
fut ouverte devant Ulm le 2
tembre, & le Gouverneur n'ay
assez de troupes ni de munitior
tenir aussi long-temps qu'il l'au
faire, si l'armée de l'Electeur
meurée dans le pays, capitula
obtint les honneurs de la guei
fut conduit, avec sa garnison,
de Kell.



CHAPITRE II.

§. I. *L'Electeur de Bavière abandonne ses Etats.* §. II. *Une partie de ses troupes met les armes bas.* §. III. *Les armées de Bavière repassent les montagnes.* §. IV. *Les ennemis investissent Landau.* §. V. *Belle defense de M. de Laubanie : il perd la vue par un accident.* §. VI. *Il est sommé de rendre la Place : ses réponses.* §. VII. *Perte de Landau après plus de deux mois de résistance.* §. VIII. *Suite facheuse de l'accident du Gouverneur.* § IX. *L'Electrice de Bavière livre ses Places à l'Empereur.* §. X. *Le Prince Eugène projette de surprendre Brisach.* §. XI. *Plan de cette entreprise* §. XII. *Elle échoue dans l'exécution.* §. XIII. *Les ennemis prennent Traerbach.* § XIV. *Le Prince Eugène retourne à Vienne.* §. XV. *Campagne de Flandre.* §. XVI. *L'Electeur de Bavière se retire à Bruxelle.* §. XVII. *Guerre de Hongrie.* §. XVIII. *Succès des Mécontents au commencement de la campagne* §. XIX. *Ils font des demandes excessives.* §. XX. *L'Empereur re-*

prend le dessus. §. XXI. *Envoyés des Turcs à Venise & à Vienne.* §. XXII. *Les Mécontents s'emparent de Neuhauzel.* §. XXIII. *Ils sont battus à Tirna.*

1704.

I. L'Electeur de Bavière abandonne ses Etats.

APRÈS la perte de la bataille d'Hochstet, le Monarque François donna ordre à ses Généraux de faire retirer ses troupes de la Bavière, & de les amener partie en Flandre, & partie sur le Rhin. L'Electeur, qui auroit pu tenir le reste de la campagne dans son Duché, comme nous l'avons déja remarqué, s'il eût continué d'être soutenu par les troupes de France, se crut hors d'état de résister seul aux efforts de la Maison d'Autriche. Il résolut de se retirer à Bruxelles pour conserver les Pays-Bas Espagnols, dont il étoit Gouverneur, sous la domination de Philippe V; mais avant que de quitter son Electorat, il écrivit à l'Electrice, & lui donna un plein pouvoir de traiter avec l'Empereur suivant les circonstances & la nécessité des affaires. Cette Princesse, nommée Therèse Cunegonde, fille du Grand Sobieski, après avoir essayé inutilement de gagner Bibrach pour se rendre à Strasbourg avoit été obligée de retourner à Mu

ses enfants. Elle paroissoit
:e pour la maison d'Autriche 1704.
:elle de Bourbon, & elle en-
que aussi-tôt à Vienne le Jé-
dore Smaker, & le Conseiller
ısinger, pour travailler à un
lement. Les principaux Mi-
.'Electeur pensoient avec rai-
ıroit été plus conforme à ses
: mettre dans les plus fortes
Electorat les 17000 hommes
:stoient encore, & d'y faire
.tenance jusqu'à ce qu'on fût
la première frayeur occa-
r la victoire des Impériaux.
:nt que la France, les voyant
ɔutenir le parti de la Maison
ın, malgré l'absence de leur
, pourroit leur faire passer
. ; ou au moins, que s'ils
rcés d'en venir à un traité
old, il feroit beaucoup plus
: que si on le faisoit aussi
ment. Quelque justes que
raisons, la crainte de voir
ésolé par le fer & par le feu,
e force sur l'Electrice que
représentations de ses Mi-
elle persista dans son sen-
s Généraux de l'Empereur,
: la frayeur de cette Prin-

1704. cesse, s'attachèrent à l'augmenter en faisant publier, au nom du Général d'Herbeville, un Edit qui menaçoit de la peine de mort & de l'infamie, comme criminels de leze-majesté, tous les Officiers & soldats, qui continueroient de porter les armes dans l'Electorat contre Sa Majesté Impériale.

II. Une partie de ses troupes met les armes bas.

Ces menaces furent suivies des effets les plus terribles; & les troupes alliées s'étant répandues dans la Bavière, y portèrent la désolation & l'incendie. Le Général Weichel, au-lieu de se retirer, comme il auroit dû le faire, dans une place forte, où il auroit attendu des ordres positifs de l'Electeur, fit mettre bas les armes aux troupes qu'il commandoit, ce qui contribua encore à fortifier les dispositions de l'Electrice pour s'accommoder à quelques conditions que ce pût être. Ce Général tint en cette occasion une conduite totalement différente de celle de Maffei, qui, bien loin de se laisser abattre par les disgraces de son Souverain, ne songea qu'à arrêter les progrès des ennemis, & battit plusieurs de leurs partis en diverses occasions; mais n'étant pas soutenu, ce brave Commandant fut à la fin obligé de quitter le pays; ma-

Ottieri.

ſa la Suiſſe & l'Alſace, & ſe rendit
orès de l'Electeur à Bruxelles. 1704.

M. de Villeroi, qui étoit reſté en
àce avec trente-huit bataillons &
rante eſcadrons, fit tous les mou-
nents qui pouvoient faciliter le re-
ır de l'armée de Bavière. Il avoit dé-
hé M. de Coigny avec quinze ba-
lons & vingt eſcadrons pour former
corps d'obſervation du côté du
t-Louis, & s'oppoſer au Prince de
ſau-Sarbruck, qui avoit ſon poſte
r lignes de Stolhoffen. Le Maréchal,
ormé par une lettre de M. de Marſin
l'événement fâcheux qui détermi-
t à quitter la Bavière, alla auſſi tôt
nper à Offembourg; y laiſſa une
tie de ſon armée ſous le com-
ndement du Duc de Roquelaure, &
ra, avec un gros détachement de la
iſon du Roi, dans la vallée de la
ntche, pour prêter la main à l'E-
teur & aux troupes de France. Il eut
n de faire avancer dans cette Val-
les vivres & les fourrages dont les
s & les autres avoient également
oin: en peu de jours toutes ces
upes furent raſſemblées dans les en-
ons de Strasbourg: elles repaſsèrent
Rhin, & le 6 de Septembre l'armée

III, Les armées de Bavière repaſſent les montagnes.

1704. combinée alla camper ſur les bords de la Queich, aux environs de Landau.

Lorſque M. de Villeroi joignit l'Electeur à une journée d'Uffingen, ce Prince l'embraſſa, & lui dit : « M. le » Maréchal, les choſes ont tourné » autrement que nous ne penſions ; » mais cette criſe, toute violente qu'elle » eſt, n'apporte aucun changement en » moi ; je me ſens toujours le même » dévouement pour le Roi ; je viens » de lui ſacrifier mes Etats & ma Fa- » mille ; s'il le faut je lui ſacrifierai » ma vie. »

IV. Les ennemis inveſtiſſent Landau.

Les ennemis, occupés du ſoin de s'aſſurer les différents poſtes dont ils s'étoient rendus maîtres en Bavière, ne s'étoient point attachés à pourſuivre les débris des armées de Tallard & de l'Electeur. Convaincus qu'il ne reſtoit pas aſſez de forces dans le pays pour le défendre, & que l'Electrice en viendroit dans peu à un accommodement, ils ne ſongèrent qu'à profiter de leur victoire pour reprendre la ville de Landau. Cette place, l'une des plus fortes de l'Alſace, ne pouvoit manquer de ſoutenir un long ſiège, ayant une garniſon de cinq à ſix mille hommes commandés par M. de Laubanie,

eutenant-Général & excellent
Auſſitôt qu'on fut informé 1704.
lliés s'avançoient ſur les bords
, & qu'ils ſe diſpoſoient à le
'hilisbourg, on jugea que ſi
ndoit ſur le bord de la Queich
s'expoſer à une nouvelle dé-
fut réſolu de ſe retirer ſous
ı, après avoir fait entrer dans
outes les proviſions & tout
qu'on pouvoit donner à cette
l'armée ſe remit en marche ſi
, que le 9 de Septembre les
commencèrent à entrer dans
la Queich, preſque dans l'inſ-
'arrière-garde de M. de Ville-
d'en ſortir. Peut-être que ſi
Eugène ou Milord Marlbo-
fuſſent mis à la tête des trou-
ées à former l'inveſtiſſement
, les François n'euſſent pas
traite ſi tranquillement; mais
rince de Bade qui ſe chargea
ıtrepriſe, & il fit moins d'at-
troubler l'armée de France,
ter de commencer le ſiège
e, dont la priſe devoit met-
té ſon Marquiſat & les li-
olhoffen. Dès le même jour
ıa l'inveſtiſſement; mais M.

de Laubanie avoit pris de juſtes meſures pour arrêter plus long-temps que le Prince ne l'avoit penſé, une armée victorieuſe, qui, ſans cette belle défenſe, auroit encore pu commettre de grands ravages avant la fin de la campagne. Pour mieux garantir le chemin couvert contre les attaques, il y fit planter un double rang de paliſſades avec de forts retranchements de gros bois à crénaux, fraiſés pardevant dans toutes les places d'armes; ce qui donna, durant tout le ſiège, une retraite ſure à ſes troupes, & les mit en état de défendre le chemin couvert juſqu'à la dernière extrémité.

1704.

La Hode. Quincy.

V. Belle défenſe de M. de Laubanie. Il perd la vue par un accident.

La tranchée fut ouverte la nuit du 13 au 14; & le Roi des Romains, qui devoit commander en chef les opérations, y arriva le 22. Nous ne nous arrêterons pas à rapporter toutes les particularités de la défenſe de M. de Laubanie. Sans trop multiplier les ſorties, pour ne pas affoiblir mal-à-propos ſa garniſon, il les fit toujours avec le plus grand ſuccès; les encouragea par ſa préſence, & ne quitta preſque jamais les ouvrages contre leſquels les ennemis avoient formé leurs attaques. Il fut ſi bien ſecondé par les Officiers

Soldats, que les Impériaux,
mois de tranchée ouverte, 1704.
encore pu réussir à se rendre
'aucun des dehors, quoiqu'ils
éja perdu un grand nombre
s, tués ou blessés par les sor-
ır le feu des Assiégés. Le 11
ɜ leurs Généraux, résolus de
ffort vigoureux pour empor-
ıette qui couvroit la porte
e, promirent d'accorder la
oixante soldats condamnés à
ls réussissoient dans cette en-
Ces gens, soutenus par plu-
mpagnies de Grenadiers, fi-
mme on en peut juger, des
de valeur, & parvinrent en-
emparer; mais le feu ayant
Magasin de grenades, ils cru-
ls alloient être ensevelis par
quelque mine, se retirèrent
mment, & laissèrent rentrer
çois dans la lunette. Ceux-ci
ıt pas long-temps tranquilles:
ıats qui préféroient une mort
ɜ à celle qui les attendoit s'ils
epoussés, s'emparèrent de nou-
la lunette, & parvinrent mê-
blir un logement sur la contre-
M. de Laubanie s'avança pour

les en chaſſer ; mais dans le temps qu'il
1704. marchoit à la tête de ſes troupes, animées de toute l'ardeur que ſon exemple leur inſpiroit, une bombe tomba près de lui ; le couvrit de terre & de pierres ; le priva totalement de l'uſage de la vue, & lui fit une bleſſure conſidérable au bas de l'eſtomac. On emporta ce brave Commandant tout défiguré, & les ennemis reprirent le poſte : mais malgré ſon état fâcheux, il ne ceſſa de donner de ſon lit les ordres néceſſaires pour continuer la défenſe.

VI. Il eſt ſommé de rendre la Place ; ſes réponſes.

Peu de jours après cet accident, le Roi des Romains fit ſommer M. de Laubanie de rendre la place, en lui faiſant obſerver que M. de Villeroi ne pouvoit lui donner de ſecours, & qu'une plus longue opiniâtreté pouvoit devenir funeſte à lui-même & à ſa garniſon. Le Commandant répondit : « qu'il » s'eſtimoit fort glorieux d'être atta» qué par un Prince du mérite & de » la valeur du Roi des Romains ; qu'il » étoit auſſi très perſuadé de la capa» cité du Prince de Bade : mais qu'il » ſupplioit Sa Majeſté de conſidérer » que la place ne manquoit encore de » rien ; que ſa garniſon étoit compo-

fée de Soldats pleins de bonne volonté ; & qu'à son égard, il tâcheroit, par une vigoureuse résistance, de mériter la même estime dont Sa Majesté avoit honoré M. de Melac au premier siège de cette place. » 1704.

L'attaque & la défense ayant conti-ué le reste du mois d'Octobre & une ırtie de celui de Novembre avec la ême vigueur de part & d'autre, le oi des Romains envoya le 12 un ›uveau trompette pour exhorter M. : Laubanie à ne se pas laisser ensé-elir sous les ruines de sa place. La :ponse fut à-peu-près la même que :lle qu'il avoit faite un mois avant ; ais il ajouta : « qu'un pareil mausolée étoit trop glorieux pour ne pas l'ambitionner ; qu'il ne laisseroit pas cependant de reculer le plus qu'il pourroit l'honneur de cette sépulture. » .éponse qui fut admirée du Roi des .omains, lequel ne put s'empêcher e dire au Prince de Bade : « il y a véritablement de la gloire à vaincre de tels ennemis. »

VII. Perte de Landau après plus de deux mois de résistance.

Sans entrer dans le détail des opéıtions du siège, qu'on peut voir dans : Marquis de Quincy & dans les au-'es ouvrages où l'on trouve le Jour-



chée ouverte, M. de Laubar
les repréſentations des pri
Officiers, s'étant fait rendre
de l'état des défenſes & de ce
garniſon, on la trouva réduite
de moitié de ce qu'elle étoit
mencement du ſiège, enſorte
avoit à peine le nombre d'hom
ceſſaire pour ſe relever aux d
poſtes. Cette conſidération l
mina, avec l'avis du Conſeil de
à faire battre la chamade. Le
Romains, pénétré d'admirati
accorda tous les honneurs qu'
toit à ſi juſte titre, & la garniſ
le 26 avec armes & bagages
coups à tirer par ſoldat, quatr
de canon, deux mortiers, des

» l'Historien du Prince Eugène,) que » le Roi des Romains ne fût obligé de » lever le siège, ce qu'il auroit peut- » être fait s'il n'avoit été favorisé par le beau temps qu'il fit pendant que le siège dura, & sans l'accident qui fit perdre la vue au Gouverneur. » 1704. *Vie au P. Eugène.*

VIII. Suite fâcheuse de l'accident du Gouverneur.

Nous ajouterons à l'aveu de cet Historien le témoignage de M. de Folard, qui prouve évidemment que si M. de Laubanie eût conservé l'usage de la vue, les Impériaux auroient eu beaucoup de peine à terminer ce siège à leur avantage Les Assiégeants avoient à la vérité fait une brèche considérable au corps de la place ; mais comme les bastions, ou plutôt les contregardes, sont coupées à leur gorge par des tours bastionnées, & que les fossés sont secs, la brêche devoit peu inquiéter les François, qui pouvoient les inonder quand les ennemis en auroient voulu tenter le passage. Ils préparèrent réellement des échelles, sans doute pour intimider les assiégés ; ce qui les détermina en effet à lâcher les écluses plutôt qu'ils n'auroient dû le faire. M. de Valières s'y opposa inutilement; & M. de Laubanie ne pouvant voir par lui-même la disposition des lieux, fut obligé de s'en rapporter *Follard.*

à l'avis du plus grand nombre, ce qui hâta la reddition de la place.

1704.

IX.

L'Electrice de Bavière livre ses places à l'Empereur.

Pendant que le Roi des Romains & le Prince de Bade faisoient le siège de Landau, l'Electrice de Bavière, pressée par les clameurs des Sujets de l'Electorat, sur lesquels les soldats Allemands exerçoient toutes les horreurs où emporte la licence la plus effrénée, voulut mettre fin à ces désordres en terminant son accommodement avec l'Empereur. Léopold en chargea le Roi des Romains; les Députés de l'Electrice se rendirent au camp, & après plusieurs discussions, on convint que toutes les places fortes de l'Electorat seroient livrées à Sa Majesté Impériale, excepté Munich, où l'Electrice feroit sa résidence avec quatre cents hommes pour sa garde: mais que l'artillerie & les munitions qui se trouveroient dans cette place, seroient remises à l'Empereur: que les nouveaux ouvrages construits depuis 1700, seroient démolis, & que toutes les troupes seroient congédiées. Quelque dures que fussent ces conditions, l'Electrice fut obligée d'y souscrire; mais le Jésuite & le Conseiller, chargés de la négociation, oublièrent de stipuler qu'en livrant les Villes à

l'Empereur, ce Monarque payeroit ce qui étoit dû aux troupes des garnisons. Quand on leur donna ordre de sortir les places, elles refusèrent d'obéir jusqu'à ce qu'on les eût satisfaites. Cette difficulté fut levée peu de temps après par le Prince Eugène en personne ; les Bavarois furent licenciés, & un régiment François, qui étoit demeuré dans Munich, fut conduit jusqu'à Strasbourg par ordre de ce Prince. 1704.

X. Le Prince Eugène projette de surprendre Brisach.

Ce fameux Général n'étoit pas demeuré dans l'inaction pendant les deux mois qu'avoit duré le siège. Toujours d'accord avec Marlborough, ils commandoient conjointement l'armée des Alliés destinée à le couvrir & à s'opposer aux entreprises qu'auroit pu former M. de Villeroi pour en troubler les opérations. Ce soin n'étant pas suffisant pour occuper seul le génie actif d'Eugène, il se fit instruire exactement par ses espions de la force des garnisons, du plus ou moins de vigilance des Gouverneurs, & de l'état des fortifications des différentes places qui bordent le Rhin. Le vieux Brisach, ville d'Allemagne, très ancienne & médiocrement fortifiée, est sur la rive Orientale du Lauter, à peu de distance

de ce fleuve ; & Louis XIV, qui con-
1704. noiſſoit l'importance de la place, en avoit repris poſſeſſion au commencement de cette guerre. Preſque vis-à-vis, à une demi-lieue du Rhin, le même Monarque avoit fait conſtruire le nouveau Briſach, place régulière, fortifiée par M. de Vauban, avec huit tours baſtionnées, couvertes d'autant de contregardes, outre les tenaillons, les grandes & petites demi-lunes, & autres ouvrages, qui rendent cette Ville une des plus fortes de l'Europe. Le Fort-Martin eſt entre les deux Briſach ſur les bords du fleuve, & ſert à défendre, du côté de la France, le pont qui entretient la communication entre les deux places. On travailloit alors à augmenter les fortifications du vieux Briſach, & douze cents ouvriers y étoient employés, ce qui empêchoit qu'on ne veillât bien exactement ſur ceux qui y entroient ou qui en ſortoient. Le Prince Eugène réſolut de profiter de cette circonſtance, & jugea qu'il ne ſeroit pas impoſſible de s'en emparer par ſurpriſe, en y faiſant entrer un nombre de ſoldats déguiſés en travailleurs. Il s'étoit fait inſtruire exactement de tout ce qui ſe

paſſoit dans cette place, par le Valet de Chambre de M. de Weincklauffen, Gouverneur de Fribourg, auquel le Commandant de Briſach, nommé M. de Raouſſet, avoit accordé un peu légérement un paſſeport ſous le vain prétexte d'y acheter des vins, du ratafia & des citrons.

1704.

XI. Plan de cette entrepriſe.

Le Prince, ayant fait venir M. de Weincklauffen, forma avec cet Officier le plan de ſon entrepriſe, & choiſit pour le jour de l'exécution celui où la garniſon devoit recevoir une grande quantité de foin de contribution. Il fut décidé qu'on arrangeroit cinquante charriots avec des perches couvertes de foin, ſous leſquelles on cacheroit un nombre de ſoldats & une quantité d'armes & de munitions : que deux cents Officiers, déguiſés en charretiers & en travailleurs précéderoient ou accompagneroient ces charriots, & qu'on en feroit entrer une partie dans la ville pendant que d'autres embarraſſeroient le pont-levis, pour faciliter l'entrée à un corps de cavalerie qui iroit à toutes brides s'emparer du canon, pendant que les Officiers & Soldats déguiſés égorgeroient le corps-de-garde & s'empareroient de la porte

& de la demi-lune. On devoit en même
1704. temps faire avancer des bateaux, où l'on avoit mis des Soldats, pour les faire entrer dans le nouveau Brisach du côté du vieux, comme si ces bateaux eussent été chargés de munitions venant de Strasbourg, afin de surprendre également les deux places.

XII. Elle échoue dans l'exécution.

Le projet étoit bien conçu, mais il ne put réussir par les ordres que M. de Raousset avoit donnés pour la sureté du vieux Brisach. Comme sa garnison étoit très foible, la veille du jour que les ennemis avoient pris pour l'exécution, il fit condamner une porte nommée du Coffre, par où ils devoient entrer, & posta un Officier avec quinze hommes de ce côté pour observer tout ce qui s'y présenteroit. Cette nouveauté, dont le Gouverneur de Fribourg fut instruit en chemin par son Valet-de-Chambre, déconcerta une partie de ses mesures : il fut obligé de faire prendre une route différente aux charriots, pour qu'ils entrassent du côté qu'on appelle la Porte-Neuve : mais en voulant s'y rendre lui-même par un autre chemin, il manqua sa route, & ne put y arriver à temps. M. de Raousset avoit donné ordre de

onder tous les charriots de foin avec les épées ; mais comme on croyoit ue celui qui arrivoit, venoit des conribuables, cet examen se fit avec si eu de soin, que plusieurs des charriots entrèrent sans qu'on eût le moinre soupçon. Il faisoit alors un brouilird si épais, qu'on ne pouvoit distinuer des remparts ce qui se passoit ors de la ville ; mais la précipitaon des Officiers Impériaux déguisés, ui voulurent entrer en foule, fit déouvrir qu'ils n'étoient que de faux uvriers. Le Soldat François, en sennelle à la barrière, voulant empêier qu'ils n'entrassent en si grand nome, ferma cette barrière, & un Offier Allemand, au-lieu d'attendre quelues instants pour défiler successiveent avec ceux qui l'accompagnoient, ia ce soldat d'un coup de hache. Un itre coupa la chaîne du pont-levis de demi-lune & s'en empara avec ceux ui l'accompagnoient. Le brouillard npêchant de voir ce qui se passoit i-dehors, tout demeuroit encore anquille dans l'intérieur de la place, ›rsqu'un Piqueur des travaux, rearquant que ces prétendus travailurs avoient trop bonne mine, mal- 170

gré leur déguisement, pour le rolle
1704. qu'ils jouoient, s'adressa à l'un d'entr'eux pour lui demander d'où venoient tant de visages nouveaux qu'il n'avoit pas coutume de voir. Cet Officier, qui étoit le Lieutenant-Colonel du Régiment de Bareith, répondit mal à ces questions; le Piqueur lui déchargea quelques coups de canne, & l'Allemand oubliant que l'habit qu'il portoit devoit l'engager à les souffrir patiemment, arracha de l'un des charriots une botte de foin qui renfermoit un fusil, & fit feu sur le Piqueur. Les autres Officiers en firent de même, & cet homme qui eut le bonheur de n'être pas blessé, sauta dans des roseaux où il sauva sa vie; mais cette aventure ayant jetté l'alarme dans la place, le Commandant, qui étoit très actif, courut à la porte, & y arriva dans le temps que les ennemis venoient de se rendre maîtres du corps-de-garde; après avoir massacré ou mis en fuite quarante Soldats qui le gardoient. M. de Raousset fit tuer les chevaux du charriot qui étoit encore sur le pont, ce qui embarrassa tellement le passage, que les Officiers Impériaux, obligés de défiler un à un, furent tués

autant qu'il s'en présenta, ce qui les empêcha de faire plus de progrès dans le corps de la place, & il ne s'en sauva pas un seul de tous ceux qui y étoient déja entrés. Les ennemis qui occupoient la demi-lune recevoient continuellement du renfort, & ils essayèrent de se rendre maîtres des deux bastions voisins; mais ils furent repoussés par les Soldats François qui y avoient leur poste, & qui ne cessèrent de faire feu sur la demi-lune & sur le chemin couvert, où les Impériaux étoient également entrés sans avoir encore eu le temps d'y établir un logement. Les Bourgeois se joignirent aux troupes Françoises, & les ennemis furent obligés de se retirer après avoir eu plus de deux cents hommes tués, entre lesquels étoient un grand nombre d'Officiers. L'entreprise sur le nouveau Brisach ne put être exécutée, & les Impériaux, voyant le peu de succès de M. de Weincklauffen, coulèrent eux-mêmes leurs bateaux à fond, après en avoir retiré les hommes & les armes qu'ils y avoient cachées.

1704.

XIII. Les ennemis prennent Traerbach.

D'un autre côté, le Duc de Marlborough, qui s'étoit emparé de Trèves, quand les François l'eurent aban-

donné, voulut se rendre maître de
1704. Traerbach. Le Baron de Trogné, qu'il chargea de cette expédition, y trouva plus de résistance qu'il n'en avoit prévue. Il essaya de prendre le château par escalade; & M. de Reignac, qui y commandoit, lui laissa faire tous ses préparatifs, comme s'il n'eût eu aucun soupçon de son dessein; mais dans le moment où il étoit prêt de l'exécuter, ce Commandant fit charger avec tant de succès les cinq cents hommes qui s'en étoient approchés, que presque tous furent tués ou blessés. Marlborough, voyant que M. de Reignac n'étoit pas un Officier à se laisser emporter d'emblée, chargea le Prince de Hesse de faire un siège dans les formes. La place tint un mois entier, & les ennemis perdirent douze cents hommes dans trois assauts qu'ils donnèrent successivement. Enfin le 19 de Décembre M. de Reignac en sortit avec les honneurs de la guerre, & la garnison fut conduite à Thionville.

XIV. Le Prince Eugène retourne à Vienne.

Le siège de Landau ayant occupé les ennemis jusqu'à la fin de la campagne, il ne leur resta plus de temps pour former aucune nouvelle entreprise, & leurs Généraux les firent en-

trer en quartier d'hiver. Marlborough fit un voyage en Prusse pour engager le Roi Fréderic à fournir un nouveau corps de troupes aux Alliés. Le Prince Eugène repassa en Allemagne, traversa la Bavière, régla l'affaire des garnisons, & soumit la ville d'Ingolstadt, que le Gouverneur Lutzelbourg refusoit de livrer aux Impériaux, malgré les ordres de l'Electrice. Quand on les lui signifia, il répondit qu'il respectoit infiniment tout ce qui venoit de cette Princesse; mais que la place lui ayant été confiée par son Souverain, il ne la rendroit que lorsqu'il verroit des ordres par écrit de Son Altesse Electorale. On fut donc obligé de lui communiquer en original la lettre de ce Prince, qui donnoit plein pouvoir de traiter à l'Electrice: il la lut plusieurs fois en marquant la plus vive douleur, & enfin remit la place entre les mains du Prince Eugène, qui passa ensuite à Vienne.

1704.

Ottieri.

XV. Campagne de Flandre.

En Flandre, nous avons vu que le Maréchal de Villeroi avoit quitté les bords de la Meuse & le Brabant pour s'approcher du Rhin, ce qui avoit rendu de ce côté les ennemis très supérieurs en forces aux François. Le Général Dopf voulut en profiter, & se

mit en marche pour les attaquer ; mais
1704. M. d'Auverkerque, qui avoit des inſtructions ſecrètes pour qu'on demeurât ſimplement ſur la défenſive, lui fit donner ordre de ſe retirer, & d'abandonner le projet qu'il avoit formé contre les lignes. Il en fut de même du Baron de Trogné, qui les attaqua deux fois, & fut obligé d'y renoncer, faute d'être ſoutenu. Le Marquis de Bedmar qui commandoit les troupes des deux Couronnes, ſe contenta de ſon côté de conſerver les lignes ſans faire aucun mouvement au-delà. Il n'y eut donc d'autre exploit en Flandre cette année que le bombardement de Namur par les Anglois. Leur projet étoit de brûler les magaſins qu'on avoit formés dans cette place, dont ils auroient enſuite entrepris le ſiège avec plus de facilité; mais le Marquis de Ximenès, qui y commandoit, prit de ſi ſages précautions, que trois mille bombes jettées par les ennemis ne firent d'autre effet que d'incendier un magaſin de fourrages peu conſidérable, brûler quinze maiſons & endommager quelques autres bâtiments. Les habitants furent vengés par les batteries de canon que le Commandant fit élever contre celles

San-Vitali. Quincy.

s ennemis, & qui leur tuèrent ou
›ssèrent quinze ou seize cents hom- 1704.
›s. Un autre corps des Alliés mit
contribution Dinant, ainsi que le
ys entre Sambre & Meuse, & le
›néral Spaar prit le Fort-Isabelle. Peut-
›e auroient-ils fait plus de progrès si
Marquis de Bedmar n'eût reçu un
ıfort de douze bataillons & de douze
›adrons détachés de l'armée de Ville-
i sous la conduite du Marquis d'Al-
›re. Les ennemis en étant instruits,
ne fit plus de part & d'autre que les
›uvements nécessaires pour se pro-
rer des fourrages, ce qui dura jus-
'au mois d'Octobre qu'on entra en
ıartier d'hiver.

L'Electeur de Bavière, après être
meuré peu de temps à Strasbourg
au Fort-Louis, se rendit dans son
ouvernement de Flandre. A peine y
t-il arrivé, qu'il proposa au Maré-
ıal de Villeroi de combattre les enne-
is, moins forts alors en infanterie
ıe les troupes des deux Couronnes.
› Maréchal, qui avoit vraisemblable-
ent des ordres particuliers pour ne
en entreprendre de plus cette année,
oppos a au dessein du Prince, sous pré-
›xte qu'on n'avoit pas assez de cava-

XVI. L'Electeur de Bavière se retire à Bruxelles.

lerie. L'Electeur se rendit à ses raisons,
1704. demeura tranquille à Bruxelles ; & le Marquis de Bedmar passa en Sicile, dont le Monarque Espagnol lui donna le Gouvernement.

Pour ne pas être obligés de couper le récit de ce que nous avons à rapporter des guerres d'Italie, de Piémont & de Portugal, nous allons parcourir les événements de la guerre de Hongrie. Ils ne sont point étrangers à notre Histoire, puisque cette guerre occupoit des troupes Impériales, qui, sans cette diversion, auroient été employées contre les forces des deux Couronnes.

XXII. Guerre de Hongrie

Les succès du Monarque François & de l'Electeur de Bavière, pendant la campagne de 1703, avoient donné les plus grandes espérances aux mécontents de ce Royaume, & ils comptoient s'ouvrir dans peu une communication libre avec les armées de ces deux Puissances. En effet, comme nous l'avons déja observé, sans la bataille d'Hochstet, la Maison d'Autriche alloit se trouver dans la nécessité de faire une paix désavantageuse, à moins que la grandeur d'ame ou la prudence de Louis XIV ne l'eût fait condescendre

à des conditions moins onéreuses, pour ne pas alarmer les autres Potentats, dont la jalousie n'auroit été que trop excitée, si après une guerre d'aussi courte durée, ils avoient vu le petit-fils de ce Monarque tranquille possesseur de toute la succession de Charles II. 1704.

XVIII. Succès des Mécontents au commencement de la campagne.

Dans le commencement de la campagne, les succès des mécontents avoient assez répondu à leur attente. Au mois de Juin, ils eurent une action contre le Général Allemand Rissچau, qui fut battu & fait prisonnier, ce qui enfla tellement leur courage, qu'ils étendirent leurs courses jusqu'aux portes de Vienne. Les habitants des campagnes se retirèrent dans la Capitale, où ils firent le récit le plus touchant de la misère qu'ils éprouvoient par les dévastations & les cruautés des mécontents, qui, étant presque tous Protestants, brûloient les Eglises & les Monastères d'hommes & de filles, & y commettoient tous les excès où se livre le soldat quand il n'est pas retenu par une exacte discipline. L'Empereur, voyant le danger auquel il étoit lui-même exposé ainsi que sa famille, voulut traiter d'un accommo-

dement avec les mécontents : les An-
1704. glois & les Hollandois unis avec eux par la Religion, quoique divisés par la politique, furent regardés comme les seuls qui pouvoient devenir médiateurs, & Sa Majesté Impériale les chargea de proposer une négociation.

Ottieri.

XIX. Ils font des demandes excessives.

Les Mécontents, voyant qu'on ne les regardoit plus comme des sujets rebelles, puisqu'on se disposoit à traiter avec eux comme de Puissance à Puissance, portèrent leurs demandes si haut, qu'il étoit impossible que l'Empereur pût les leur accorder avec honneur. Ils exigeoient pour préliminaires: « 1°. Que Ragostki seroit reconnu » par l'Empereur en qualité de Sou» verain indépendant de toute la Tran» silvanie : 2°. que les Hongrois au» roient la liberté d'élire un Roi sui» vant leurs loix, & dans une Diète » libre à tous égards : 3°. que l'Em» pereur feroit sortir de la Transilva» nie les troupes qu'il y avoit, & rap» pelleroit le Comte de Rabutin qui » en étoit Gouverneur : 4°. que la Re» ligion Protestante seroit rétablie dans » toute la Hongrie, & que pour cet » effet, quatre cents Eglises, données » aux Romains, seroient restituées aux

» Proteſtants : 5°. enfin qu'on banni-
» roit à jamais de la Haute-Hongrie 1704.
» tous les Moines, ſoupçonnés d'ex- *Vie de Charles VI.*
» citer la diviſion entre les Romains
» & les Proteſtants. »

XX. L'empereur reprend le deſſus.

Quelque indignation que duſſent cauſer à l'Empereur des propoſitions auſſi exorbitantes, il crut devoir prendre le parti de diſſimuler, pour ménager les Puiſſances Proteſtantes qui lui étoient alliées, ou qui faiſoient partie du corps Germanique. Il laiſſa entrevoir qu'il ne s'éloigneroit pas de conſentir au moins à une partie de ce que les mécontents exigeoient, & par cette politique il réuſſit à convenir avec eux d'une ſuſpenſion d'hoſtilité juſqu'au mois d'Octobre. Elle fut aſſez mal obſervée, & les mécontents firent encore quelques courſes dans la Moravie & dans l'Autriche; mais Léopold, qui avoit tout à craindre ſi ſon armée eût été battue en Bavière, ſouffrit ces inſultes pour éviter de leur donner un prétexte de recommencer ouvertement leurs incurſions. La victoire d'Hochſtet lui fit bientôt changer de conduite; maître de porter en Hongrie & en Tranſilvanie, la plus grande partie des forces qu'il avoit en Bavière, il com-

mença à parler en Souverain i
1704. & ne voulut plus écouter leurs
positions. Le Général Heister, q
envoyé contr'eux, défit le Con
Forga..., qui commandoit un co
dix-huit mille hommes, & lu
tout son canon & tout son ba
Léopold fit connoître alors qu
vouloit bien accorder à Ragos
aux autres chefs des mécontents
titution de leurs biens, ce seroit
de grace, sans qu'ils eussent
droit de l'exiger, & qu'il ne
avec eux aucun accommodement
n'eussent évacué les places de la I
Hongrie, dont ils s'étoient em
Ils étoient bien éloignés de consi
ces propositions : le congrès
avoit ouvert à Schemnitz fut e
ment rompu, & l'on ne songe
de part & d'autre qu'à poursui
guerre avec une nouvelle fureu

XXI. Envoyés des Turcs à Vienne & à Venise.

La Porte Ottomane, toujours
mie déclarée ou secrete de l'Em
& de l'Empire, favorisoit sou
les mécontents, & l'on n'ignor
les liaisons que la France avoit
Cour de Constantinople. Le no
Sultan, sous prétexte de faire p
Puissances de l'Europe de son

ment au Trône, fit passer à la Cour de Vienne un Envoyé, dont les instructions portoient de s'informer quelles étoient les dispositions des Princes de l'Empire, pour ou contre Léopold, & quelles forces ce Monarque pouvoit mettre en campagne pour opposer aux Turcs s'il survenoit quelque nouvelle rupture. Un autre envoyé se rendit à Venise, avec de semblables instructions, quoique tous ces Ministres protestassent également de n'avoir d'autre objet que d'entretenir la bonne intelligence rétablie par le traité de Carlowitz. 1704.

XXII. Les Mécontents s'emparent de Neuhausel.

Outre ces deux Envoyés, le Grand-Seigneur en avoit encore fait passer un à Schemnitz avant la rupture du congrès, ce qui avoit beaucoup contribué à augmenter la confiance & l'orgueil des mécontents, quoique ce Ministre eût déclaré qu'il ne prendroit aucun parti, & qu'il se contenteroit de voir & d'entendre ce qui se passeroit dans l'Assemblée. A peine les hostilités furent-elles recommencées, que les mécontents tournèrent leurs armes contre la ville de Neuhausel, dont le Comte Caprara avoit fait la conquête sur les Turcs en 1685, après un siège

1704. que la belle résistance des ennem nom Chrétien avoit rendu très lo très sanglant. Cette place étoit importante pour mériter toute l'a tion de la Cour de Vienne : mai une négligence impardonnable, on eu si peu de soin à la mettre en ét défense, que depuis ce temps la b faite par les Impériaux n'étoit pa core réparée. Aussi le Prince Rag

Ottieri. n'y trouva presque aucune résist & il s'en empara au mois de D bre, étonné lui-même de la f avec laquelle il en faisoit la con

XXIII. Ils sont battus à Tirnau. Les rejouissances que ce succès sionna parmi les mécontents, ne pas de longue durée. Le 26 de D bre le Général Heister, quoiqu' fût inférieur en forces, attaqua nau leur armée composée de mille hommes sous les ordres du ce Ragotski, & des Généraux I zeni, Esterasi & Oskrai. L'infa des mécontents eut d'abord q avantage sur celle des Impériaux leur cavalerie ayant été mise route, entraîna bientôt la perte de l'infanterie, qui n'étoit plus sou & dont on fit un horrible carna Allemands n'ayant accordé pres

cun quartier. Le Ministre de l'Electeur de Bavière auprès du Prince Ragotski 1704.
fut tué dans cette bataille, & M. de Verville, Agent du Monarque François, n'évita le même sort qu'en criant à ceux qui l'environnoient & qui alloient le faire périr sous leurs coups: « arrêtez; je suis Ministre du Roi de » France. » A ces mots la fureur des Impériaux parut suspendue; ils se contentèrent de s'assurer de sa personne, & il fut traité avec tous les égards dus à son caractère. Dans le fort du combat, un bataillon de soldats Allemands, qui combattoient sous les Drapeaux de Ragotski, passa tout-à-coup au service du Général Heister, & cette défection contribua à jetter le trouble dans l'armée des Mécontents, qui perdirent à cette action plus de trois mille hommes, toute leur artillerie & tout leur bagage. En Transilvanie, le Comte de Rabutin, Général des Impériaux, remporta aussi un avantage sur le Général Towskai, qu'il obligea de lever le blocus de Clausembourg.



postes sur le Lac de Garde. §. XXXIX. *Les Impériaux en occupent d'autres. Embarras des Vénitiens.* §. XL. *Fin de la campagne en Lombardie.* §. XLI. *Suite de la campagne du Piémont.* §. XLII. *M. de Vendôme assiège Vèrue.* §. XLIII. *Le débordement du Pô l'empêche d'attaquer le Duc de Savoie.* §. XLIV. *Il se rend maître du Fort de Guerbignan.* §. XLV. *Constance admirable des François.* §. XLVI. *Efforts du Duc de Savoie. Persévérance de M. de Vendôme.*

1704. LA France ayant fait la conquête de la Savoie dans le cours de l'année 1703, ainsi que nous l'avons rapporté, le Duc de Vendôme entreprit pendant la campagne suivante d'étendre les armes victorieuses de la Maison de Bourbon jusques dans le cœur du Piémont. Les troupes qu'il commandoit bordèrent la Secchia & le Mincio pendant tout l'hiver pour s'opposer aux Impériaux ; & M. de la Feuillade, qui avoit son quartier en Savoie, se disposa à agir de concert avec lui, aussi-tôt que le retour de la belle saison le permettroit. Quand ils eurent reçu les recrues qui leur vinrent

I. Disposition des armées en Italie.

rent de France, partie par le Dauphiné, partie par mer, M. de Vendôme forma deux armées; prit le commandement de celle qu'il destinoit à agir en Piémont, & mit sous les ordres du Grand-Prieur son frère celle qui devoit rester en Lombardie. Les Impériaux avoient peu de forces de ce côté, l'Empereur se trouvant trop pressé par les ennemis qu'il avoit en Bavière & en Hongrie, pour envoyer beaucoup de troupes en Italie. Le Duc de Vendôme jugea donc inutile de donner à son frère une armée considérable, & il le chargea seulement de veiller sur les Impériaux, sans former de grandes entreprises, à moins qu'il ne fût presque assuré du succès; plan qu'il suivit dans tout le cours de la campagne. 1704.

II. M. de Vendôme modère l'activité du Grand-Prieur.

Le Comte de Trautsmansdorf & le jeune Prince de Vaudemont, qui commandoient les ennemis dans la Lombardie, manquoient également de troupes, d'argent & de munitions. Trautsmansdorf avoit son quartier général à Revère, où il espéroit demeurer tranquille jusqu'au printemps: mais le 4 de Mars il apprit que les François étoient en marche pour le venir attaquer. Le Grand-Prieur, Général aussi

actif que ſon frère, excité par une noble émulation d'égaler ſes exploits,
1704. eſpéroit acquérir au moins une gloire pareille, s'il réuſſiſſoit à chaſſer entièrement les Impériaux de l'Italie. Il ne pouvoit agir ſans la permiſſion du Duc, que Louis XIV avoit nommé Général en chef : il lui fit repréſenter la facilité qu'il comptoit trouver dans l'expédition de Revère ; & ſur ſes inſtances, le Duc lui laiſſa la liberté d'exécuter cette entrepriſe. Il ſe mit réellement en marche le jour que nous venons de dire ; mais M. de Vendôme, qui ſavoit que ſon frère agiſſoit quelquefois avec plus d'ardeur que de prévoyance, ſe fit informer plus exactement de l'état du poſte qu'on vouloit attaquer ; il apprit qu'outre la force naturelle de ce poſte, le Prince de Vaudemont s'y étoit ſi bien retranché, qu'on ne pouvoit l'emporter ſans une perte conſidérable, ſur-tout dans une ſaiſon auſſi fâcheuſe ; & il envoya, ſans perdre de temps, ordre au Grand-Prieur de ſuſpendre cette expédition juſqu'au printemps. Ce Général fut obligé d'obéir, & le débordement des rivières, enflées par les pluies, lui ſervit de prétexte pour faire retirer ſes trou-

es ; mais il s'en vengea ſur Concor-ia , où les ennemis avoient quatre ents hommes. Le Comte de Vaudray fut envoyé, dans l'eſpérance de les nlever avant qu'ils ſoupçonnaſſent ſon leſſein ; ils en furent avertis, abandonièrent la place & ſe retirèrent du côté le la Mirandole. Le Comte d'Eſtrades ne leur laiſſa pas le temps d'y arriver ; l tomba ſur eux en route , en tua oixante , fit trois cents priſonniers , & ſe rendit maître des bateaux où ils ivoient embarqué tous leurs équipa-ges. 1704. *Ottieri.* *Quincy.*

III. Il s'empare du poſte de Revère.

Le Grand-Prieur, redoublant tou-ours ſes inſtances , obtint enfin au nois d'Avril la permiſſion qu'il deſi-roit ſi ardemment. Il ſe mit en marche e 9 de San-Benedetto , avec dix-huit bataillons, quarante-neuf compagnies de grenadiers & trois cents hommes de cavalerie ; paſſa la Secchia, & s'a-vança en perſonne juſqu'à une demie-lieue de Revère. Le jeune Prince Tho-mas de Vaudemont y commandoit en l'abſence du Général Trautſmanſdorf qu'une maladie avoit obligé d'aller à Veniſe. Ce Prince avoit tout le cou-rage & l'habileté néceſſaire pour ſe défendre vigoureuſement ; mais il pré-

séra les vrais intérêts du Souverain
1704. qui lui confioit le commandement de ses troupes, à la gloire personnelle qu'il auroit peut-être acquise s'il en eût voulu sacrifier une partie pour conserver quelque temps ce poste. Il assembla le Conseil-de-Guerre; y exposa les raisons qui lui faisoient juger qu'on devoit ménager précieusement le sang du petit nombre de soldats que l'Empereur avoit en Italie; amena tous les autres Officiers à son avis, & l'on résolut d'abandonner Revère pour renforcer le poste d'Ostiglia. Il fit partir l'artillerie avec autant de secret que de diligence, pendant qu'il amusoit les François, en attaquant une maison où ils s'étoient retranchés, à quelque distance de Revère; fit ensuite défiler ses troupes, à la réserve de deux cents hommes, qui eurent ordre de se jetter dans des bateaux qui devoient les emmener aussi-tôt que les François se présenteroient, & le tout fut si bien conduit, que Revère fut évacué sans qu'il y perdît un seul homme.

IV.
Les Allemands entrent dans le Ferrarois.

La ville d'Ostiglia n'étoit pas assez grande pour contenir toutes ces troupes, jointes à celles qui y avoient déja leur poste. Le Prince en fit entrer une

rtie dans le Ferrarois, où elles s'a-
ncèrent jusqu'à Palantone, quoique 1704.
pays dépendît de l'Etat Ecclésiasti-
ie. Les Impériaux jettèrent aussi plu-
urs ponts du côté de Ponte-Molino,
y élevèrent quelques petits forts
ec des retranchements pour les met-
à couvert des attaques des Fran-
is : mais comme ces derniers étoient
îtres de la rive droite du Pô, ils in-
ceptèrent totalement aux ennemis la
rigation de ce fleuve, qui ne leur
plus d'aucun usage pour tirer des
res d'Allemagne. Dans la disette où
rouva alors le Prince, il fit deman-
à l'Empereur les secours qui lui
ient si nécessaires ; mais la Cour de
nne étoit alors dans un si grand
barras, qu'il n'en put tirer que des
anges de sa bonne conduite, & de
tes exhortations à y persévérer,
s aucun secours ni en hommes, ni
argent.

V. Ouverture de la campagne dans le Piémont.

Dès le mois de Mars le Comte d'Es-
ig s'étoit emparé dans le Piémont
postes de Robbio & de Rosasque,
qui avoit déterminé le Duc de Sa-
e à se mettre de très bonne heure
campagne. Son armée, composée
aliens, de Suisses & d'Allemands,

mellano, entra dans le Milan
établit son quartier général à
ville du Monferrat, à peu de
du Pô & environ à trois lieues
sal & de Verceil. Ses troupe
mencèrent à faire des courses
& d'autre; ce qui obligea M.
dôme de rassembler promptem
siennes, & de s'avancer jusqu'à
dans l'intention de traverser le
attaquer les ennemis dans leurs
chements; son armée étoit co
de cinquante-quatre bataillons
soixante-dix-sept escadrons, to
plets, au moyen des recrues
étoient arrivées par Gènes; m
gré cette supériorité, les Offic
néraux lui représentèrent qu

commencèrent à passer la nuit du 5 au 6 de Mai. Ils ne rencontrèrent aucun obstacle, & le reste de l'armée qui les suivit se forma tranquillement dans la plaine. Le Duc de Savoie prit le parti de se retirer, ne voulant pas au commencement d'une campagne, risquer, avec des forces inférieures, l'événement d'une bataille contre un Général aussi expérimenté que M. de Vendôme. Il donna ordre au Comte Doria de se jetter avec quatre mille hommes dans Verceil, dont il craignoit que les François ne voulussent s'emparer; fit décamper son armée avec le moins de bruit qu'il lui fut possible, la nuit du 6 au 7, & se mit en marche vers Crescentino. 1704.

VI. M. de Vendôme bat l'arrière garde du Duc de Savoie.

Quelque diligence que ces troupes apportassent dans leur marche, les François en étoient si proches, qu'ils tombèrent sur l'arrière-garde, où commandoit le Général Vaubonne. Elle étoit composée de deux cents hommes de cavalerie, de trois régiments de dragons & de huit compagnies de grenadiers. M. de la Bretonnière les attaqua, à la tête de quatre cents cavaliers, & les poussa jusqu'au village de Trino, où ils se rallièrent sous le feu de l'in-

fanterie que M. de Vaubonne y avoit
1704. placée. Ils poussèrent les François à leur tour : mais ces derniers, soutenus par M. de Lautrec à la tête de deux régiments, se reformèrent, retournèrent à la charge, mirent les ennemis en déroute, en tuèrent deux cents, en blessèrent un plus grand nombre, & firent soixante prisonniers, du nombre desquels fut M. de Vaubonne.

Quincy.

VII. Le Duc de Savoie prend son poste à Crescentino.

Le Duc de Savoie marcha en personne au secours de son arrière-garde, & s'exposa tellement, qu'il courut le plus grand risque d'être tué, ou de tomber entre les mains des François : conduite, dit un Auteur Italien, qui mérite plus d'admiration que de louange. Il réussit à retirer ses troupes & à rallentir l'ardeur des François, qui, dans cette attaque, perdirent M. de Lautrec, Lieutenant-Colonel de Dragons, & eurent quarante hommes tués ou blessés. M. de Vendôme suivit les ennemis jusqu'à Ramessano, & ramena ensuite son armée dans le camp de Trino. Il se remit en marche le 8 pour s'approcher de Crescentino, dans l'espérance que le Duc, ainsi poussé, abandonneroit ce poste ; & se retireroit au-delà de la Doria-Baltea, rivière qui

tombe dans le Pô un peu au-dessus de cette ville ; mais voyant que les ennemis, au contraire, se retranchoient dans ce poste, & qu'ils avoient établi leur camp, la droite appuyée à la rivière, & la gauche à Crescentino, il fit aussi camper son armée environ à une lieue de distance de celle du Duc. 1704.

Ottieri.

VIII. Force de son camp.

Il auroit été très difficile de forcer ce Prince dans son camp, qui formoit une espèce de triangle, dont un des côtés étoit le fleuve du Pô, un autre la Doria, & le troisième un Canal qu'il avoit fait creuser d'une rivière à l'autre, ensorte qu'il étoit entouré d'eau de toutes parts. Cette situation dans un pays rempli de marais le rendoit inaccessible ; mais il paya chèrement cet avantage, par les maladies qui se répandirent dans son armée. Une grande partie de ses troupes étoient de nouvelles levées, peu accoutumées à la fatigue, & elles ne purent supporter l'effet que produisit sur elles le mauvais air, joint au travail excessif qu'il leur fit faire pour se renfermer dans de bons retranchements. Son objet, dans cette position, étoit de pouvoir secourir Verceil & Verue, dont il craignoit également que les François



IX.
M. de Vendôme trompe le Duc de de Savoie.

mencer les conquêtes de cett
gne par le siège de Verceil ; r
donner le change au Général
il fit ses dispositions comm
eu dessein d'entreprendre cel
rue. Le Duc de Savoie, quelq
rience qu'il eût dans les ruses
re, fut trompé par les appar
ne s'occupa que de cette der
ce, & n'égligea d'envoyer à
un corps de cavalerie, qui
été très nécessaire pour battr
pagne & pour soutenir l'in
tant dans les sorties que dan
tres occasions importantes. Il
dans cette place environ se
hommes de garnison ; mais
la moitié n'étoient propres

avant que les troupes des deux Couronnes investissent la place ; ils portoient expressément de ne point capituler tant qu'il y auroit quelque terrein à défendre, & de faire pendre quiconque oseroit le proposer : mais ces ordres eurent la destinée de tous ceux qui sont trop sevères, & ne furent point mis à exécution. 1704.

X. Il investit Verceil.

M. de Vendôme commença par s'assurer de tous les postes qui pouvoient servir à entretenir la communication avec le Monferrat & les autres Provinces d'où il tiroit des vivres & des munitions. Il établit devant Trino un pont, dont il donna la garde au Marquis de Sennectère avec neuf cents dragons ; confia le poste de Dézana à M. de Langallerie, auquel il donna cinq bataillons & neuf escadrons ; fit faire des lignes dans le Monferrat, qui s'étendoient de Gabiano à Varengo & Odolego, à peu de distance de Verue, & y mit M. Albergotti avec dix bataillons, sept escadrons & six pièces de canon : enfin il établit des ponts de communication sur toutes les petites rivières, pour que les différents corps pussent se réunir en très peu de temps, s'il étoit nécessaire ; & garda sous ses

1704. ordres vingt mille hommes d'infanterie & six mille de cavalerie, qu'il destina à faire le siège de Verceil. L'artillerie & tous les ustensiles dont il avoit besoin furent conduits par le Pô jusques à Casal, ce qui confirma le Duc de Savoie dans la pensée qu'on en vouloit à Verue; mais tout-à-coup on les transporta sur des charriots devant Verceil, dont on fit l'investissement le 5 de Juin, & en même temps M. de Vendôme donna ordre de rompre tous les chemins qui conduisoient de cette Ville au camp de Crescentino, où étoit l'armée de Savoie.

...ttieri. XI. Ouverture ...la tranchée.

Verceil, ville ancienne & déja fameuse du temps des Romains, après avoir été en république, fut soumise aux Ducs de Milan, d'où elle a passé sous la domination des Ducs de Savoie. Elle est près de la rive occidentale de la Sesse, & depuis long-temps elle sert de boullevard au Piémont du côté du Milanois. Outre les anciennes fortifications, Amédée en avoit fait construire à la moderne, & elle avoit quatorze bastions, dix demi-lunes, une bonne citadelle, des chemins couverts & plusieurs ouvrages extérieurs. La tranchée fut ouverte le 14, à trois

cents toises de la place, sans que les ennemis fissent aucun mouvement pour s'y opposer; & les François, ayant profité de quelques fonds, commencèrent leurs travaux beaucoup plus près qu'il n'est ordinaire. La garnison, comme nous l'avons déja remarqué, n'ayant point de cavalerie pour battre la campagne, il n'y eut que le bruit & la fumée du canon qui leur apprit qu'ils étoient assiégés: mais aussi-tôt qu'ils en furent instruits, ils commencèrent un feu très vif, étant abondamment pourvus de toutes sortes de munitions. Les François formèrent deux attaques, dont la principale s'étendoit entre la Sesse & le chemin de Casal, & l'autre fut dirigée du côté de la porte de Turin. M. de Vendôme prit lui-même la direction de la première, où il fit élever quarante-huit pièces de canon en batteries, & M. de Las-Torres se chargea de celle de la gauche, qui en avoit seulement vingt pièces. L'une & l'autre fut également bien conduite: on s'attacha non-seulement à ruiner les défenses des ennemis, mais encore à les écarter des chemins-couverts & des autres ouvrages, où ils souffrirent excessivement par les batteries à ricochet, ainsi

1704.



voient presque aucun endro[it]
pussent trouver de couvert.

XII. Prise de la place. La garnison en est faite prisonnière de guerre.

Dans le commencement d
les ennemis firent deux sorties
rent aucun effet, & depuis
jusqu'à la prise de la place, il
tentèrent de tenir ferme dans
vrages, sans rien entrepren[dre]
retarder les approches. On
établir des logements sur le
couvert le 2 de Juillet; on fa
suite le fossé pour en faciliter le
& la nuit du 15 au 16, on
sans résistance d'une demi-lu[ne]
n'y avoit qu'un petit nombre
dats, qui prirent la fuite quan[d]
tendirent crier: « tue, tue. » L
18 au 19 on attacha le mineur

assiégés demandèrent les honneurs de la guerre ; mais M. de Vendôme exigea qu'ils se rendissent prisonniers. Le Gouverneur, instruit de la fermeté de ce Général, dit qu'il se feroit porter sur la brèche, & qu'il y périroit l'épée à la main, plutôt que de consentir à une telle capitulation. M. de Vendôme persista, malgré le sentiment des Officiers-Généraux de son armée, & il les assura qu'à en juger par la défense que M. de Prasla avoit faite, il ne tarderoit pas à y consentir. Il ne fut pas trompé dans son attente ; après plusieurs pourparlers où il marqua toujours la même sévérité, il fit dire au Vice-Gouverneur qu'il n'étoit pas accoutumé à attendre si long-temps. Enfin par une capitulation assez bisarre, on convint que la garnison sortiroit par la brêche, tambours battants, mêche allumée, enseignes déployées & balle en bouche, avec quelques coups à tirer ; mais que quand elle seroit au pied de la contrescarpe, elle mettroit bas les armes & se rendroit prisonnière de guerre. Les Officiers conservèrent leur bagage ; & furent envoyés sur leur parole en différentes villes du Milanois. Cette fermeté de M. de Ven-

1704.



d'un grand usage dans la suite
guerre. Il eſt vrai que cette
alors avantageuſe pour la M
Bourbon, lui fut très nuiſib
nées ſuivantes, lorſque les af
rent changé de face. Les enn
virent alors l'exemple donn
de Vendôme, ce qui rendit
beaucoup de troupes des de
ronnes. Après la priſe de Ver
en donna le gouvernement
Vaubecourt, qui mit auſſi-tôt
San-Vitali. vailleurs pour en faire ſauter
tifications.

Le peu de défenſe de cett
qui ſe rendit avec tant de préc
qu'on fut obligé d'élargir la
pour donner paſſage à la ga
cauſa le plus grand chagrin au

blâme retomba ſur lui & ſur les autres Officiers qui avoient contribué de leur conſeil à la reddition de la place. 1704.

XIII. M. de la Feuillade s'empare de Suze.

Pendant que le Duc de Savoie ſembloit ne s'être mis de bonne heure en campagne que pour être témoin de la perte de cette place qu'il ne put ſecourir, par les précautions que M. de Vendôme avoit priſes, le Duc de la Feuillade entra dans le Piémont par le Dauphiné, & s'empara avec autant de facilité de la ville de Suze, ſituée à dix lieues de Turin, & qui eſt un des principaux paſſages de France en Italie. Cette ville eſt ſur les bords de la Doria, dans une vallée entourée de montagnes, qui font partie des Alpes. Outre la citadelle qui eſt très forte, on trouve ſur la rive oppoſée de cette rivière, le château, nommé la Brunette, ainſi que le poſte nommé le Fort-de-Catinat; mais l'un & l'autre ſont commandés par pluſieurs hauteurs. Le Duc de Savoie avoit fait fortifier ce château à la moderne : on le regardoit comme un des meilleurs de toute l'Italie, & il y avoit mis quinze cents hommes de garniſon. M. de la Feuillade arriva aux environs de Suze les premiers jours de Juin avec vingt-quatre



pes s'étant retirées dans la cit
Ville lui ouvrit ses portes. Il fi
élever des batteries contre
nette : l'assaut y fut donné le 5
nemis se défendirent courageu
& les François ne l'emportère
près avoir perdu beaucoup de
tués ou blessés. Les assiégés
aussi quatre cents hommes tu
leur fit un grand nombre d
niers, dont les principaux fure
lonel Allemand, le Comte de
Lieutenant-Colonel dans les tr
Duc de Savoie, & trois autres
de distinction. On attaqua e
Fort-de Catinat, où il n'y a
quatre-vingts hommes, qui
rent le 7. Il ne restoit plus qu
delle, contre laquelle le Géné

1704.

XIV. Punition du Gouverneur & des principaux Officiers

.e Duc de Savoie indigné de voir ıber en peu de jours entre les mains François une place qu'on jugeoit c raison qui les arrêteroit plusieurs is, donna ordre de faire le pro- au Gouverneur & aux Officiers la garnison. Leur lâcheté fut pu- comme elle le méritoit. Bernardi condamné à avoir la tête tran- :e, & des principaux Officiers, les s furent enfermés à perpétuité, & autres furent envoyés aux galè- :. Bernardi évita le supplice par ıtercession de l'Envoyé d'Angleterre, i demanda sa grace au Duc de Sa- ie. Elle lui fut accordée, & le cou- r qui en étoit le porteur arriva ns l'instant que le criminel étoit sur chaffaud prêt à recevoir le coup i devoit terminer des jours qui lui furent prolongés que pour les ffer dans l'infamie.

Ottieri.

XV. Secours que M. de la Feuillade tire des Barbets.

Cette conquête mit M. de la Feuil- le à portée de s'étendre du côté s vallées habitées par les Barbets, ets très peu soumis du Duc de Sa- ie. Le Général François eut pour .ncipal objet en tournant de ce cô- , de persuader aux habitants de :ndre le parti de la France, ou au

moins de garder la neutralité & d
1704. ne point fournir de troupes à leu
Souverain. Il y réussit, en employant
propos les promesses & les menaces
& ils s'engagèrent à laisser le passag
libre aux troupes de Louis XIV. &
à ne jamais prendre les armes con
tre ce Monarque. On prétend qu
pour les amener à cette condescendan
ce, M. de la Feuillade leur prom
que le Roi donneroit les mains pou
les ériger en République ; & en eff
il paroît que ce Général traita ave
eux comme s'ils eussent été réelle
ment reconnus sous ce titre. Ils furen
par la suite très utiles, en aidant le
soldats dans le passage des montagnes
où ils leur servirent souvent de gui
des, ce qui leur évita beaucoup d
fatigue & épargna le travail des pio
niers, qu'il auroit fallu employer à
s'ouvrir des routes, si l'on n'eût été
conduit par des gens qui connoissoient
parfaitement toutes celles du pays.
Les Barbets, aussi nommés Vaudois,
furent entretenus dans cette espéran
ce jusqu'au temps où les disgraces
de la France les firent retomber sous
la puissance du Duc de Savoie, qui en
les soumettant à un joug beaucoup plus

rude que celui qu'ils avoient porté précédemment, les punit rigoureusement de leur facilité à favoriser ses ennemis. 1704.

XVI. Il joint M. de Vendôme.

Quoique les Vaudois se fussent engagés avec M. de la Feuillade à garder la neutralité, ils n'étoient pas tous également affermis dans leur résolution, & un Emissaire des Hollandois, qui se rendit alors dans leur pays, engagea un assez grand nombre des habitants des vallées à reprendre le parti de leur ancien Souverain. M. de la Feuillade irrité de cette défection, marcha à Fenestrelle, qui n'étoit pas en état de faire résistance, fit saccager Saint-Germain, & plaça divers détachements dans les principaux postes, ainsi que dans les Villes de Perouse & de Pignerol; après quoi il se mit en marche pour joindre M. de Vendôme. La distance de Suze à Verue n'est que de douze à quinze lieues, en suivant le plus court chemin, mais la route est impraticable pour une armée, à moins qu'on ne passe par Turin; & le Général François prit le parti de traverser le val de Maurienne, le Duché de Savoie & la Tarentaise pour ga-



avoit confié la garde aux S
ne leur avoit joint qu'un peti
bre de ſoldats de ſes prop
jets. Soit que ces Auxiliaires
gagnés, ſoit qu'ils fuſſent c
de nouvelles levées, moins a
que ne le ſont ordinairement
pes d'une nation diſtinguée
bravoure, ils lâchèrent le p
la première décharge, & laiſ
paſſage libre aux François. M
Feuillade trouva les portes
ouvertes; s'empara de cette
y laiſſa une garniſon, & en
la Doria-Baltea, il s'empara
teau de Bard. Le Comman
rendit priſonnier de guerrre
que les François euſſent mis

e Verceillois, & joignit M. de Vendôme avec vingt bataillons de bonnes troupes & quatre régiments de dragons. 1704. *Quincy. Ottieri.*

Le Général François faisoit ses efforts pour attirer le Duc de Savoie à une bataille; mais ce Prince étoit si bien retranché qu'on ne pouvoit l'attaquer dans son camp sans s'exposer à perdre infructueusement une partie de l'armée des deux Couronnes. M. de Vendôme fit plusieurs marches sous ses yeux, menaçant ouvertement la Ville d'Yvrée, dans l'espérance qu'il s'avanceroit pour couvrir cette place, & que l'armée Françoise le forceroit alors à engager le combat. Tous ces mouvements furent inutiles. Le Duc, qui avoit des provisions en abondance, & qui étoit toujours à portée d'en recevoir de Turin & des environs par le Pô, se contenta de jetter du secours dans Yvrée, & demeura tranquille dans son camp. Cette place n'est pas d'une grande défense, étant commandée de tous côtés par des hauteurs où l'on peut placer de l'artillerie, qui plonge jusques dans le cœur de la Ville. Elle est située sur la rive orientale de la Doria-Bal-

XVII. Le Duc de Savoie évite de livrer bataille.



cette place une garnison (
quatre mille hommes, aux c
Baron de Gripa, brave Offi
mand, bien résolu de faire
efforts pour arrêter long-t
François, malgré le désava
sa situation.

XVIII. M. de Vendôme assiège Yvrée.

M. de Vendôme investit
30 d'Août, après que son a
de eut chassé de la plaine
corps de Hussards qui s'étoi
cés pour reconnoître son ar
s'empara en même temps des
que les ennemis avoient a
nées, & sur lesquelles ils
grand feu d'artillerie & de r
terie qui ne tua pas un seul
de l'armée de Vendôme. Le

ge avec trente-quatre bataillons, soixante-dix-neuf escadrons, soixante & quatre pièces de canon & douze mortiers : la tranchée fut ouverte la nuit du 2 au 3 de Septembre, & il fit aussi-tôt élever cinq batteries, qui commencèrent à tirer le 4 ; elles furent si bien disposées, que prenant à revers plusieurs des ouvrages de la place qu'elles commandoient, elles mirent les assiégeants en état de se loger dès le 8 sur une espèce de contre-garde très proche du chemin couvert. En même temps, on établit un pont sur la Doria, pour attaquer le fauxbourg & la citadelle ; mais la porte qu'on appelle de Turin étant encore libre le 10, le Duc de Savoie y fit entrer sans opposition un grand convoi de munitions de guerre ; ce qui obligea M. de Vendôme à faire passer la rivière à trente escadrons, qui investirent aussi la place de ce côté. 1704.

XIX. La garnison se rend à discrétion.

Le feu continua de part & d'autre avec une égale vivacité jusqu'au 18, où le Commandant voyant qu'on se disposoit à donner l'assaut, demanda à capituler pour la Ville seulement. M. de Vendôme refusa d'écouter au-

cune propoſition, à moins que la ci-
1704. tadelle & le fort n'y fuſſent compris : alors le Baron fit retirer toutes ſes troupes, partie dans l'une, & partie dans l'autre; rompit le pont, & abandonna la Ville, en faiſant prier le Général François d'avoir ſoin des malades & des bleſſés qu'il y laiſſoit. Le 19 on livra l'aſſaut à la citadelle. Les François montèrent à la brêche, ſoutenus par le feu des troupes qu'on avoit placées dans les maiſons voiſines; les ennemis voulurent encore réſiſter, mais ſe voyant en danger d'être tous paſſés au fil de l'épée, ſuivant les uſages de la guerre, ils ſe rendirent à diſcrétion au nombre de deux mille hommes avec vingt-huit drapeaux. Il ne reſtoit plus que le Château, d'où le Commandant fit faire une ſortie le 21, dans l'intention d'eſſayer à ſe retirer dans les montagnes : mais la cavalerie Françoiſe le força de rentrer dans ſa place. Le 23, M. de Vendôme lui fit déclarer qu'il n'y auroit plus de capitulation à eſpérer auſſi-tôt que les troupes des deux Couronnes ſeroient logées ſur le chemin couvert. On ne put être d'accord ſur les conditions,

1704.

z l'on recommença à tirer de part z d'autre; les assiégés les premiers, près en avoir prévenu par le bruit u tambour, comme on en étoit conenu. Enfin le 24, à onze heures du matin, les ennemis battirent la chamade; se rendirent à discrétion, & on es envoya prisonniers dans le Milanois. La prise d'Yvrée acheva de ouper la communication du Piémont vec la Suisse, d'où le Duc espéroit irer de puissants secours; & ses fores furent encore diminuées de onze bataillons, outre ceux qu'il avoit déja perdus à Verceil.

San-Vitali. Quincy.

XX. Le Duc de Savoie manque de reprendre Verceil.

Cette dernière place, dont la prise avoit causé tant de chagrin au Duc de Savoie, fut près de retomber entre ses mains, par des intelligences qu'il y avoit entretenues. La garnison Françoise étoit peu nombreuse, & il y envoya à plusieurs fois une assez grande quantité de ses gens; qui feignirent de déserter des troupes de Savoie, & de prendre parti dans celles de France. Suivant le projet du Duc, ils devoient la nuit du 21 au 22 de Septembre, égorger la garnison, & ouvrir la porte à un corps de troupes commandé par le

1704. Prince Thomas de Vaudemont; mais ce Prince s'égara en chemin; ne put arriver à temps, & fut découvert par un soldat en sentinelle, qui en fit donner avis au Gouverneur. On tira quelques volées de canon : les ennemis furent obligés de reprendre le chemin de leur camp; on les suivit dans leur retraite : mais on ne put les couper, & ils regagnèrent leur armée sans aucune perte.

XXI. Autre entreprise manquée sur Asti.

Vers le même temps, le Général Comte de Daun fit, pour surprendre Asti, une autre tentative, qui n'eut pas plus de succès. Il s'approcha de cette Ville pendant la nuit; surprit une des portes au moment qu'on en faisoit l'ouverture, & y fit entrer trois bataillons avec sept cents hommes de cavalerie. Les François n'avoient que deux bataillons; & le Commandant voyant que ce seroit les exposer en pure perte, s'il entreprenoit de faire quelque résistance, prit le sage parti de les faire retirer dans la Citadelle; ce qu'il exécuta avec tant d'ordre, que les ennemis ne purent s'opposer à leur retraite. La marche du Comte avoit été si précipitée, qu'il n'avoit pu faire conduire de canon; & crai-

gnant d'être lui-même forcé dans la Ville, s'il donnoit le temps aux François de l'armée de Vendôme de l'y venir attaquer, il se retira trois heures après y être entré, sans autre avantage que d'avoir fait prisonniers huit Officiers & vingt soldats, mais aussi sans aucune perte. 1704.

XXII. M. de Vendôme projette de faire le siège de Vérue.

Quoique la saison fût déja très avancée, M. de Vendôme résolut de couronner ses conquêtes de cette année par la prise de Vérue, espérant que cette place ne soutiendroit pas ses efforts jusqu'à la fin de la campagne. Il fut trompé dans son attente : ce siège lui coûta beaucoup plus de temps & de monde qu'il ne l'avoit prévu, & il ne put être terminé que dans le cours de l'année suivante. Comme il fut accompagné de circonstances qui méritent d'être rapportées avec quelque détail, nous en ferons le récit après avoir vu ce qui se passa dans la Lombardie depuis le temps où nous avons cessé de parler des opérations du Grand-Prieur, jusqu'à celui où les troupes furent mises en quartier d'hiver.

XXIII. Le Prince de la Miran-

Pendant que les Généraux des deux Couronnes employoient la force des

[redacted] 1704. lole prend le parti de la France.

armes pour obliger les Alliés à abandonner l'Italie, ils agiſſoient auſſi par la voie de la négociation pour attirer les Princes de ce pays dans le parti de la Maiſon de Bourbon. Le jeune Pic de la Mirandole étoit un de ceux que les François deſiroient le plus de gagner. Maîtres de Revère & de Concordia, il leur étoit facile de pénétrer juſqu'à la Capitale des Etats de ce Prince, & ils auroient pu le traiter en ennemi pour ſe venger de l'inſulte que la Princeſſe ſa tante & ſa tutrice avoit faite aux François en 1701; mais ils préférèrent d'employer tous les moyens poſſibles de douceur pour qu'il les reçût plutôt en qualité d'amis. Le Prince Thomas d'Aquin de Caviglione, oncle du jeune Pic, étoit au ſervice du Roi d'Eſpagne avec le titre de Général de la cavalerie Napolitaine. Il écrivit à ſon neveu, alors âgé de douze ans; lui repréſenta que les François, qui avoient ſuſpendu juſqu'alors leur juſte vengeance, étoient en état de lui en faire ſentir tout le poids, s'il ne ſe jettoit promptement entre leurs bras, & l'aſſura de la protection du Roi Très-Chrétien dans les diſputes qu'il avoit

tante. Cette Princeſſe étoit
ment attachée au parti de la 1704.
d'Autriche, qui la ſoutenoit
s prétentions; & le Prince im-
d'en ſécouer le joug, ſe prêta
ers à ſuivre les conſeils de ſon
Il promit de recevoir les trou-
deux Couronnes dans la Mi-
; mais M. de Saint-Fremont,
de cette négociation, ne vou-
les y expoſer, à moins que
ce ne ſe rendît lui-même au
les François. Il y conſentit vo-
, & paſſa ſecrètement à Con-
mais ce voyage fit découvrir
projet, & le Général Viſconti,
nmandoit les troupes Alleman-
s la Mirandole, prit auſſi-tôt les
; néceſſaires pour en empêcher
ion. Elle auroit eu vraiſem-
ent ſon effet, ſi M. de Saint-
it eût fait marcher ſes troupes
ntrer dans cette capitale, en
temps que le Prince arrivoit à
dia.

XXIV. L'Empereur confiſque ſes Etats.

remier ſoin de Viſconti fut de
rêter tous ceux qui étoient
pour partiſans de la Maiſon
bon; de faire doubler toutes
les, & de faire prendre les

armes aux habitants pour prévenir les
1704. surprises. Les François étoient en route, comptant sur leurs intelligences dans la place; mais ils retournèrent sur leurs pas quand ils apprirent qu'ils étoient découverts. Le Général Allemand fit faire des informations juridiques qui constatèrent les liaisons du Prince avec les François; elles furent envoyées à Vienne au Conseil Aulique; le procès fut instruit en forme : on confisqua au profit de l'Empereur toutes les terres, tous les droits & les revenus du Duché, & le Prince fut déclaré coupable de félonie, pour avoir tramé de livrer aux François un Etat qui étoit feudataire de l'Empire. Ce jeune Prince fit publier un manifeste où il exposa les raisons qui l'avoient déterminé à se mettre sous la protection de la France; & en qualité de Prince de l'Empire, il appella à la Diète de Ratisbone du jugement porté contre lui. Il paroît qu'il ne réussit pas dans sa poursuite, puisque quelques années après, l'Empereur vendit ce fief au Duc de Modene. Le jeune Prince eut de l'emploi dans les armées de Philippe V. & il lui demeura toujours attaché jusqu'à sa mort.

Les deux partis ne cessoient de presser les Vénitiens de se déclarer. La Maison de Bourbon leur faisoit représenter qu'ils n'avoient rien à redouter des Impériaux, qui paroissoient alors réduits à la dernière extrêmité, & qu'on jugeoit qu'ils seroient bien-tôt obligés d'abandonner entièrement l'Italie. Pour hâter la résolution de la République, le Grand-Prieur résolut de joindre la rigueur à la persuasion. Il fit entrer des troupes Françoises sur leurs terres, & demanda qu'elles fussent reçues dans Sanguinetto, sous prétexte que les Allemands paroissoient disposés à s'emparer de ce poste. Le Provéditeur Molino opposa d'abord des raisons pour se dispenser de les recevoir, & mit ensuite des troupes dans cette place pour leur en empêcher l'entrée; mais le Chevalier d'Estrade, à la tête de deux mille hommes de cavalerie, surmonta facilement cet obstacle, & s'établit dans Sanguinetto. Cet acte de vigueur ne fut pas encore soutenu; l'Ambassadeur de la République fit de si vives instances à la Cour de Versailles, que Louis XIV. eut la condescendance d'ordonner à son Général de faire

1704.

XXV. Les François entrent dans Sanguinetto, & en sortent peu de temps après.

1704. retirer ſes troupes. C'étoit le moyen de perpétuer la guerre en Italie, au lieu qu'on en eût aſſuré la tranquillité, ſi l'on ſe fût emparé des principaux poſtes, en obſervant la plus exacte diſcipline, & en payant régulièrement tout ce qu'on y auroit conſommé.

XXVI. Les Allemands entrent dans le Ferrarois. Plaintes du Pape.

Les Impériaux ne ſe conduiſirent pas avec la même modération envers le Souverain Pontife. Il avoit ſouffert ſans ſe plaindre qu'ils fiſſent paſſer ſur les frontieres du Ferrarois les troupes néceſſaires pour eſcorter leurs proviſions; mais ils abuſèrent bien-tôt de cette facilité; commencèrent à s'étendre depuis Molara juſqu'à Figarolo, & placèrent même de l'artillerie ſur le territoire de Ferrare, vis-à-vis de Sſtellata, où le Pô ſe partage en deux branches. Clement XI. irrité, commença par porter ſes plaintes au Comte de Lamberg, Ambaſſadeur de Léopold à Rome, & en même temps fit déclarer au Prince Thomas de Vaudemont, qui étoit à la tête de ces troupes, que ſi elles ne ſortoient dans ſix jours des Etats de l'Egliſe, il lanceroit ſur lui & ſur elles les foudres du Vatican. Le Prince répondit au

Cardinal Aſtali, Légat de Ferrare qui lui notifia ces menaces, qu'il n'étoit 1704.
entré ſur les terres du Ferrarois que pour s'oppoſer, par une défenſe devenue néceſſaire, aux entrepriſes des François, qui occupoient avec huit mille hommes le paſſage nommé Mantovanelle, qui avoient conduit dix pièces de canon ſur les bords du Pô; qui avoient conſtruit un pont à Albiola, & qui paroiſſoient diſpoſés à en jetter un autre à la Quadrelle : que pour rompre leurs meſures, il avoit été obligé de faire conduire de l'artillerie à Merola, pour garder la rive oppoſée du Pô. Le S. P. inſtruit de cette réponſe, & voyant que de nouvelles menaces des cenſures Eccléſiaſtiques faiſoient peu d'impreſſion ſur les Allemands, réſolut d'avoir recours à des moyens plus efficaces, & il déclara à l'Ambaſſadeur qu'il appelleroit les François à la garde des terres de l'Egliſe. En effet il donna ordre au Cardinal Aſtali de traiter avec le Grand-Prieur, & avec M. de Saint-Fremont, pour qu'ils envoyaſſent des troupes dans le Ferrarois; mais il déclara que c'étoit uniquement pour en chaſſer les Allemands, & qu'il auroit agi de mê-

[redacted] me contre les François, s'ils eussent
1704. tenu une conduite semblable; Sa Sainteté ne voulant nullement s'écarter de la plus exacte neutralité. Le Pape exigea aussi des François qu'ils n'attaqueroient point les Allemands sur ses terres, à moins que ceux-ci ne refusassent d'en sortir volontairement; ajoutant que même dans ce cas ils ne feroient usage que des troupes de leur Nation, & ne recevroient aucun secours de l'Etat Ecclésiastique.

XXVII. Il appelle les François à son secours.

Le Prince Thomas, qui ne cherchoit qu'à gagner du temps, répondit aux instances du Légat, qu'il ne pouvoit retirer ses troupes jusqu'à ce qu'il eût reçu des ordres de la Cour de Vienne, & il se plaignit par une espèce de récrimination de ce qu'on permettoit aux François de faire des récrues dans le Duché de Ferrare. Ces ordres n'arrivant pas, le Pape exécuta ses menaces; & les François appellés par Sa Sainteté entrèrent dans le Ferrarois, où ils furent très exacts à payer tout ce qu'ils consommèrent, à l'exception du bois & des fourrages qu'on étoit convenu de leur fournir *gratis*. Le Grand-Prieur pressa fortement le Légat de joindre les trou-

Pape à celles de la France ; 1704.
inal de Janson fit la même
le au Pontife, & le S. P. prit
i mitoyen, qui fut de consen-
lles demeurassent chargées de
e des passages du Pô. Cette
e condescendance faisant espé-
Ministre de Louis XIV. d'ob-
nfin du Pape qu'il se déclarât
ment contre les Impériaux, il
a Sainteté que les François n'é-
as assez en forces pour les chas-
s Etats, s'il ne leur joignoit ses
troupes. Clément persista dans
s ; mais comme il se flattoit que
mands seroient devenus plus
s après l'admission des troupes
ses, il fit alors signifier aux Of-
Généraux de Sa Majesté Impé-
s monitoires, qu'on publia
nt à Rome & à Ferrare, pour
er par les censures écclésiasti-
ortir incessamment des Etats
t-Pere.

XXVIII. Monitoires qu'il fait publier.

demarche étoit une suite na-
les premières menaces, mais
être surpris de voir de sem-
monitoires publiés contre les
, que le Pontife avoit appel-
nême ; & il est vraisemblable

[redacted] que ce fut un effet de la politique Romaine, pour éloigner en même temps tous les étrangers. Les Généraux de l'armée de Bourbon qui vouloient rendre les Allemands de plus en plus odieux aux Italiens, donnèrent des ordres si précis, que les François aussi-tôt après la publication du monitoire se retirèrent des Etats de l'Eglise, & retournèrent dans leur camp d'Albiola, où étoit le gros de leur armée. Le peu de chemin qu'ils avoient à faire pour rentrer dans le Ferrarois, dont ce camp n'étoit éloigné que d'une lieue, les mettoit à portée d'observer tous les mouvements des Impériaux, & voyant qu'ils n'en faisoient aucun pour suivre leur exemple, les François, vraisemblablement d'accord avec le Souverain Pontife, reprirent leurs premiers postes sur les terres de Sa Sainteté.

1704.

XXIX. On fait une espèce d'accommodement.

Le jeune Prince Thomas de Vaudemont ne vit pas la fin de cette affaire ; il mourut avant qu'elle fût terminée, & le commandement des troupes Impériales passa au Comte d'Herbestein, jusqu'à ce que l'Empereur eût nommé un autre Général pour successeur de ce Prince. Le Cardinal Af-

tali renouvella ses instances auprès
d'Herbestein, pour que les Allemands 1704.
quittassent le Ferrarois : ce Général répondit qu'il venoit de faire partir plusieurs couriers pour Vienne, & qu'il prioit le Légat d'attendre le retour de l'un d'eux avant de fulminer la Sentence d'excommunication. Astali voulut bien consentir à attendre quelques jours; ce qui donna lieu à de grandes plaintes de la part des François. Enfin le Comte de Linange ayant été nommé par l'Empereur pour commander l'armée de Lombardie, ce Général consentit à retirer ses troupes. Elles ne pouvoient sortir du Ferrarois sans faire plus de dix lieues, & le Comte craignant quelque surprise de la part des François, exigea une promesse par écrit du Cardinal Légat, en date du 20 de Juin, dans laquelle ce Prélat s'engageoit à faire garder par les troupes Pontificales les différents postes sur les bords du Pô, depuis Molara jusqu'à Figarolo, ajoutant que si les troupes des deux Couronnes faisoient quelques mouvements qui pussent donner lieu à de justes soupçons, celles qui garderoient ces postes, rappelleroient les Allemands



s'engageoit auſſi à faire g
les troupes Pontificales les
celles des deux Couronnes
ſur le Panaro, ainſi que le
les bords du Pô, depuis
Palantone juſqu'à Francolin
avant dans le Ferrarois, s'il
ceſſaire, pour empêcher aux
& aux autres troupes étra
paſſage du Pô, & pour les
gnés des bords de ce fleu

XXX. Les Allemands ne le ſuivent qu'imparfaitement.

Cet accord ſembloit devo
également les Allemands &
çois, mais les uns & les
avoient peu de confiance.
riaux particulièrement ſoup
une forte intelligence entre
nemis & le Souverain Pont

ſortir le 26 de Juin du Ferrarois,
lieu du 24, ſuivant le premier ac- 1704.
rd, mais ils exigèrent que Sa Sain-
té envoyât de nouvelles troupes du
lonois en aſſez grand nombre pour
'ils puſſent occuper ſucceſſivement
: poſtes qu'on abandonneroit. Les
ançois y conſentirent; & les Alle-
ands commencèrent réellement à ſe
ettre en marche; mais au lieu de
porter du côté où étoit campé le
os de leur armée, la plus grande
rtie de ceux qui ſortirent de Figa-
lo ſe retirèrent ſeulement à deux
lles de diſtance dans le bois de Pa-
no. Ce canton étoit autrefois une
e; mais le canal qui la ſéparoit du
antouan s'étant bouché peu à peu, il
rme actuellement une langue de
re qui s'avance dans le Ferrarois,
ſorte que tant que les ennemis au-
ient occupé ce poſte, ils auroient
maîtres de rentrer en un inſtant
ns l'Etat Eccléſiaſtique. M. de Saint-
emont en fit ſes plaintes au Légat,
i en parla au Comte de Linange;
ce dernier, après beaucoup de dif-
ultés, promit d'abandonner le bois
Papino, ainſi que tout le terri-
ire de Ferrare.

1704.

XXXI.

Le Grand-Prieur mande le Général des troupes du Pape.

Le Légat regardant cette affaire comme terminée, donna ordre au Général Paulucci de mettre les troupes du Pape dans tous les postes, en y comprenant le bois de Papino, à mesure que les Allemands en sortiroient. Le Général lui représenta qu'il étoit impossible de garnir ces postes avec le peu de troupes qu'il avoit sous son commandement : mais le Légat dit qu'il vouloit être obéi, & Paulucci se retira fort inquiet de la manière dont il pourroit exécuter cet ordre. Vers le commencement de la nuit le Grand-Prieur lui fit dire par le Comte Fasanini Lieutenant-Colonel au service de Sa Sainteté, qu'il le prioit de se rendre sans perdre un instant à Stellata, où il vouloit l'entretenir sur une affaire de la plus grande importance. Paulucci quoique très surpris de ce message, ne crut pas devoir refuser de se rendre auprès du Général François, & il passa à Stellata avec Fasanini & un Commissaire de la Chambre Ecclésiastique. A peine y furent-ils arrivés, que le Grand-Prieur se plaignit fortement de ce que les Allemands contrevenoient aux conditions dont on étoit convenu, d'au-

tant que ceux qui étoient ſortis de Figarolo, au lieu de ſuivre la route qui devoit les conduire hors du Ferrarois, avoient au contraire pris celle de Palantone, & que d'autres occupoient les bords du Pô. Il déclara en même temps qu'après une contravention auſſi manifeſte, il ne pouvoit ſe diſpenſer d'exécuter les ordres du Roi ſon maître pour délivrer entièrement l'Etat Eccléſiaſtique des Allemands : qu'il ne doutoit pas que la conduite qu'il tiendroit, ne fût agréable au Saint Pere, puiſqu'il le ſerviroit mieux que ſes propres ſujets, qui avoient différé de fulminer les cenſures ; au lieu que les François par leur prompte obéiſſance avoient prouvé toute leur déférence pour Sa Sainteté.

1704.

XXXII. Les troupes du Pape ſortent de leurs poſtes.

Le Grand-Prieur, voyant que Paulucci & ceux qui l'accompagnoient ne cherchoient qu'à éluder pour ne pas rendre de réponſe poſitive, leur dit en peu de mots qu'il falloit qu'ils ſe décidaſſent à l'inſtant ſur l'un des trois partis qu'il alloit leur propoſer, ou de ſe joindre à lui contre les Impériaux, ou de ſe joindre aux Impériaux contre lui, ou de retirer les troupes du Pape des poſtes qu'elles occupoient



avec le Cardinal Legat, ce
fut refusé : il pria ensuite l
Prieur de consentir à ce qu'il
seil avec ses Officiers, ce qu
lement rejetté : enfin il s'en
mander qu'il pût donner av
qui se passoit aux Impériau
que les François commen
agir. Aucune de ces demande
été accordée, & le Grand-Prie
sant très vivement de se
Paulucci choisit le parti qui
le moins dangereux pour le
& donna ordre à Fasanini d
les troupes Pontificales des p
elles s'étoient emparées. L
voulut un ordre par écrit :
le lui rémit, & il partit aussi

ui se passoit. Leur Général avoit ou-
lié la maxime, qu'on doit toujours 1704.
tre en garde contre les surprises, dans
: temps même où son adversaire pa-
oît endormi; mais le hazard sup-
léa à son défaut de prévoyance. Le
omestique d'un Capitaine Allemand,
: promenant au point du jour sur les
ords du Pô du côté de Figarolo,
it les François embarqués, qui le
:aversoient en diligence, & il cou-
ut aussi-tôt en donner avis à son
naître. Celui-ci ne perdit pas un ins-
ant pour en faire part au Général
Visconti, qui alla aussi-tôt trouver le
Marquis Paleotti, Officier des trou-
pes du Pape, & voulut le forcer de
marcher à leur tête pour s'opposer aux
François. Ce Seigneur le refusa, mais
il lui dit qu'il alloit reconnoître par
lui-même ce qui en étoit, & en mê-
me temps le Général des Impériaux
donna ses ordres pour rassembler ses
soldats épars, lever les sentinelles,
& abandonner Palantone, ainsi que
le bois de Papino. Son indignation se
tournant particulièrement contre les
troupes de l'Eglise, qu'il croyoit être
d'accord avec les François, il attaqua
un poste gardé par trente grenadiers

[redacted] du Pape, qui ne firent aucune résis-
1704. tance, quoiqu'ils eussent deux pièces de canon, & les Allemands les emmenèrent prisonniers. Les ennemis s'emparèrent du canon, ainsi que des arquebuses que portoient ces grenadiers, & de celles qu'ils avoient en réserve. Aucune de ces pièces n'étoit chargée; aussi, comme le remarque un Auteur Italien, les soldats du Pape ne manquent pas de valeur : elle est, dit-il, naturelle à la nation; mais ils aiment mieux faire toute autre chose que de combattre, au risque d'exposer leur vie.

San-Vitali.

XXXIV. Plainte des Impériaux. Satisfaction que leur donne le Pape.

Visconti jugeant qu'il alloit être enveloppé par les François s'il leur laissoit le temps de passer le Pô en assez grand nombre, s'éloigna en toute diligence, comme le Grand-Prieur l'avoit prévu; & la crainte lui faisant envisager les objets sous un point de vue qui lui donnoit les plus vives allarmes, il retira la garnison d'Ostiglia; rompit le pont de Ponte-Molino; fit sauter les fortes tours de Serravalle, gagna Castel-Baldo le plus promptement qu'il lui fut possible; détruisit tous les ponts, & ne se crut en sureté que lorsqu'il fut arrivé à Trente, où

l résolut d'attendre les secours qu'on
levoit lui envoyer par le Tirol. La 1704.
Cour de Vienne porta de grandes
plaintes au Pape, & fit publier un
manifeste, où le Saint Pere n'étoit pas
plus ménagé que ses Ministres & ses
Officiers. Le Pontife, pour donner
uelque satisfaction à Léopold, fit ar-
rêter Paulucci, Fasanini, le Commis-
aire de la Chambre & plusieurs au-
res personnes. Il chargea le Prélat
aurent Corsini, alors Trésorier de
a Chambre Ecclésiastique, & depuis
Pape sous le nom de Clément XII.,
e faire des informations sur la con-
uite qu'ils avoient tenue; le Cardi-
al Astali fut privé pendant quelques
nois de la Légation de Ferrare, &
es Officiers furent dépouillés de leurs
mplois; mais en 1707, lorsque l'Em-
ereur fut devenu maître du Milanois,
e Prince Eugène demanda lui-même
eur rétablissement, & ils rentrèrent Otteria
ans leurs places, à l'exception de
aulucci qui étoit mort dans cet in-
ervalle.

Il est difficile de décider si Clément XXXV.
I. avoit été prévenu de la conduite Doutes sur la conduite du Pape.
ue devoit tenir le Grand-Prieur, ou
ce Général agit sans sa participa-

1704.

tion. Le premier paroît d'autant plus vraiſemblable, que le Saint Pere n'en marqua aucun mécontentement. Si la politique Italienne ne lui permit pas de ſe déclarer ouvertement, il écouta toujours avec ſatisfaction le diſcours que lui tint le Cardinal de Janſon à la première audience qui ſuivit cet événement. Ce Prélat lui en parla comme d'un très grand ſervice que le Monarque François avoit rendu à Sa Sainteté & au ſaint Siège, d'autant que les troupes des deux Couronnes, en chaſſant les Impériaux du Ferrarois, les avoient forcés de ſe retirer vers les frontières de l'Italie, pour en ſortir enſuite totalement, au grand bien & au repos de tout le pays qui alloit être délivré de leurs vols & de leurs dévaſtations; ce qui procuroit à Sa Sainteté l'avantage d'obtenir ſans aucuns frais & ſans aucune peine ce qu'Elle deſiroit depuis ſi long-temps, ainſi que tous les Princes d'Italie.

XXXVI. La nouvelle de la bataille d'Hochtet empêche les Vénitiens de ſe déclarer

La Cour de France étant enfin convaincue que tous les ménagements qu'on avoit pour les Vénitiens, ne tournoient qu'à l'avantage des Allemands, ceſſa de gêner le Grand-Prieur

ſur

sur sa conduite avec la République. Ce Général s'étant avancé du côté de Vérone, déclara qu'il ne quitteroit ce pays que lorsqu'on seroit certain que les Impériaux ne rentreroient point en Italie. Les Vénitiens en portèrent leurs plaintes à M. de Vendôme, qui leur fit une semblable réponse. On prétend même que les soldats ne furent pas assujettis dans le Véronois à une discipline aussi sévère que celle qu'ils avoient observée sur les terres du Pape. Le Général, qui avoit en vue de forcer la République à se déclarer pour la Maison de Bourbon, espéroit que les Vénitiens voyant les Allemands éloignés, prendroient enfin ce parti, qui les auroit mis entièrement à couvert de toute vexation. M. de Praslin leur en renouvella la proposition : l'affaire fut portée dans le Sénat ; & il y a tout lieu de croire qu'elle y auroit passé, la circonstance étant des plus favorables ; mais la nouvelle de la défaite d'Hochstet, qui occasionnoit un si grand changement dans les affaires d'Allemagne, influa aussi sur l'Italie. Toutes les résolutions furent suspendues : le parti Autrichien reprit de nouvelles for-

1704. pour la Maison de Bourbon.



XXXVII. Changement qu'elle occasionne en Italie.

Cette nouvelle portée au monts, y produisit encore effet aussi nuisible aux pr deux Couronnes. Ce fut d le projet qu'on venoit de le tapis pour former entre Princes d'Italie une ligue qui pour objet d'empêcher le r Impériaux dans ce pays. L Prieur voyant que les déli paroissoient tourner entière faveur de la Maison de Bourb déja fait sortir ses troupes de la République, afin de co le Sénat que jamais les Fra lui causeroient aucun troub prenoit le parti de se déclare faveur; mais le fâcheux é

ſir de s'emparer du Milanois, ou de quelqu'autre Province d'Italie : le Roi des Romains, après la victoire d'Hochſtet, dit que cette conquête lui ſeroit beaucoup plus agréable que celle de Landau : le Duc de Savoie ne ceſſoit de preſſer la Cour de Vienne de faire une puiſſante diverſion de ce côté ; & les Impériaux ſe trouvant libres de celui de la Bavière, réſolurent de porter dans le Tirol toutes les forces qu'ils en purent détacher. Le Général Gueterſtein joignit le Comte de Linange avec un gros corps de troupes, & l'on apprit vers la fin de Septembre que ces Généraux ſe mettoient en marche pour rentrer dans le Véronois. 1704.

XXXVIII. Le Grand-Prieur s'empare de pluſieurs poſtes ſur le lac de Garde.

Après l'évacuation du Ferrarois, le Grand-Prieur avoit détaché une partie de ſes troupes, dont il croyoit ne plus avoir beſoin cette année, & les avoit envoyées au Duc de Vendôme : cette diminution de forces le mettant hors d'état de tenir la campagne contre les Impériaux, qui revinrent au nombre de douze mille hommes, il réſolut de s'attacher uniquement à leur couper les paſſages. Ce fut dans cette vue que ſans avoir

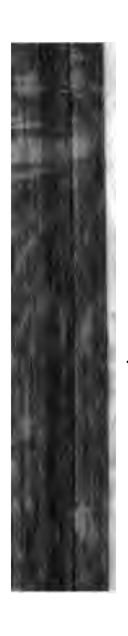
1704. égard aux plaintes & aux représentations des Vénitiens, il se porta sur les bords du lac de Garde, & entra par escalade dans le Château de Carpendolo, qui appartenoit à la République. Irrité de ce qu'on avoit abandonné le projet de la ligue, il répondit à leurs Députés : que pour la sureté des troupes que le Roi lui avoit confiées, il ne pouvoit se dispenser d'entrer indifféremment dans toutes les places qui pouvoient lui servir à éloigner les Allemands des pays qui appartenoient au Roi d'Espagne ; & en conséquence il s'empara aussi de Dezenzano, pour ôter aux ennemis la liberté de la navigation sur le lac de Garde.

XXXIX. Les Impériaux en occupent d'autres. Embarras des Vénitiens.

Les Impériaux voulant également s'assurer de quelque poste sur les bords du lac, entrèrent dans Salo, ville fort riche & fort peuplée, qui dépend aussi de la République. Les Vénitiens voyant que leurs plaintes étoient inutiles des deux côtés, mirent encore en délibération s'ils renonceroient à la neutralité; mais l'avis du plus grand nombre fut toujours de ne se déclarer pour aucun parti, & de persister dans leur première conduite. Ils prétendi-

rent soit à tort, soit avec raison, que les dommages passagers qu'ils pourroient souffrir tant de la part des François, que de celle des Impériaux, ne leur seroient jamais aussi nuisibles qu'une guerre déclarée, s'il arrivoit que le parti contraire à celui qu'ils auroient pris, vînt à avoir le dessus. Les marches ou le sejour des corps entiers leur étoient en général moins à charge que les partis détachés, qui s'étendoient de tous côtés, & se livroient à des excès que les Chefs négligeoient de réprimer. Pour se mettre à couvert de ces espèces d'incursions, les Vénitiens résolurent d'augmenter leurs troupes, & de joindre à celles de la République un corps de Suisses, qu'ils auroient distribués en différents postes. Ils en firent la demande aux Cantons, & proposèrent en même temps de renouveller avec eux l'ancienne confédération; mais le Ministre François auprès du corps Helvétique craignant que cette augmentation de forces ne rendît les Vénitiens plus difficiles à se prêter aux vœux de la Cour, fit naître tant de difficultés que les choses restèrent dans le même état. 1704.

Pendant les mois d'Octobre & de



d'aſſez important pour mér
voir place dans notre Hiſt
François qui vouloient pri
ennemis de tous les ſecou
auroient pu tirer de l'Italie,
rent toute l'avoine & tou
des campagnes voiſines, &
voyèrent à Milan & à C
en donnant aux Payſans d
pour en être payés par la
Impériaux n'eurent donc plu
reſſources que de faire venir
leurs ſubſiſtances & leurs f
mais ils y éprouvèrent enco
grandes difficultés, le Gran
ayant de groſſes barques ſ
de Garde, qui les empêch
profiter de ce lac, pour ti

Pendant que le Grand-Prieur agissoit avec autant de vigueur que de fermeté, du côté de la Lombardie, pour les intérêts de la Maison de Bourbon; le Duc de Vendôme son frere poursuivoit ses conquêtes dans le Piémont. Après la prise d'Yvrée, il s'occupa uniquement des préparatifs pour le siège de Vérue, quoiqu'il fût difficile de se persuader qu'on pouvoit réduire cette place dans le peu de temps qui restoit de la campagne : mais ce Général avoit tant de confiance en la valeur & en la persévérance des troupes qu'il commandoit, & des Officiers qui agissoient sous ses ordres, que la saison avancée ne lui parut pas un obstacle insurmontable.

1704.

XLI. Suites de la campagne du Piémont.

Vérue est une Ville très-forte sur la rive droite du Pô, à huit lieues de Turin, & à sept lieues de Cazal. Elle est située sur une colline remplie de roches, & presque par-tout coupée à pic, ce qui la rend inaccessible de toutes parts, à l'exception de deux endroits : l'un est du côté du midi, où la pente est assez douce, mais qui étoit fortifié par de triples bastions élévés les uns au dessus des autres en forme

XLII. M. de Vendôme assiège Vérue.



construit ſur un rocher qu
la tête du pont que le Duc
avoit fait jetter ſur le fleuve
tretenir la communication
camp de Creſcentino &
de Vendôme arriva devant
le 14 d'Octobre, & fit atta
ſi-tôt trois hauteurs occupée
mille hommes des troupe
de Savoie. Il falloit néce
s'en emparer avant qu'on
cher du fort de Guerbigna
néral François s'en rendit m
quelque réſiſtance, & le
obligé de faire retirer ſe
dans leurs retranchements.
artillerie composée de qua
canons & treize mortiers

attaquer la contrescarpe de Guerbignan : on forma trois attaques dirigées contre chacun des angles saillants : le Marquis de Chartogne qui commandoit à la droite, y établit un logement, après s'être rendu maître d'un ouvrage où les ennemis firent jouer trois fourneaux, ce qui ne put en empêcher la prise. M. de Bouligneus eut plus de peine à la gauche ; les ennemis qui recevoient continuellement des troupes fraiches de Vérue, le repoussèrent plusieurs fois : mais à la troisième attaque, il réussit à s'y établir. M. de Grancey qui étoit au centre, fut aussi repoussé autant de fois qu'il revint à la charge, & ce ne fut qu'au moyen de la sape qu'il parvint à faire son logement. Les François eurent environ cent hommes tués, & cent vingt-cinq blessés en cette occasion ; mais la perte du Duc de Savoie fut plus considérable, & il eut au moins quatre cents hommes tués ou blessés. 1704.

XLIII. Le débordement du Pô l'empêche d'attaquer le camp du Duc de Savoie.

Au commencement de Novembre, M. de Vendôme résolut d'attaquer le Duc de Savoie dans son camp de Crescentino, en même temps qu'il feroit donner l'assaut au fort de Guer-



ordre de prendre chacun un
fin en croupe pour paffer le
lendemain à deux heures du
& ils devoient être fuivis d
cents cinquante mulets chargé
vres & de munitions, qui pa
également, pendant que l'infan
cée fur la rive du fleuve, fero
continuel fur les ennemis. Le
Savoie fut inftruit de ces dif
par les déferteurs, ce qui
de retirer les troupes qu'il av
les retranchements de Guer
& de mettre toute fon armé
taille : mais cette expédition
avoir fon effet, parce que le
fit tout-à-coup une heure ava
cution, au point de ne plus ê

du fleuve fit manquer une partie du projet de M. de Vendôme, elle ne l'empêcha pas de donner l'assaut au fort de Guerbignan. Les mines chargées de trois mille six cents livres de poudre, firent un effet prodigieux : aussi-tôt qu'elles eurent joué, les François montèrent à la brêche, y trouvèrent peu de résistance, & se logèrent dans le fort, après en avoir chassé le petit nombre de troupes qui y étoient restées. Quand on fut maître de ce fort, on ouvrit la tranchée devant la place, la nuit du 7 au 8. Les pluies continuelles qui survinrent, rendant le chemin impraticable aux chevaux, on fut obligé de conduire à force de bras l'artillerie, & M. de Vendôme n'épargna ni l'argent ni l'eau-de-vie pour encourager les soldats à ce travail extraordinaire. Sa générosité jointe à l'amour qu'ils avoient pour ce Général, leur fit oublier toute la fatigue à laquelle ils furent exposés pendant le cours d'un long siège, dans la saison la plus rude de l'année, où ils furent presque toujours dans l'eau & dans la boue. Quelques soins qu'on put se donner, il fut impossible d'en vuider les tranchées, tant du côté du

1704.
XLIV.
Il se rend maître du Fort de Guerbignan.



XLV.
Constance admirable des François.

La prise du fort de Gu
gênoit beaucoup la communi
tre l'armée de Savoie, & l
Vérue : mais elle n'étoit p
ment interrompue, & le D
sissoit à faire entrer de te
temps, du secours & des
dans la place. Les pluies &
ges ayant rempli entiérement
chées, on ne put avancer
lentement jusqu'au 8 de De
que le Duc de Vendôme fit
le chemin couvert. Cette at
ra trois ou quatre heures,
lesquelles les assaillants fure
sés au feu terrible que vomi
tillerie & la mousqueterie
de la place, & ils ne s'en

a place : mais elle fut souvent mal-raitée par le feu des bastions supé- 1704.
ieurs, & par les mines que les as-iégés firent jouer fréquemment sous es batteries, & sous les ouvrages les François. Plus les ennemis mul-iplioient leurs défenses, plus M. de Vendôme redoubloit d'ardeur pour lonner une nouvelle activité aux at-aques, & il faisoit pousser des ra-meaux & des mines de toutes parts, ifin de détruire ou d'éventer tous les ourneaux des assiégés. On épargna si peu la poudre, qu'on prétend que les François employérent dans ce siége, cent quatre vingt dix mille boulets de canon, quinze mille bombes, autant le paniers de pierres, & qu'on fut obligé de renouveller presque toute l'artillerie, dont une partie considé-rable devint hors de service par le grand usage qu'on en faisoit jour & nuit. Pour encourager les troupes, on leur distribuoit abondamment du riz, du vin & de la viande : les Offi-ciers Généraux donnoient tous les jours de grands dînés aux Officiers inférieurs, & toute la desserte étoit partagée entre les soldats de tranchée : on leur distribuoit aussi du vin à dif-

1704. férentes heures, pour les mettre en état de soutenir une fatigue aussi excessive; mais malgré ces précautions, il en périt un grand nombre, outre ceux qui furent détruits par le feu des assiégés, & par l'effet des mines.

XLVI. Efforts du Duc de Savoie. Persévérance de M. de Vendôme.

Le Duc de Savoie, qui avoit fait un voyage à Turin, revint à son camp de Crescentino, & résolut de faire un effort pour obliger M. de Vendôme à abandonner son entreprise. Il donna ordre de faire sortir plusieurs pièces de canon de la place, & de miner le donjon, ainsi que quelques autres ouvrages, comme s'il eût eu dessein de l'évacuer; ne doutant pas que le Général François n'en fût instruit par les déserteurs, ce qui arriva comme il l'avoit prévu. Le 26 de Novembre, M. de Vendôme visita le matin les ouvrages à son ordinaire, & retourna à son quartier, sans avoir aucun soupçon du dessein des ennemis. Le Duc de Savoie, profitant d'un brouillard très-épais, fit passer le Pô à un corps de mille hommes de cavalerie, qui s'avancèrent partie en remontant les bords du fleuve, & partie au dessous de Vérue, pour inquiéter les quartiers des François. En mê-

ce temps, environ trois mille hommes d'infanterie, commandés par le Général Staremberg, tombèrent de toutes parts sur la tranchée, qui n'étoit gardée que par sept cents hommes. Une partie des ennemis montèrent les hauteurs de Guerbignan, d'où ils tombèrent sur les batteries, pendant qu'un autre corps attaquoit la tranchée du même côté. Elle étoit ce jour commandée par M. de Chartogne, Lieutenant Général, M. d'Imercourt, Maréchal de Camp, & M. de Maulevrier - Langeron, Brigadier. Les sept cents hommes ne purent résister à tant d'ennemis : les Allemands s'emparèrent des batteries ; M. d'Imercourt fut tué ; M. de Chartogne fut fait prisonnier, & presque tous les soldats furent taillés en pièces, ou tombèrent au pouvoir des ennemis, qui ne perdirent pas un instant à enclouer le canon, à combler les travaux & à remplir les puits des mineurs. M. de Vendôme, instruit de ce désordre, vole au secours de ses troupes, suivi de M. de Besons, & des brigades de Lionnois, la Marine, Normandie & Maulevrier, qui reçoivent les fuiards, & les ramenent au combat. La pre-

1704.

mière de ces brigades se jette dans la
1704. tranchée, renverse les Allemands, & en tue plus de deux cents, tant sur la contrescarpe, que dans le fossé. Les batteries sont bien-tôt reprises, & les ennemis chassés de toutes parts, quoiqu'ils combattent sous les yeux du Duc de Savoie, qui les anime des remparts de Vérue. Enfin, ce Prince voyant qu'ils vont tous périr sous le feu des François, les fait rappeller après plus d'une heure de combat, & une perte d'environ quatre cents hommes tués, & d'un grand nombre de blessés. Les François de leur côté, perdirent soixante & dix hommes tués, & en eurent cent trente de blessés. Les batteries furent bien-tôt rétablies, & l'on reprit avec une nouvelle vigueur, les opérations du siége. Comme il ne fut terminé qu'au mois d'Avril de l'année suivante, nous remettons à en raporter la suite en son rang, après avoir parcouru le reste des événements de l'année 1704, & ceux de l'année 1705, qui dans l'ordre que nous suivons, doivent précéder les affaires d'Italie.

Quincy. San-Vitali. Ottieri.



CHAPITRE IV.

I. *Intrigues à la Cour d'Espagne. Le Cardinal d'Estrées est rappellé en France.* §. II. *La Princesse des Ursins est eloignée de la Cour de Madrid.* §. III. *Le Comte de Cifuentes est arrêté : il réussit à s'échapper.* §. IV. *L'Archiduc arrive à Lisbonne.* §. V. *Le Duc de Berwick est nommé pour commander en Espagne.* §. VI. *Lettre de l'Amirante de Castille au Pape.* §. VII. *Manifeste de l'Archiduc Charles.* §. VIII. *Manifeste du Roi de Portugal.* §. IX. *Déclaration de guerre du Roi d'Espagne contre le Roi de Portugal* §. X. *Ordonnance pour prévenir la licence des soldats.* §. XI. *Le Roi d'Espagne entre en Portugal. Ses succès.* §. XII. *Prise d'Idagna la Nuova.* §.XIII. *Prise de Castel-Branco.* §. XIV. *Le Général Welderen est battu & fait prisonnier par les troupes des deux Couronnes.* §. XV. *Philippe s'empare de Portalegre.* §. XVI. *Le Marquis de Ronquillo est défait par les Alliés.* §. XVII. *Prise de Castel-David.* §. XVIII. *On met les troupes en quar-*

tier de rafraîchissement. §. XI *Anglois & les Hollandois foi de nouveaux secours à l'Archi* XX. *Lettre de l'Archiduc nuisi intérêts.* §. XXI. *Les Alliés j tentative sur Barcelone.* §. *Conspiration découverte dans ce Les ennemis se retirent* §. X *Comte de Toulouse commande un dans la Méditerranée.* §. XX *ennemis font voile à Gibra* XXV. *Description de cette F* XXVI. *Les ennemis se rendent du môle.* §. XXVII. *Le Goi est obligé de capituler.*

1704.

I.

Intrigues à la Cour d'Espagne. Le Cardinal d'Estrées est rappellé en France.

LEs horreurs de la guerre ne s' pas encore étendus sur l'Espa commencement de l'année 170 le feu qui embrasoit le reste de l' ne pouvoit manquer de porter d l'incendie sur les frontières, d'c voit naturellement se communic qu'au centre de ce vaste Empire. moyens les plus sûrs pour en

urs nécessaire au soutien des Puis-
nces les mieux affermies, à combien 1704.
is forte raison est-elle essentielle
and il s'agit d'établir une nouvelle
mination? La Cour d'Espagne au
ntraire étoit dans la plus grande
tation par les intrigues des Minis-
s qui cherchoient réciproquement à
supplanter, Chacun d'entr'eux, occu-
des vastes projets que son ambi-
n lui suggeroit, songeoit plus à
croissement de sa propre grandeur,
à affermir celle du Monarque d'où
levoit tirer tout son éclat. Le Car-
al Portocarrero, qui avoit compté
uverner absolument toutes les af-
es sous le nom de Philippe, voyoit
ec le chagrin de l'ambition trom-
: que la Princesse des Ursins pre-
t de jour en jour un crédit qui al-
: éclipser totalement le sien. Le Com-
de Montellano venoit d'être créé
c & Grand de la seconde Classe:
ilippe lui avoit donné entrée dans
Conseil du Cabinet, & il étoit
é de prévoir que sa vertu & sa
duiture le mettroient bien-tôt à la
e de toutes les affaires, quoiqu'il
cherchât nullement à s'y placer.
Cardinal d'Estrées, par l'influence

1704. que la Cour de France avoit pris sur celle d'Espagne, étoit le canal de toutes les affaires, & quoique subordonné aux volontés du Ministère de Versailles, il agissoit réellement en premier Ministre à la Cour, où il n'avoit que le titre d'Ambassadeur. L'Abbé d'Estrées son neveu, dans l'espérance de s'élever à la place du Cardinal, s'étoit attaché, du moins en apparence, à la Princesse des Ursins, qui avoit toute la confiance de la Reine, & qui s'insinuoit de plus en plus dans celle du Monarque.. Soit qu'elle fût animée du desir secret d'attirer à elle seule toute la direction des affaires, soit qu'elle crût que le veritable intérêt du Roi étoit de secouer le joug d'un Ministère étranger, elle résolut de détruire, l'un par l'autre, l'oncle & le neveu : feignit pour y réussir de vouloir du bien au premier, & fit tant par ses intrigues, que vers le commencement de l'année le Prélat fut rappellé en France.

St. Philipe.

II. La Princesse des Ursins est éloignée de la Cour de Madrid.

Le Marquis de Saint Philippe, de qui nous tirons particulièrement le récit de ce qui se passoit à la Cour d'Espagne, nous apprend que le triomphe de la Princesse ne fut pas de

;ue durée. Le Cardinal, qui avoit
ſervé ou regagné la confiance de 1704.
is XIV, lui inſinua qu'elle traver-
tous les deſſeins de la France,
r ſe rendre maîtreſſe abſolue de
Cour de Madrid, & l'Abbé ſecon-
t alors la vengeance de ſon oncle,
e réunirent pour la faire diſgracier.
Monarque François ne put tenir
tre leurs inſtances: il lui fit don-
ordre de ſe retirer, & quelque
chement que la Reine eut conçu
r cette favorite, elle fut obligée
;'en ſéparer. On ne pouvoit dou-
que cette diſgrace ne fût l'ouvra-
lu Cardinal, mais on ignoroit la
: que l'Abbé y avoit eue, & l'on
i fut inſtruit que par des lettres
rceptées qui tombèrent entre les
ns de Philippe, & qui excitèrent
indignation & celle de la Reine
tre leur auteur. Il en fut bien-tôt
victime; le Monarque Eſpagnol de-
nda à ſon ayeul l'éloignement de
bbé; il n'eut pas de peine à l'ob-
ir, & ce fut ainſi que ces trois
ſonnes, qui auroient dû pour leur
érêt réciproque ſe ſoutenir mutuel-
ient, furent la victime de leurs pro-
s intrigues & du deſir que chacun

avoit de supplanter ceux qu'il regardoit comme ses rivaux.

1704.
III.
Le Comte de Cifuentes est arrêté. Il réussit à s'échapper.

Ces divisions n'étoient pas propres à attacher les Grands à la personne d'un Monarque qu'on regardoit comme dépendant d'une Puissance étrangère à la nation. La fierté Espagnole se trouvoit irritée par cette espèce d'assujettissement, & les mécontents commencèrent à faire paroître assez ouvertement leur mauvaise volonté. Le Comte de Cifuentes fut celui qui se déclara avec le plus d'audace. Soit par ressentiment de n'avoir pas été élevé à la dignité de Grand, qu'il croyoit mieux mériter par sa naissance que plusieurs de ceux qui avoient obtenu ce titre d'honneur; soit que son caractère, naturellement inquiet & turbulent ne pût supporter le nouveau Gouvernement; il s'échapa en discours imprudents & séditieux tant contre le Roi que contre ceux à qui il donnoit sa confiance. Ce Seigneur n'avoit pas assez de crédit pour former un parti contre le Souverain; mais il possédoit une sorte d'éloquence propre à persuader & à échauffer les esprits, & à les disposer à la revolte. Le Duc de Montellano, en qua-

lité de Président du Conseil de Castille, donna ses ordres pour le faire arrêter : ils furent exécutés, & Dom Michel Pastor qu'on en avoit chargé s'y conforma exactement, en remettant Cifuentes entre les mains de Dom André-Pinto de Lara. Celui-ci ignora, ou voulut ignorer à quelle prison il devoit conduire le Comte; il le laissa à la garde d'une troupe d'Alguasils, & se rendit auprès du Président pour sçavoir ses intentions. Le prisonnier profita de cet intervalle pour enlever les barreaux de la fenêtre d'une salle-basse où on l'avoit deposé : réussit à s'échaper; fut quelque temps errant de Province en Province, semant par-tout l'esprit de rebellion, & enfin passa au service du Compétiteur de Philippe. Pinto n'eut d'autre punition que d'être privé de son emploi : douceur, dit l'historien Espagnol, qui fut depuis très préjudiciable aux intérêts du Monarque.

1704.

St. Philipe.

IV. L'Archiduc arrive à Lisbonne.

Pendant que toutes ces divisions agitoient la Cour d'Espagne, l'Archiduc Charles étoit parti d'Angleterre, & après une navigation assez dangereuse, il arriva le 6 de Mars à Lisbonne. Il y trouva l'Amirante, le

1704. Prince de Darmstad & plusieurs autres mécontents, qui s'empressèrent de lui rendre hommage & de le reconnoître en qualité de Roi d'Espagne sous le nom de Charles III. Quelques sujets de la nation qui se trouvèrent alors en cette Ville lui jurèrent également fidélité, & le Roi de Portugal lui fit l'accueil le plus favorable; mais le projet qu'on avoit formé de son mariage avec l'Infante, ne put être exécuté, cette Princesse étant morte peu de jours avant qu'il arrivât à Lisbonne. Les Anglois lui avoient fourni huit mille hommes de bonnes troupes, commandées par le Duc de Schomberg, qui jointes à celles de Hollande & de Portugal, formoient en tout un corps de vingt-six mille hommes destinés à soutenir ses prétentions: mais il falloit prendre sur ce nombre les garnisons des places frontières. Le Portugal jouissoit depuis long-temps des douceurs de la paix, & le Gouvernement, convaincu que Charles II. n'auroit jamais tourné ses armes de ce côté, avoit également négligé l'entretien des places, le soin des munitions & celui de completter les régiments. On avoit fait quelques levées

à la fin du règne de ce Monarque ; mais on y avoit apporté tant de négligence qu'à peine les soldats & même les Officiers sçavoient le maniment des armes & les plus simples évolutions militaires. On ne pouvoit donc compter en Portugal pour le soutien de l'Archiduc, que sur les troupes Angloises & Hollandoises ; aussi dans un Conseil, qui fut tenu à Lisbonne, peu de jours après son arrivée, on jugea qu'il n'étoit pas possible de songer à attaquer l'Espagne jusqu'à ce qu'il survînt quelque circonstance favorable, & l'on résolut de se tenir uniquement sur la défensive. Le jeune Prince assista en personne à ce Conseil, ainsi que le Roi de Portugal, les Généraux Anglois & Hollandois, les Princes de Lichtenstein & de Darmstadt, l'Amirante de Castille & le Secrétaire des dépêches Mendoza.

1704.

V.
Le Duc de Bervvick est nommé pour commander en Espagne.

Aussi-tôt que Philippe étoit entré en Espagne, il avoit donné tous ses soins à se mettre en état de résister aux ennemis qui pourroient l'attaquer du dehors, & d'en imposer à ceux du dedans qui voudroient troubler son Gouvernement. Il n'avoit, comme nous l'avons déja remarqué, que

très peu de troupes nationales à leur
1704. opposer ; mais celles qu'il fit venir de la Flandre, jointes à douze mille hommes que lui envoya Louis XIV. le rendirent supérieur, au moins dans le temps dont nous parlons, aux forces de son adversaire. Les François avoient pour Général le Duc de Berwick, Jacques Fitz-james, fils naturel du Roi Jacques, qui avoit servi en Flandre dans la guerre précédente en qualité de Lieutenant-Général avec autant de bravoure que de conduite, & auquel le Roi avoit donné des lettres de naturalisation. Philippe déclara qu'il vouloit se mettre en personne à la tête de ses armées pour la défense de ses sujets bien-aimés & de la Religion catholique, qu'on supposoit en danger, si l'Espagne tomboit entre les mains de Charles, soutenu particulièrement par les Puissances Protestantes. Louis XIV. voulut que le Duc de Berwick commandât sous les ordres de ce Monarque l'armée combinée de François & d'Espagnols, qui montoit à vingt-huit mille hommes. Philippe avoit encore en Andalousie un corps de sept mille cinq cents hommes commandé par le Marquis de Villadarias; un autre en

Galice sous les ordres du Marquis d'Hijar, huit mille hommes conduits par le Marquis de Ronquillo, & d'autres troupes répandues sur les côtes pour s'opposer à toute invasion imprévue. Le Monarque avoit aussi convoqué la Noblesse de l'Estramadure & de l'Andalousie ; mais le Général François jugea qu'on avoit assez de troupes pour opposer aux ennemis, & cette Noblesse eut seulement ordre de se tenir prête à marcher si elle devenoit nécessaire. Peut-être eût-il été plus conforme à la bonne politique de la tenir occupée, au lieu de la laisser dans ses terres exposée à la séduction.

1704.

Ottieri.
Quincy.
St. Philipe.

VI. Lettre de l'Amirante de Castille au Pape.

L'Amirante de Castille, en quittant la Cour d'Espagne, avoit voulu conserver les apparences de la fidélité qu'il devoit au Roi, que toute la nation & lui-même avoient reconnu. Il continua de feindre jusqu'à l'arrivée de l'Archiduc à Lisbonne ; mais après le débarquement de ce Prince, il ne garda plus de mesures ; & non content de lui rendre hommage, comme à son Roi légitime, il voulut en imposer au peuple sur le véritable motif de sa retraite, par une lettre

au Pape, qu'il fit imprimer & répan-
1704. dre dans le public. Dans cet écrit également injurieux à la mémoire du Roi défunt & au Ministère de ce Monarque, l'Amirante déclaroit à Sa Sainteté que le premier de Septembre mil sept cent, Charles II. avoit fait un testament où il instituoit pour héritier de la Monarchie Espagnole le second fils de l'Empereur, & à son défaut son plus proche parent du côté de la Maison d'Autriche; mais que le 8 du même mois on en avoit supposé & dressé un autre contraire au premier, en présence du Cardinal Portocarrero, du Duc de Medina-Sidonia, du Comte d'Harcour, du Duc de Montalte, du Duc de Sesto, & qu'on avoit envoyé des copies de ce dernier dans toute l'Europe. Il ajoutoit, que l'Espagne étoit témoin de l'épuisement des trésors après la mort du Roi; de l'enlevement des joyaux, des perles, des diamants, d'une croix enrichie de plusieurs milliers d'Indulgences, & des tapisseries du Palais: enfin il disoit au Pape que Sa Sainteté devoit prononcer un Jugement rigoureux contre Philippe, qu'il traitoit d'usurpateur. Il paroît que cette lettre fut re-

ée par Clément X I. avec le mé-
qu'elle méritoit, & qu'il n'y fit 1704.
le réponse. Tant de personnes à
our de Madrid avoient intérêt à
enir ce premier testament, s'il eût
é; & la Reine elle-même avoit
ours marqué tant d'attachement à
aison d'Autriche, qu'on n'eût pas
qué de le faire valoir. Aussi parut-
e cette déclaration ne fit aucun
en faveur de l'Archiduc, & qu'on
ta avec l'indignation qu'il mé-
t, le témoignage d'un sujet révol-
qui offroit de confirmer par ser-
, comme témoin oculaire, des
, qui suivant la date qu'il leur don-
, se seroient passés dans le temps *Lamberty.*
l étoit exilé, & qui ne nommoit
n autre témoin de ce prétendu
nent.

u de jours après qu'on eut répan- VII.
tte lettre, on publia un manifeste Manifeste de l'Archi-
Archiduc, qui y prenoit le nom duc Charles.
Charles III. & le titre de Roi
agne. Nous ne nous arrêterons
démontrer la foiblesse des rai-
qui y sont exposées; presque tou-
e détruisent d'elles-mêmes à la
e lecture. L'une des plus fortes,
elle où l'on prétend que le testa

ment de Charles II. en le suppo-
1704. sant véritable, est fondé sur un motif frivole, en ce que la renonciation de la Reine de France Marie-Therese d'Autriche » y est dit-on interprétée » d'une maniere contraire à tout ce » qu'on avoit jamais entendu; com» me si le but de cette rénoncia» tion n'étoit autre que d'empêcher » l'union des deux Couronnes sur une » même tête. « Mais l'auteur de ce manifeste paroît ne se pas être entendu lui meme, puisque dans le testament ce motif y est nommé *fondamental*, mais non *unique*. Le même auteur est encore assez mal-à-droit pour joindre à son manifeste un extrait du contrat de mariage de Louis XIV. où il est dit en termes formels « comme » aussi pour ce qui touche & impor» te au bien de la chose publique & » conservation desdites Couronnes, » qu'étant si grandes & si puissantes, » elles ne puissent être réunies en » une seule, & que dès-à-présent » on prévienne les occasions d'une » telle jonction »: ce qui prouve que c'étoit au moins le principal objet qu'on avoit en vue quand on fit les rénonciations : objet rempli par le

testament de Charles II. qui, par un sage tempérament, prévint cette réunion en même temps qu'il confirma au Monarque François & à ses descendants les droits que la proximité du sang leur donnoit au trône d'Espagne. 1704. Lamberty.

VIII. Manifest du Roi de Portugal.

Ce manifeste fut bien-tôt suivi de celui du Roi de Portugal. Il étoit difficile qu'il trouvât des raisons solides & même spécieuses pour colorer sa défection. Il eut recours à des motifs chimériques, fondés particulièrement sur ce que le Roi Très-Chrétien ne lui avoit pas envoyé, disoit-il, le nombre de vaisseaux qu'il lui avoit demandés pour la garde de ses ports. Ce motif, s'il eût été réel, auroit pu occasionner au plus une neutralité; mais il ne pouvoit autoriser ce Prince à manquer au traité solemnel d'alliance qu'il avoit conclu en 1701 avec la France & l'Espagne. On sait que ceux qui composent ces sortes de manifestes s'inquiètent peu de la justesse des raisons qu'ils y exposent, bien convaincus que ce ne sont jamais les écrits qu'on publie de part & d'autre qui font impression sur les différentes Puissances; & il leur suffit

d'envelopper de quelque prétexte la
1704. raison de convenance qui seule décide ordinairement du parti pour lequel on prend des engagements. Cependant ils doivent faire parler les Princes au nom desquels ils écrivent, sur le ton qui convient à la Majesté Royalle, ce qui ne fut pas observé dans le manifeste dont nous parlons. On y fait dire au Monarque en termes aussi indécents que ridicules, » qu'il ne pourra » se dispenser de tâcher à donner par « force aux Espagnols le remède qui » leur est nécessaire : Sa Majesté en usera » en tel cas avec eux, comme on fait » avec les frénétiques & les létargiques, auxquels il est nécessaire, » pour leur conservation de tirer du » sang, quoiqu'ils ne le souhaitent pas » & qu'ils y résistent ; parce que les » uns & les autres n'ont pas les opé» rations de l'entendement & de la » raison libres, & qu'ils ne sont pas en » état de raisonner, ni de connoître » leurs propres intérêts. «

Lamberty.

IX. Déclaration de guerre du Roi d'Espagne contre le Portugal.

Le Monarque Espagnol ne tarda pas à répondre à l'insulte qui lui étoit faite par ces différentes pièces. Il publia le 30 d'Avril une déclaration de guerre datée de Placentia, contre le

i de Portugal, qui, ſuivant cette 1704.
:laration, avoit manqué à l'exécu-
n des traités de ligues offenſives
défenſives qu'il avoit conclus avec
deux Couronnes: avoit fait allian-
avec l'Empereur, l'Angleterre &
Hollande; & ſous le prétexte
aginaire du bien & de la liberté de
urope, avoit entrepris de mettre
rchiduc Charles d'Autriche en poſ-
ſion du Royaume d'Eſpagne & de
dépendances, & d'en démembrer les
ncipales Provinces, en ſe faiſant
der à perpétuité la Ville de Bada-
, les places d'Alcantara, d'Albu-
erque, & de Valencia en Eſtra-
idure, de Bayonne, de Vigo, de Lamberty.
ıy & de la Gardia en Galice, &
ut le Pays au-delà de la Plata dans
Indes Occidentales.

X. Ordonnance pour prévenir la licence des ſoldats.

Le Monarque Eſpagnol s'étant ren-
le 5 de Mai au camp d'Alcantara,
publier le 6 à la tête de ſes trou-
s une ordonnance pour défendre
ıs peine de mort, de faire aucune
›lence aux ſujets du Roi de Portu-
l, excepté à ceux qu'on trouve-
it les armes à la main: de rien pil-
de ce qui leur appartenoit, &
commettre aucune inſulte contre



qui vouloit que ce Princ
tout l'odieux de la guerr
nemis.

XI. Le Roi d'Espagne entre en Portugal. Ses succès.

Philippe ayant partagé
en cinq corps, prit ave
Berwick le commandeme
mier, & donna pour che
tre autres le Prince Tſercl
quis de Villadarias, le l
Geoffreville & le Duc
Prince commença ſes opé
la conquête de Salvaterr
troupes Portugaiſes ſe
pour lui diſputer le paſſag
les furent miſes en fuite
aucune réſiſtance par D
Ramirez, Lieutenant-Gén
mées de Sa Majeſté Cath

hommes d'assez mauvaises troupes, dans une place dont les murs construits à l'antique, n'étoient pas en état de soutenir les efforts de l'artillerie moderne; ce qui l'obligea de se rendre prisonnier avec sa garnison dès le lendemain de l'investissement, quoiqu'il eût beaucoup de provisions de guerre & de bouche. Les autres Généraux du Roi d'Espagne étant aussi entrés sur les territoires du Portugal, ne trouvèrent pas plus de résistance. Le Marquis de Risbourg s'empara de Segurra situé sur la même rivière à peu de distance de Salvaterra. Le Comte d'Aguilar prit Penna-Garzia, dont le Gouverneur fut fait prisonnier, & la garnison se sauva dans les montagnes. Cebrero eut le même sort, & le 12 le Monarque alla établir son camp entre cette place & Ydanha, en un lieu nommé Atalaya.

1704.

Quincy. San-Vitali.

XII. Prise d'Idagna-la-Nuova.

Le 13 le Marquis de Salazar marcha à Idagna-la-Nuova, Ville assez peuplée, & entourée d'anciens murs, avec un Château bâti à l'antique. La garnison, composée de cinq compagnies d'infanterie, & les bourgeois qui avoient pris les armes, sortirent à quelque distance de la place, dans l'es-

pérance d'arrêter au moins quelque
1704. temps les progrès du vainqueur : mais ils furent aisément repoussés. Les Espagnols entrèrent avec eux dans la Ville ; tous ceux qui purent s'échapper se sauvèrent dans les montagnes, &, suivant l'usage de la guerre, les maisons furent livrées au pillage ; mais les effets les plus précieux qu'on avoit mis dans les Eglises, en furent garantis.

XIII. Prise de Castel-Branco.

Il seroit trop long de nous arrêter à nommer tous les forts & Châteaux dont Philippe V. & ses Généraux se rendirent maîtres dans le commencement de cette campagne. L'un des principaux fut Castel-Branco que le Marquis de Thoi investit le 22, & qui se rendit le lendemain à discrétion. Le Roi entra dans cette place, où il trouva en abondance des munitions de guerre & de bouche, une grande quantité d'armes qu'on avoit fait venir d'Angleterre, & les tentes du Roi de Portugal & de l'Archiduc, qui comptoient en faire une place d'armes. Philippe y courut risque de la vie par une dispute qui survint entre les François & les Espagnols au sujet du butin La querelle s'étant échauffée, il y eut de part & d'autre plu-

ſieurs décharges de mouſqueterie ; & deux Officiers furent tués à peu de diſtance de ce Prince. Les ſoldats Eſpagnols qui avoient commencé le tumulte, furent jugés par le Conſeil de guerre, & condamnés à être pendus. 1704.

XIV. Le Général Walderen eſt battu & fait priſonnier par les troupes des deux Couronnes.

Le Général Fagel, qui commandoit les troupes Hollandoiſes, raſſembla en diligence quatre bataillons & environ quatre mille hommes de cavalerie, avec leſquels il ſe mit en campagne pour s'oppoſer aux ſuccès du Roi d'Eſpagne, ranimer le courage des milices du pays, & couvrir la Ville d'Abrantes ſur les bords du Tage, où les Alliés avoient formé de gros magaſins. Il tira encore quelques troupes des autres Généraux ; fit prendre poſte à deux bataillons commandés par le Général Walderen, dans les montagnes près de Sarcéda : ſe mit à la tête des deux autres à quelque diſtance en arrière, & donna ordre à ce Général de ſe replier s'il voyoit que les troupes des deux Couronnes s'avançaſſent en force contre lui. M. de Berwick ne lui en donna pas le temps. Inſtruit de la poſition des ennemis, il détacha le Marquis de Thoi avec deux mille fantaſſins François, autant d'Eſ-

pagnols & un corps de cavalerie, pour
1704. gagner la montagne par divers chemins pendant la nuit, afin d'attaquer Walderen au point du jour. On le prit d'abord de front, & ce Général, ne voyant qu'une partie des troupes de M. de Thoi, crut être en état de leur réſiſter. Il ſoutint le combat près de trois heures: mais ceux qui avoient monté par les autres chemins, l'ayant pris en même temps de tous côtés, il ne put faire une plus longue réſiſtance, & fut obligé de ſe rendre priſonnier de guerre avec tout ſon détachement. Fagel inſtruit trop tard de cette attaque, pour lui porter du ſecours, fit arracher les drapeaux de leurs lances pour qu'ils ne tombaſſent pas au pouvoir des François & des Eſpagnols, & n'évita d'être pris que par ſa diligence à ſe retirer. Les troupes des deux Couronnes ne perdirent en tout que vingt hommes, & outre le Général Valderen, elles firent priſonniers MM. de Nogent, d'Almada, & le fils du Général Athlone. On prit en même temps ſur le Tage quatre bateaux chargés des équipages de tout le détachement.

XV. Philippe s'empare de Portalegre.

Le Monarque s'étant ainſi rendu maître d'une partie de la rive droite

du Tage, résolut de porter ses forces sur l'autre rive, dans la Province 1704.
d'Alentejo. Il laissa sous Castel-Branco cinq bataillons aux ordres du Marquis de Ronquillo; établit un pont sur la rivière, la traversa le 29 de Mai; laissa mille hommes d'infanterie à la garde du pont; & après une marche de quatre jours pendant laquelle il reçut les clefs de plusieurs petites places & Châteaux, qui se rendirent volontairement, il arriva le 2 de Juin devant Portalegre, dont il forma aussi-tôt l'investissement. Cette Ville, qui avoit une bonne muraille, défendue par deux bastions, un ouvrage à corne & une citadelle fortifiée régulièrement, étoit en état de faire plus de résistance que les autres. La garnison, au nombre de trois mille cinq cents hommes, étoit composée d'un regiment Anglois, d'un Portugais, de trois compagnies de cavalerie & d'une garde bourgeoise, commandée par l'Evêque. Aussi-tôt que la grosse artillerie fut arrivée, on éleva des batteries, & les ennemis de leur côté répondirent par un feu très vif, ce qui dura jusqu'au 8 de Juin, qu'une bombe, tombée dans

leur magasin à poudre, le fit sauter
1704. en l'air avec une partie considérable du rempart. Cet accident jetta les habitants dans la plus grande consternation; ils environnèrent tumultuairement l'Evêque, & le pressèrent de se rendre, pour ne pas être exposés au pillage & aux autres excès où se porte le soldat quand une Ville est prise d'assaut. Le Gouverneur, également pressé par leurs sollicitations, battit la chamade, & le Prélat sortit de la Ville pour implorer la clémence de Philippe. Ce Monarque le reçut avec bonté; lui permit de se retirer à Lisbonne avec sa famille, & consentit que la Ville se rachetât du pillage en payant cinquante mille écus; mais la garnison fut obligée de se rendre prisonnière de guerre.

XVI. Le Marquis de Ronquillo est défait par les Alliés.

Pendant que le Roi d'Espagne & le Duc de Berwick étoient occupés à ces conquêtes, les ennemis avoient aussi rassemblé un corps d'armée entre Idagna & Penna-Mayor, sous les ordres du Marquis de Las-Minas. Dom François Ronquillo qui commandoit un corps d'Espagnols, & le Marquis de Geoffreville, qui en avoit un de François sous ses ordres, résolurent,

quoique très inférieurs en nombre, de combattre le Marquis & le Général Fagel qui étoient à la tête de vingt escadrons Portugais & de seize bataillons de troupes Angloises & Hollandoises. La première ligne des troupes des deux Couronnes composée seulement de quatre escadrons de cavalerie Françoise, fut aisément renversée par les vingt escadrons Portugais sur l'infanterie Espagnole qui n'attendit pas que les ennemis la chargeassent, & prit la fuite de toutes parts. L'arrière garde commandée par M. Mahoni, Brigadier Irlandois, soutint tout l'effort des Alliés, & par un feu roulant servi sans interruption, donna le temps aux fuyards de se retirer avec peu de perte derrière un ravin. Les ennemis firent un assez grand nombre de prisonniers, & beaucoup de soldats écartés furent massacrés par les paysans. Cet échec avoit été précédé de la prise de Fonte-Grenalda, dont s'étoit rendu maître un détachement Portugais, commandé par le Comte de San-Giovani, & il fut suivi de la perte de Monte-Santo, dont la garnison se rendit à discrétion aussi-tôt après la défaite de Ronquillo.

1704.

Quincy.

1704.
XVII.
Prise de Castel-David.

Le Duc de Berwick, informé de cette fâcheuse nouvelle, se mit en marche pour joindre les débris que le Marquis de Geoffreville & Ronquillo avoient rassemblés; mais avant son départ il donna les ordres nécessaires pour investir Castel-David; ce qui fut exécuté le 20, par le Marquis d'Aytona, Lieutenant-Général, avec quatre bataillons & un régiment de cavalerie Espagnole. Le Marquis de Villadarias, chargé d'en faire le siège, amena le 23 devant la place onze bataillons & mille hommes de cavalerie. Cette Ville n'étoit pas en état de faire une longue résistance, n'ayant qu'une simple muraille & un mauvais château, avec une garnison de trois bataillons Anglois & deux Portugais. Le 25, la brèche étant praticable, le Gouverneur demanda à capituler, & convint de se rendre à discrétion; mais le Commandant Anglois voulut encore se défendre; ordonna à ses gardes de s'opposer à l'introduction des troupes des deux Couronnes: se rendit maître du Château: y emmena par force le Gouverneur, & en chassa les Portugais. Ceux-ci, avant d'en sortir, jettèrent toutes les poudres

dans un puits, pour ôter les munitions aux Anglois, étant résolus de se joindre aux François pour les forcer à se rendre. Enfin le 26, ce Commandant fut obligé de se soumettre, & de se rendre prisonnier de guerre, ainsi que sa garnison. Après cette expédition, le Monarque soumit Montalva & Marvan, qui se rendirent sans attendre qu'on les assiégeât; & les Espagnols firent démolir les fortifications de la plus grande partie de ces places, dont ils enlevèrent l'artillerie & les munitions.

1704.

San-Vitali. Ottieri.

XVIII. On met les troupes en quartier de rafraîchissement.

M. de Berwick s'étant avancé jusques près de Penamacor où étoit campé le Marquis de Las-Minas, jugea la position des Alliés trop avantageuse pour les y pouvoir attaquer. Les chaleurs qui sont très vives en ce pays, ne permettent pas d'y tenir la campagne pendant le cours de l'été; & de part & d'autre on ne s'occupa plus qu'à mettre les troupes en quartier de rafraîchissement, pour se préparer à recommencer les opérations aussi-tôt que la saison le permettroit. Le Roi retourna à Madrid: la Reine alla le recevoir à Talavera, sur le Tage: les sujets de tous états firent les plus gran-

[redacted] des acclamations à son arrivée dans la
1704. Capitale, & il fut félicité de toutes parts sur ses conquêtes. Le Marquis de Saint-Philippe remarque cependant avec raison, que dans cette expédition on ne prit aucune place importante : qu'on y dépensa beaucoup d'argent ; qu'elle coûta un grand nombre de soldats, & ce qui étoit encore plus à regretter, qu'on y perdit la circonstance favorable de tenter quelque grande entreprise, dans un temps où le Portugal n'avoit presque pas de troupes réglées.

St. Philippe.

XIX.

Les Anglois & les Hollandois fournissent de nouveaux secours à l'Archiduc.

Pendant que les troupes des deux partis étoient dans leurs quartiers de rafraîchissement, les partisans de l'Archiduc en Angleterre & en Hollande avoient obtenu qu'on envoyât du renfort en Portugal. La Reine Anne étoit résolue d'y faire passer quinze mille hommes, & elle fit solliciter les Hollandois d'y envoyer aussi de nouveaux régiments, outre les recrues nécessaires pour completter ceux qui avoient été défaits par le Marquis de Villadarias, & pour remplacer les soldats enlevés par les maladies. Il y avoit eu au commencement de la campagne des divisions assez vives entre les Gé-

néraux des Alliés. Le Roi de Portugal, mécontent du Duc de Schomberg qui commandoit les Anglois, fit demander par son Ministre à Londres que ce Général fût rappellé. La Reine nomma à sa place Milord Gallowai, qui fit le trajet dans un simple paquebot, mais il fut suivi du secours & des munitions, qui arrivèrent en abondance sur une Flotte Hollandoise. Les Alliés manquoient de chevaux, & les ordres furent donnés pour en acheter dans le Royaume de Maroc. 1704.

XX. Lettres de l'Archiduc nuisibles à ses intérêts.

Le Prince de Darmstadt excité par son amour pour la Dame qu'il avoit laissée à Barcelone, & par sa haine contre ceux qui l'avoient forcé de quitter ce pays, entretenoit de fortes intelligences, & ne s'occupoit que des moyens d'y rentrer les armes à la main. Il espéroit qu'à son arrivée sur les côtes de Catalogne, toute la Province dont il étoit aimé, se déclareroit pour le parti qu'il avoit embrassé; ce fut dans cette attente, qu'avant de s'embarquer il se fit précéder par un assez grand nombre de lettres adressées au nom de l'Archiduc, qui y prenoit celui de Charles III, à ceux que Darmstadt connoissoit

pour être attachés à la Maison d'Autriche. Cette démarche précipitée nuisit plus qu'elle ne servit aux intérêts de l'Archiduc. Il y avoit à la vérité dans cette Province beaucoup de mécontents disposés à se déclarer s'ils se voyoient soutenus par une armée nombreuse ; mais chacun craignoit pour soi-même, jusqu'à ce qu'il fût assuré d'une puissante protection. Il n'y avoit pas de conspiration formée pour recevoir les Alliés ; & ceux mêmes des Catalans qui étoient les plus disposés au soulevement, voulurent paroître fidèles en attendant des circonstances plus favorables. Ils envoyerent ces lettres à la Cour de Madrid : protestèrent de leur attachement au Gouvernement présent, & tout demeura tranquille.

1704.

St. Philipp. San-Vitali.

XXI. Les Alliés font une tentative sur Barcelone.

Le 20 d'Avril le Prince de Darmstadt s'embarqua sur la Flotte de l'Amiral Rooke, qui, après avoir conduit l'Archiduc à Lisbonne, avoit été joint par l'escadre du Vice-Amiral Leake. Cette flotte étoit composée de vingt-trois vaisseaux de ligne Anglois, quatre brûlots de la même nation, & de quatorze vaisseaux de ligne Hollandois, avec au moins trois mille

es de troupes de débarquement.
:al espéroit qu'on lui en joindroit 1704.
: deux mille, & il les attendit
ment pendant quelques jours;
voyant que ces troupes n'arri-
: point, il mit à la voile pour
one. Le Prince de Darmstadt
oit toujours sur ses correspon-
s; & en partant de Lisbonne,
ra l'Archiduc qu'aussi-tôt que la
paroîtroit sur la côte, les Cata-
e manqueroient pas de se ren-
ı foule sous ses drapeaux. Dans
ance de voir remplir d'aussi
fiques promesses, d'abord qu'il
a vue de la Ville, il fit descen-
terre trois Gentilshomms de sa
& deux Officiers, avec ordre de
ıder à y être admis pour remplir
essage dont ils étoient porteurs.
ent conduits au Sergent-major,
. dirent qu'ils avoient quelque
d'important à communiquer aux
trats & au Vice-Roi, de la part
mpereur, pour l'avantage de la
& du peuple. François de Ve-
, qui remplissoit alors ce poste
ent, & à qui l'on communiqua
ssage, répondit qu'il n'en pouvoit
oir aucun sans un ordre exprès

du Roi Philippe V. Le Prince voyant
1704. que cette première tentative ne pouvoit réuſſir, envoya ſon Secrétaire, chargé d'une lettre, à la Ville de Barcelone; mais il ne ſe trouva perſonne qui voulût la recevoir, ce qui le détermina à faire une deſcente le 31 de Mai ſur le rivage à quelque diſtance de la place, à la tête d'environ trois mille hommes. Velaſco envoya trois compagnies de cavalerie Eſpagnole pour s'y oppoſer, mais elles ne purent empêcher le débarquement, & les ennemis s'approchèrent de Barcelone avec quelques mortiers ſeulement, n'ayant pas mis de canon à terre, parce qu'ils comptoient moins ſur leurs propres forces, que ſur leurs intelligences, & ſur l'affection des habitants pour la maiſon d'Autriche. Le Prince fit ſommer le Vice-roi de lui apporter les clefs de la Ville dans quatre heures pour tout délai; mais ce Seigneur qui craignoit peu les bravades de l'ennemi, tant qu'il pourroit contenir les habitants, répondit comme ſon devoir le lui inſpiroit, & fit ſon unique objet de veiller ſur les mécontents.

Le nombre en étoit conſidérable,

c le Viguier ou premier Magitrat voit formé une conſpiration pour livrer une porte aux ennemis la nuit ſuivante. Il eſt vraiſemblable que ce omplot auroit eu ſon exécution, ſi 'Archiduc eût pu tenir la promeſſe qu'il avoit faite aux mécontents, de e rendre en perſonne ſur leurs côtes avec vingt mille hommes. Mais quelque diſpoſition qu'il y eût à la rebellion, le peu de ſecours qu'on pouvoit attendre, faiſoit que perſonne ne marquoit cette fermeté, qui ſeule fait réuſſir ces ſortes d'entrepriſes, quoiqu'il n'y eût dans la place que treize cents hommes de garniſon, qui n'auroient pas été en état de faire une longue réſiſtance. Le Prince de Darmſtadt, d'acord avec le Viguier, voulut intimider ceux qui chanceloient, & fit jetter des bombes, tant par mer que par terre, dans la ville, eſpérant que la crainte de voir leurs maiſons détruites contribueroit à faire ſoulever les habitants; mais elles firent peu d'effet, & tout demeura tranquille. Le Viguier demanda la garde d'une des portes dans le deſſein de la livrer aux ennemis: le Vice-Roi, déja inſtruit, jugea de ſon intention, le menaça

1704.

XXII. Conſpiration découverte dans cette ville. Les ennemis ſe retirent.

1704. de le faire pendre sur-le-champ s'il ne déclaroit la vérité, & l'assura qu'il lui accorderoit sa grace, s'il la méritoit par sa sincerité. Le Viguier effrayé par la crainte du supplice, découvrit toute la conspiration : on arrêta quelques-uns des principaux conjurés ; le Prince en fut bien-tôt informé, & voyant que son projet étoit échoué, il se rembarqua, & la flotte remit à la voile. La justice & la prudence demandoient qu'en accordant la vie au Viguier, on le mît hors d'état de former de nouveaux complots, & qu'on fît quelques exemples pour intimider les autres coupables. Le Vice-roi se laissant toujours guider par la hauteur de son caractère, crut qu'il suffisoit de les mépriser ; & par cette négligence, les semences de la rebellion n'étant pas détruites, elles poussèrent des racines qu'il ne fut plus possible d'arracher. Si l'on eût su allier à la clémence une sévérité modérée, l'Archiduc n'eût pas trouvé l'année suivante la facilité qu'il éprouva à se rendre maître de cette clef de la Catalogne.

Quincy. St. Philippe.

XXIII. Le Comte de Toulouse

L'Amiral avoit deux objets, l'un d'engager une bataille avec la flotte Françoise commandée par le Comte

le Toulouse, qui croisoit dans la Méditerranée; l'autre de s'emparer de quelque place importante sur les côtes d'Espagne. Le premier objet ne put alors être rempli; quoique les corvettes Angloises découvrissent le 8 de Juillet plusieurs voiles qui faisoient leur cours vers Toulon, & que le lendemain on vît clairement que c'étoit cette flotte composée de quarante voiles. L'Amiral tint conseil de guerre, & commença à donner la chasse le 10, mais il jugea que les François pouvoient recevoir du secours de Toulon, & eut la prudence de ne pas continuer à les suivre. Si l'on en croit le Docteur Burnet, il auroit été très facile à Rooke de les joindre, & il avoit sur eux un grand avantage : mais, ajoute ce Prélat Anglican, on ignore quels étoient les ordres de l'Amiral, & cette affaire n'a jamais été examinée.

1704.

commande une flotte dans la Méditerranée.

Burnet, Hist. Navale d'Angleterre.

XXIV. Les ennemis font voile à Gibraltar.

Rooke abandonnant pour lors son premier objet, résolut de ne rien épargner pour remplir le second, & il fit voile vers le détroit de Gibraltar, où il fut joint par une nouvelle escadre aux ordres du Chevalier Shovel. Le Contre-Amiral Bing qui commandoit une division de la flotte se présenta devant



d'ailleurs ils étoient e
nombre ; ce qui fit aussi
entreprise. Bing ayant re
l'Amiral reçut des ordre
Anne, qui lui enjoignoie
entreprendre que du
de l'Archiduc & du Roi
On tint un Conseil de
Rooke bien assuré de l'
deux Princes, y fit décid
te se rendroit devant G
attaquer cette place impo
St. Philippe. en avoir détaché seulem
vaisseaux, qu'on envoy
pour escorter la flotte

XXV. Description de cette Place.

Le détroit de Gibral
le grand Océan à la Mé
trop connu pour que n

ccès en eſt impraticable du côté de
Orient qui regarde la Méditerranée, 1704.
du côté du Nord qui eſt tourné
ers la terre-ferme, l'un & l'autre
'étant que des rochers coupés à pic
omme de hautes murailles. La pen-
eſt très douce des autres côtés où
on trouve la ville qui s'étend juſ-
u'à la baye, environnée de deux
ôles, l'ancien tourné au couchant &
ontigu aux murs de la place; le nou-
eau tourné au midi & ſeparé de la
ille par un fauxbourg. Sur une colli-
e moins élevée, mais qui eſt égale-
ent toute de pierres-vives, on voit
eux forts ou châteaux, dont un
ommande l'unique chemin qui con-
uit de la terre-ferme à Gibraltar par
ne petite plaine qui s'étend ſuivant
longueur de l'iſthme ou langue de ter-
qui ſépare la Ville du continent.
eſt très difficile d'aſſiéger cette pla-
dans les formes, parce que cette
laine reſſerrée d'un côté par la mer
de l'autre par la montagne, ne
réſente que de la pierre dure, ou
n ſable qui ne permet pas d'y con-
uire des tranchées. De plus, la mon-
gne la domine avec tant d'avantage,
ue ceux qui voudroient entrepren-

dre de forcer cet étroit passage, seroient
1704. accablés par les pierres, les morceaux de roc, les bombes & les feux d'artifices qu'on feroit rouler sur eux, & contre lesquels ils n'auroient aucun abri. La porte de la Ville est enfoncée & défendue par un boulevard qu'on appelle de Saint-Paul, qui côtoie aussi le port, & par une tour ou bastion rond, situé sur un rocher élevé. Ces défenses, ainsi que les remparts, les murailles de la place, & les autres bastions étoient alors garnis de cent pièces de canon; mais on avoit si peu de gens de guerre en Espagne, ou plutôt on s'y conduisoit avec tant de négligence, que cette place, la clef des deux mers, n'avoit que cent hommes de garnison; ce qui ne pouvoit suffire pour le seul service de l'artillerie, bien loin qu'il y en eût
San-Vitali. assez pour garantir la place des attaques du plus foible ennemi.

XXVI.
Les ennemis se rendent maîtres du môle.

L'Amiral Rooke & le Prince de Darmstadt, instruits de la foiblesse de la garnison de Gibraltar, se rendirent le premier d'Août dans la baye, & débarquèrent dix-huit cents hommes avec le Prince à leur tête sur la langue de terre dont nous venons de par-

ler, ce qui ôtoit à la place toute ef-
pérance de fecours du côté de l'Ef- 1704.
pagne. On fit auffi-tôt fommer le Gouverneur Dom Diégo de Salinas de fe rendre avec fa garnifon; mais cet Officier répondit en fon nom & en celui des foldats foumis à fes ordres, qu'ils étoient prêts à facrifier leur vie pour la défenfe de la place qui lui étoit confiée. Alors les ennemis firent avancer vingt-deux vaiffeaux aux ordres des Contre-Amiraux Bing & Vanderhuffen, pour battre la Ville du côté du midi : mais le vent contraire empêcha qu'ils puffent être rangés en ordre avant le lendemain matin. L'artillerie commença donc le 2 à agir contre Gibraltar ; & ce fut avec tant de vivacité, que fi l'on en croit le plus grand nombre de ceux qui ont donné la relation de ce fiege, il y eut plus de quinze mille coups de canon tirés des vaiffeaux, en cinq ou fix heures, contre le môle ; ce qui éteignit entièrement de ce côté le feu de la place qui ne pouvoit être que très mal fervi. L'Amiral Anglois, efpérant que fes gens ne trouveroient aucune réfiftance, donna ordre au Capitaine Wittaker de faire avancer des cha-

loupes armées pour attaquer le même
1704. môle; mais il fut prevenu par les Capitaines Hickes & Jamper, qui, à la tête de quelques déterminés entrèrent l'épée à la main dans cet ouvrage. Les Espagnols, hors d'état de s'y défendre, prirent le parti de l'abandonner; mais en se retirant ils firent jouer une mine qui tua quarante hommes des assiégeants, & en blessa plus de soixante, ce qui n'empêcha pas les ennemis de s'y loger, de se rendre maîtres du canon, & de s'emparer d'un petit bastion entre le môle & la ville.

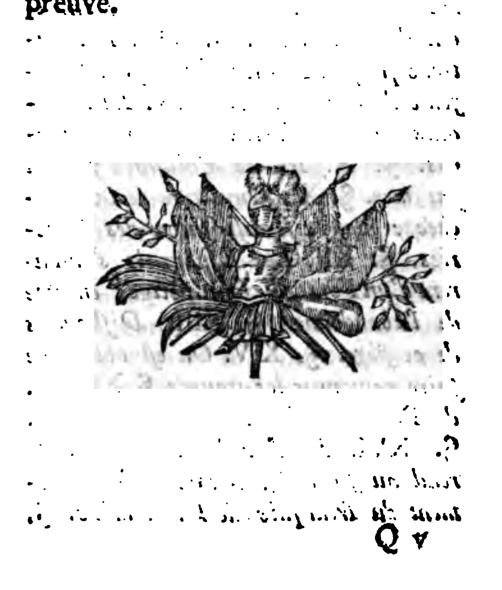
XXVII. Le Gouverneur est obligé de capituler.

Le Gouverneur n'ayant aucune ressource pour sa défense, se contenta d'avoir prouvé aux ennemis qu'il ne lui manquoit que des hommes pour rendre tous leurs efforts infructueux, & il leur remit la place le 4, après une seconde sommation. On lui accorda par la capitulation tous les honneurs de la guerre: les Espagnols eurent la liberté de se retirer avec armes & bagages; mais les François ne furent pas compris dans cet article, & ils demeurèrent prisonniers de guerre. Le Prince de Darmstadt resta dans cette place avec deux mille hommes de garnison, & il ne perdit pas un

moment à en faire réparer les fortifications. Elles étoient en très mauvais état, suivant le rapport de tous les Ecrivains amis & ennemis. Le seul Auteur de l'Histoire Navale d'Angleterre avance le contraire, & prétend qu'avec cinquante hommes on auroit pu s'y défendre contre des milliers. Comme il est démenti par les Historiens de sa propre nation; entr'autres par le Docteur Burnet, nous ne nous arrêterons pas à démontrer le ridicule de ce qu'il avance sans aucune preuve.

1704.

Ottieri. Burnet. Hist. Navale d'Angletere.



CHAPITRE V.

§. I. *Forces maritimes des Puissances belligerantes dans la Méditerranée.* §. II. *Les deux flottes sont en présence.* §. III. *Bataille de Malaga : la nuit sépare les deux flottes.* §. IV. *Perte des deux côtés.* §. V. *Chacun des Partis s'attribue la victoire.* §. VI. *Avantage que le Roi d'Espagne en retire.* §. VII. *Rooke fait ôter de Gibraltar le pavillon de l'Empereur.* §. VIII. *Précautions que prennent les Alliés pour la défense de cette Place.* §. IX. *Le Marquis de Villadarias en forme le blocus.* §. X. *M. de Pointis s'y rend par mer.* §. XI. *Ouverture de la tranchée : mauvaise disposition des batteries.* §. XII. *Les Espagnols s'emparent d'un Fort, & sont obligés ensuite de l'abandonner.* §. XIII. *Difficultés de ce siège.* §. XIV. *On est obligé de faire cantonner les troupes.* §. XV. *M. de Pointis croise dans la Méditerranée.* §. XVI. *Le Maréchal de Tessé se rend au siège.* §. XVII. *Mécontentement du Marquis de Villadarias.* §.

XVIII. *M. de Pointis a ordre de ramener son Escadre à Gibraltar.* §. XIX. *Elle est détruite ou dispersée.* §. XX. *Le siège est changé en blocus.* §. XXI. *Fin de la campagne sur les frontières de Portugal.* §. XXII. *Causes du peu de succès de l'Archiduc.* §. XXIII. *Suite des troubles des Cevennes : avantages remportés par les Camisards.* §. XXIV. *Sévérité dont on use avec eux.* §. XXV. *Le Maréchal de Villars y est envoyé : il les gagne par la douceur.* §. XXVI. *L'accommodement est rompu par les intrigues des ennemis. Belle conduite de M. de Villars.* §. XXVII. *Coup d'œil sur le Nord de l'Europe.*

1704.

I. Forces maritimes des Puissances belligerantes dans la Méditerranée.

L A France avoit dans la Méditerra-
née une flotte assez considérable
pour faire échouer le projet des en-
nemis contre Gibraltar, si l'on eût pu
les joindre avant qu'ils se rendissent
devant cette place; mais quoique de
part & d'autre on parût désirer une
bataille navale, plusieurs mois s'étoient
passés, comme nous l'avons vu, sans
que les deux flottes s'approchassent
assez près pour en venir à une ac-
tion. Le Comte de Toulouse, Grand-

Amiral de France, avoit ſous ſes ordres quarante-neuf vaiſſeaux de guerre & vingt-quatre galères : l'Amiral Rooke commandoit quarante-ſept vaiſſeaux, ſept frégates & autant de galiotes à bombes; ainſi les deux flottes étoient à peu près égales, & s'il y avoit quelque ſupériorité, elle étoit du côté des ennemis. On remarque cependant que les bâtiments François étoient en général plus gros, & qu'il y en avoit beaucoup à trois ponts : mais ceux des Anglois qui avoient plus de légèreté, étoient bien plus propres à revirer de bord, & à obéir à toutes les manœuvres néceſſaires dans un combat naval.

1704.

II. Les deux flottes ſont en préſence.

Après la priſe de Gibraltar, les Alliés allèrent faire de l'eau ſur la côte de Barbarie, pendant que le Comte de Toulouſe, qui cherchoit à les joindre, faiſoit voile vers Malaga. Le 22 d'Août ſa flotte jetta l'ancre à trois lieues de cette Ville, & les frégates qui étoient allées à la découverte, donnèrent avis par des ſignaux qu'elles voyoient l'ennemi. Auſſi-tôt on rappella les gens qui étoient deſcendus à terre pour faire aiguade, mais le calme fit remettre au lende-

main à apareiller. Les Alliés également disposés à combattre, & qui avoient le vent favorable, s'approchèrent le 23 jusqu'à ce qu'ils fussent environ à trois lieues des François, & l'on se disposa de part & d'autre à une bataille qu'on jugea qui seroit très meurtrière, si le calme qu'il faisoit alors, continuoit. 1704.

III. Bataille de Malaga. La nuit sépare les deux flottes.

L'Amiral Shovel ayant pris le dessus du vent, engagea le combat le 24 à dix heures du matin, ce qui le sépara du corps de bataille, & fit espérer aux François de pouvoir entrer dans cet intervalle, pour le mettre entre deux feux. Shovel s'apperçut de leur dessein; retint le vent, & donna le temps à l'Amiral Rooke de le suivre de près; ce qu'il fit en donnant de son côté le signal pour que sa division engageât aussi le combat, qui devint alors général. Nous ne nous arrêterons pas à le rapporter en détail; le plus grand nombre des Lecteurs peu instruits de la tactique & des évolutions navales auroient peine à en suivre les opérations; & ceux qui en ont l'intelligence pourront le lire dans le Marquis de Quincy qui en a décrit toutes les particularités. Il

nous suffit de remarquer qu'on fit un
1704. feu terrible des deux côtés, & que les Alliés y employèrent vingt-cinq charges de poudre pour chaque piéce de canon, ayant toujours évité d'en venir à l'abordage ; ensorte que toute la bataille se passa à se canonner de part & d'autre jusqu'à cinq heures du soir. Les Anglois ont prétendu que ce furent les François qui évitèrent l'abordage ; ils conviennent cependant que le navire le Sérieux commandé par M. de Champmelin aborda trois fois le Monk, mais qu'il fut reçu avec un feu si vif qu'on l'obligea enfin de s'en éloigner. Quoiqu'il en soit, les Anglois firent un très grand usage de plusieurs galiotes, qui leur servirent à jetter une grande quantité de bombes dans les bâtiments François, comme dans une place assiégée. Une de ces bombes étant tombée dans le vaisseau de M. de Villette, fit sauter l'arrière, mit le feu à la poupe, & auroit détruit tout le bâtiment, sans l'intrépidité de plusieurs Officiers, qui arrêtèrent l'incendie avant qu'il eût pu se communiquer à deux barrils de grenades, dont l'explosion eût immancablement fait périr le vaisseau,

Celui que montoit M. de Belle-Isle éprouva le même accident, & fut également garanti, ce qui obligea ces bâtiments, ainsi que quelques autres à se retirer du combat; mais plusieurs se remirent en ligne avant qu'il fut fini. La fin du jour sépara les deux flottes; & si l'on en croit les relations Françoises, le Comte de Toulouse ayant fait allumer tous les fanaux, suivit toute la nuit les ennemis qui s'éloignoient, ensorte que le matin on se retrouva en présence: mais on se tint de part & d'autre sur la défensive, chacun ayant également souffert. Les Alliés ont publié que ce furent les François qui s'éloignèrent; mais puisque les Anglois ont avoué eux-mêmes dans leurs relations que les munitions leur manquoient, il paroît une contradiction évidente entre cet aveu, & ce qu'ils disent qu'ils présentèrent de nouveau le combat aux François, sans que ceux-ci le voulussent accepter. 1704.

IV. Perte des deux côtés.

Les relations ne sont pas plus d'accord sur le nombre des morts & des blessés de part & d'autre: nous conjecturons avec assez de vraisemblance que la perte fut à peu-près égale, & qu'el-

le monta environ à trois mille hommes de chaque côté. Les Anglois eurent un vaisseau coulé à fond, & un autre qui s'enfonça de même quelques jours après la bataille, sans qu'on ait découvert la cause de cet accident. Entre les Officiers François qui perdirent la vie dans le combat, ou qui moururent depuis des blessures qu'ils y avoient reçues, on remarque le Bailli de Lorraine, M. de Relingue, Lieutenant-Général, M. de Belle-Isle, le Chevalier Phelippeaux, & le Comte de Châteaurenault. Il y en eut aussi beaucoup de blessés dangereusement; le Comte de Toulouse le fut légèrement à la tempe: quatre de ses pages furent tués ou estropiés, & son Secretaire des commandements fut blessé sur son vaisseau, ainsi que le Chevalier de Cominges, & un grand nombre de Gardes-Marine, ce bâtiment ayant été long-temps engagé contre le vaisseau Amiral des Anglois, & contre plusieurs autres bâtiments.

1704.

V. Chaçun des Partis s'attribue la victoire.

Les Anglois firent publier une relation pompeuse de cette bataille, où ils se donnèrent tout l'avantage pour amuser le peuple, & l'encourager à fournir les subsides. Malheureu-

ſement ils furent démentis par leurs
propres ſujets & par leurs confédé- 1704.
rés : le Général Fagel, qui comman-
doit les Hollandois en Portugal, écrivit
naturellement « que le ſuccès n'avoit
» pas répondu à la valeur & à la ſage
» conduite des Généraux des Alliés,
» & que les François étoient demeu-
» rés à la hauteur de Malaga, pendant
» qu'ils avoient repaſſé le détroit. »
Milord Eversham, dans une harangue
qu'il fit le 4 de Décembre à la Cham-
bre des Pairs, y dit avec autant de
franchiſe après avoir parlé de la ba-
taille d'Hochſtet. « Quoique notre ſuc-
» cès ſur mer n'ait pas égalé celui
» de terre, le courage & la bravou-
» re Angloiſe s'y eſt toujours fait
» voir la même. Je ne puis pas à la
» vérité congratuler le Chevalier
» Rooke d'une entière victoire ſur
» les François : *mais je le félicite de tout*
» *mon cœur de ſon heureuſe délivrance.* « Lamberty.
Il eſt difficile de trouver dans ces
expreſſions d'un diſcours public le lan-
gage d'un ennemi victorieux. Quoi
qu'il en ſoit, on fit des rejouiſſan-
ces à Londres, on chanta des *Te Deum*
en France, & c'eſt à quoi ſe bornè-
rent les ſuites de cette bataile. Il

1704. est vrai qu'en supposant l'avantage égal dans les combats de mer entre les Anglois & les François, les pertes des premiers ne leur sont jamais aussi dommageables qu'à la France, parce que la plus grande partie de la nation regardant la mer comme son élément, se porte avec tant d'ardeur à l'entretien & au rétablissement de ses forces maritimes, qu'en très peu de temps elles se trouvent réparées, & souvent supérieures à ce qu'elles étoient avant une bataille.

Lamberty.

VI. Avantage que le Roi d'Espagne en retire.

Quoique celle de Malaga n'eût rien de décisif, le Roi d'Espagne en retiroit cependant un assez grand avantage, en ce qu'elle éloignoit les ennemis de ses côtes, & empêchoit les mécontents de se déclarer en faveur de l'Archiduc. Ce Monarque en marqua sa reconnoissance au Comte de Toulouse, en lui envoyant l'ordre de la Toison-d'or, ainsi qu'au Maréchal de Cœuvres, & il fit présent au dernier de son portrait enrichi de diamants. Il envoya en même temps cent barriques de vin d'Alicante, une grande quantité de chocolat & d'autres rafraîchissements pour les Officiers & les soldats de la flotte, qui, après

l'éloignement des ennemis, relâcha dans les ports les plus proches du lieu où la bataille avoit été livrée.

1704.

Quincy.

VII. Rooke fait ôter de Gibraltar le pavillon de l'Empereur.

Les avantages que les troupes des deux Couronnes avoient remportés sur les Portugais, ne pouvoient compenser la perte que faisoit l'Espagne, si elle laissoit Gibraltar entre les mains des ennemis. Le Prince de Darmstadt y avoit fait proclamer l'Archiduc, & y avoit arboré l'étendard de l'Empereur; mais l'Amiral Rooke le fit ôter, & l'on mit celui de la Reine Anne à la place. Quoique le Prince fut très sensible à cet affront, le besoin que l'Archiduc avoit des puissances maritimes l'obligea de le dissimuler.

VIII. Précaution que prennent les Alliés pour la défense de cette place.

Les Cours de France & d'Espagne, convaincues, mais trop tard, de la faute qu'on avoit faite, de laisser sans défense une place dont on ne connut bien l'importance que lorsqu'elle fut au pouvoir des ennemis, résolurent de ne rien négliger pour la reprendre. Les Alliés qui prévirent qu'on ne les en laisseroit pas tranquilles possesseurs, en augmentèrent considérablement les fortifications, tant au corps de la place que sur le penchant de la montagne; formèrent de bons re-

1704. tranchements ſur la langue de terre qui la ſépare de l'Eſpagne ; établirent de nouvelles batteries de canon tirés de leur Flotte ſur l'ancien môle, qui domine une partie de l'iſthme ; & non contents des premières troupes qu'ils y avoient miſes en garniſon, l'Amiral Rooke y ajouta encore deux mille hommes avant de faire voile pour l'Angleterre. Il n'y retourna qu'avec une partie de ſa flotte, & le reſte regagna le Port de Lisbonne, ſous la conduite de l'Amiral Leake.

IX. Le Marquis de Villadarias en forme le blocus.

Les mois d'Août, de Septembre & une partie d'Octobre, furent employés par les ennemis aux différents préparatifs néceſſaires pour ſoutenir le ſiège qu'ils jugeoient que les deux Couronnes ne tarderoient pas à entreprendre. En effet, auſſi-tôt après la perte de cette place, on avoit réſolu dans le Conſeil d'Eſpagne, toujours guidé par celui de France, d'envoyer le Marquis de Villadarias avec huit mille hommes, pour bloquer la place du côté de terre, en attendant qu'on l'aſſiégeât dans les formes. Ce détachement fut tiré preſque en entier de l'armée du Duc de Berwick, & la réduiſit à quinze mille hommes, enſorte qu'il ne fut plus en

état de rien entreprendre contre les Alliés, qui établirent leur camp à Almeïda, au nombre de vingt-cinq mille hommes. 1704.

X. M. de Pointis s'y rend par mer.

Les huit mille hommes du Marquis de Villadarias n'étoient pas suffisants pour assiéger Gibraltar, si l'on n'attaquoit en même temps la place du côté de la mer; & le premier soin du Comte de Toulouse après la bataille de Malaga, fut d'y envoyer M. de Pointis avec dix vaisseaux de ligne & neuf frégates. Cette Escadre débarqua trois mille soldats de Marine, qui furent joints aux troupes du Général Espagnol, en sorte que toutes celles du siège montèrent alors environ à dix ou onze mille hommes, avec soixante & douze pièces de canon & onze mortiers, ce qui n'égaloit pas à beaucoup près les batteries de la place, bien-loin de pouvoir en éteindre le feu. Ce siège ne fut terminé qu'au mois d'Avril 1705. Mais pour ne pas en interrompre les opérations, nous allons les rapporter de suite, avant de passer au récit des événements par lesquels nous terminerons l'Histoire de la quatrième année de la guerre entre la Maison de Bourbon & les Puissances qui composoient la grande ligue.

1704.

XI.

Ouverture e la tranchée. Mauaise dispotion des atteries.

Le Marquis de Villadarias ayant fait ouvrir la tranchée le 21 d'Octobre, elle fut pouffée en peu de jours affez près du corps de la place, malgré la difficulté du terrein fableux qui n'avoit aucune confiftance, & où l'on trouvoit fréquemment des rochers qui arrêtoient les travailleurs. On éleva une batterie de quatre pieces de canon pour oppofer à celui de la montagne, qui incommodoit beaucoup les troupes Efpagnoles, & une autre de trente pieces contre le front de l'attaque; mais cette dernière, dirigée par un Ingénieur peu expérimenté, fe trouva expofée au feu de trente-quatre canons, dont ce front étoit garni, & à celui de trente autres pieces, qui la battoient de revers, ce qui la rendit de très-peu d'ufage. Les ennemis firent avancer affez près des travaux une galiote à bombe, qui auroit beaucoup incommodé les travailleurs, fi M. de Pointis n'eût envoyé contre cette galiote MM. de Gabaret & d'Albert: ils réuffirent à y mettre le feu après avoir été bleffés l'un & l'autre. Cet obftacle levé, on reconnut l'impoffibilité de réuffir en fuivant le premier plan d'attaque; & l'on éleva de nouvelles bat-

eries contre le baſtion & la porte tournée au levant; mais les retards que causoient ces changements de diſpoſition, donnèrent le temps aux aſſiégés de recevoir par mer de puiſſants ſecours qui empêchèrent que la place ne rentrât au pouvoir de ſes anciens Souverains.

1704.

St. Philippe. San-Vitali. Quincy.

XII. Les Eſpagnols s'emparent d'un Fort, & ſont obligés enſuite de l'abandonner.

Auſſi-tôt qu'on reçut à Lisbonne la nouvelle du ſiège de Gibraltar, l'Amiral Leake eut ordre de ſe rendre devant cette place, avec tout ce qu'il avoit de vaiſſeaux de guerre, tant pour écarter M. de Pointis, que pour y faire entrer des hommes & des munitions de toute eſpèce. Cet Officier, trop foible pour réſiſter à la flotte Angloiſe, n'avoit pas attendu qu'elle fût arrivée: il avoit relâché à Cadix, pour faire rafraîchir ſes gens, & y prendre des vivres; mais il avoit laiſſé dans la baye de Gibraltar, cinq frégates, un brûlot, & une galiotte à bombes. L'Amiral Anglois arriva le 9 dans cette baye, avec ſeize vaiſſeaux, & les François firent leurs efforts pour gagner la Méditerranée, & pour éviter un combat, où la ſupériorité de l'ennemi ne laiſſoit aucune eſpérance de lui échapper, s'il réuſſiſſoit à l'engager. La force

du vent contraire ne permettant pas
1704. de doubler le Cap qu'on appelle de N. D. d'Europe, il n'y eut qu'un ſeul des bâtiments François, qui pût gagner le détroit. Les ennemis lui donnèrent la chaſſe, & il ſe défendit vaillamment; mais il fut enfin obligé de ſe rendre. Les Commandants des autres frégates n'ayant que la reſſource de ſe faire échouer, pour ne pas tomber entre les mains des Anglois, eurent recours à ce fâcheux expédient, & les brûlèrent eux-mêmes, après que les équipages eurent été débarqués. L'Amiral Leake demeura maître de la baye; fit entrer dans Gibraltar tout le ſecours qu'il jugea néceſſaire ou utile à la défenſe de la place, & en ajoutant le feu de ſes vaiſſeaux à celui des aſſiégés, dejà trop formidable pour les Eſpagnols, il en rendit le ſiège plus meurtrier pour les aſſiégeants, & força le Marquis de changer totalement ces diſpoſitions, afin de mettre ſes troupes à couvert de ce feu redoutable. Ce Général & M. de Pointis, qui étoit revenu au ſiège, connoiſſoient une route au travers de la montagne, par où ils eſpérèrent pouvoir ſurprendre les aſſiégés, & ſe rendre maîtres de la Place.

Cinq

inq cents hommes commandés par le olonel Bucaro, eurent ordre de sui- 1704.
e ce sentier, la nuit du 10 au 11 de ovembre, pour tomber sur les en-mis au point du jour, pendant que ois mille hommes s'avançoient par le ême sentier, pour soutenir les pre-iers. Ils eurent tout le succès qu'on ouvoit attendre de leur bravoure; l'é-ration des rochers sur lesquels ils oient obligés de gravir, & la pro-ndeur des précipices qui les environ-oient, ne purent retarder leur marche. s chassèrent les Anglois du fort nom-é le Pâté, & ils se seroient vraisem-ablement fait jour jusques dans la ace, si le Général Espagnol eût en-ême temps fait une diversion pour tirer l'attention des ennemis d'un au-e côté : mais il demeura dans l'inac-on. La plus grande partie de la gar-ison se porta contre M. de Bucaro: Commandant fut tué les armes à la ain; ses troupes trop foibles pour ré-ster à une multitude d'ennemis, se attirent jusqu'à ce que les munitions ur manquèrent : elles furent alors for-ées d'abandonner cette entreprise mal oncertée, après y avoir perdu le plus rand nombre de leurs meilleurs sol-

dats, & les ennemis rentrèrent dans le poste d'où ils avoient été chassés.

1704.

XIII. Difficultés de ce siège.

L'Amiral Leake, secondé par l'Amiral Hollandois Vander-Dussen, ne négligea rien de tout ce qui pouvoit troubler les opérations du siège. Il rangea ses vaisseaux comme un cordon devant le camp des Espagnols; mais une batterie de dix pièces de canon que Villadarias fit élever sur le rivage, les obligea de s'éloigner. Ils tentèrent inutilement de faire une descente: ils en furent empêchés par Dom Louis de Solis, & par le feu des assiégeants. Ils essayèrent ensuite d'enlever les barques qui amenoient par mer des secours d'hommes & de munitions au camp; elles furent protégées par Dom Joseph d'Armendariz, & continuèrent à venir de l'Andalousie, en côtoyant le rivage. Les travaux du siège avançoient toujours, mais avec beaucoup de lenteur, à cause des pluies qui remplissoient les tranchées, dont les revers s'ébouloient fréquemment, entraînés par des courants d'eau qui tomboient des montagnes voisines. Le terrein avoit si peu de fermeté, que quand il survenoit quelque intervalle d'un temps plus sec, des coups de vent

ffiſoient pour rejetter dans les tran-
ıées le ſable léger qui en formoit 1704.
s parapets, ſans qu'on pût le ſoute-
r par des faſcines ou des madriers,
ont on manqua pendant tout le ſiége.

XIV. On eſt obligé de faire cantonner les troupes.

La ſaiſon devenoit trop fâcheuſe pour pouvoir tenir la mer, & Gibraltar 'a pas de Port où les vaiſſeaux puiſſent être en ſureté, ce qui détermina s deux Amiraux à retourner dans ı riviere de Lisbonne. (*a*) Ils laiſsèent ſeulement quelques bâtiments dans ı baye : mais il n'y reſta aucun vaiſſeau de ligne. Les Eſpagnols ne tirèent aucun avantage de l'éloignement e la flotte ennemie : le Marquis de Villadarias fut obligé de faire cantonner ſes troupes, après avoir formé es retranchements qui embraſſoient oute l'attaque, & d'attendre que les ecours qu'il eſpéroit, & des temps

(*a*) Le Traducteur du Marquis de St. Phi-ppe lui fait dire que Leake reprit la route de ı Tamiſe. L'original porte *las* (*naves*) *de rimera magnitud ſe volvieron à ſus puertos*. Ce n'on doit entendre des portes d'où ils étoient enus, & non de la Tamiſe. C'eſt une faute gère ; & ſi nous en relevons quelques unes, ela ne diminuera rien de la juſte eſtime que ous avons conçue de cette traduction.

moins contraires, lui permissent de faire
1704. de nouveaux efforts pour terminer ce siège. Les soldats souffrirent beaucoup par la difficulté de trouver des abris sûrs contre l'impétuosité des vents, & par le défaut de trouver de bonnes provisions. Les maladies & la disette en détruisirent un plus grand nombre dans le quartier de cantonnement, qu'il n'en avoit péri dans le siège par le fer & par le feu des ennemis.

XV. M. de Pointis croise dans la Méditerranée.

Pendant tous ces mouvements, M. de Pointis avoit envoyé du camp des ordres à Cadix, pour y faire mettre tous les vaisseaux en état de combattre la flotte Angloise. Il s'y rendit lui-même le 26 de Novembre, & dès le lendemain il se remit en rade pour tenir la mer, autant que la saison pourroit le permettre, avec treize vaisseaux depuis quatre-vingt-quatorze canons jusqu'à cinquante, quatre gallions, deux frégates & quatre brûlots. Le reste du mois de Novembre, & une partie de celui de Décembre, furent employés à croiser dans la Méditerranée, pour empêcher l'arrivée des secours de toute espèce, que les ennemis envoyoient à Gibraltar. On leur prit quatre bâtiments chargés de troupes & de muni-

ons qui avoient été séparés de la lotte : mais dix-huit autres arrivèrent 1704. la place assiégée; y débarquèrent les ommes & les provisions, & sans avoir ucun échec de la part des François, s regagnèrent Lisbonne, où ils trouèrent deux autres bâtiments, que le ort temps avoit aussi séparés de la ıême flotte. *Quincy.*

XVI. Le Maréchal de Tessé se rend au siège.

La Cour d'Espagne voyoit avec utant de chagrin que celle de France, longueur du siège de Gibraltar. On ıgeoit avec assez de raison, que si le Iarquis de Villadarias eût poussé plus ivement ses attaques, le Gouverneur uroit été obligé de se rendre, avant ue l'Amiral Leake y eût jetté les seours qui l'empêchèrent de rentrer ous l'obéissance du Monarque Espagnol. On n'a jamais fait aucun reroche au Marquis du côté de la braoure, & l'on ne doit peut-être attriuer la lenteur des opérations, qu'au eu d'habileté des Ingénieurs qu'on lui voit donnés pour diriger les attaques : ıais il faut qu'un bon Général soit luiıême très-expert dans cette partie, & en at de guider ceux qui agissent sous ses rdres. Le Marquis de Saint-Philippe, uoiqu'Espagnol, convient qu'il y a eu

peu de sièges où l'on ait commis tant de
1704. fautes : ce qui détermina sans doute le Roi d'Espagne à y envoyer le Maréchal de Tessé au commencement de l'année. Il y arriva le 10 de Février, avec un renfort considérable, & trouva que le Marquis avoit déja repris les opérations du siège. Le 7, ses troupes avoient attaqué de nouveau le fort du Pâté ; s'en étoient emparés, avoient fait prisonniers tous ceux qui le défendoient, & y avoient arboré les drapeaux du Monarque Espagnol, se croyant sûrs de ne plus en être délogés ; Mais le Prince de Darmstadt, avoit encore réussi à les en chasser avant qu'elles eussent eu le temps de s'y bien retrancher.

Ottieri. Quincy.

XVII. Mécontentement du Marquis de Villadarias.

M. de Tessé parut satisfait de la façon dont les attaques étoient alors dirigées : mais le Marquis de Villadarias, qui auroit dû voir avec plaisir qu'un autre Général venoit lui épargner la honte de lever le siège, crut au contraire qu'il lui enleveroit la gloire de faire rentrer cette place au pouvoir de son Maître, & il demanda à se retirer. Philippe V. lui écrivit pour l'engager à concourir avec le Maréchal de Tessé, jusqu'à ce que Gi-

braltar fût remis sous son obéissance ; mais le fier Espagnol ne pouvant souffrir de paroître en second à un siège où il avoit eu jusqu'alors le commandement en chef, se retira, & fut suivi de plusieurs des principaux Officiers. Il écrivit à Louis XIV pour justifier sa conduite : le Monarque lui répondit ; & il paroît que pour ne pas aliéner les esprits, on fut obligé de dissimuler cette espèce de défection, puisque ce Seigneur continua à servir dans les armées de Sa Majesté Catholique. 1704.

XVIII. M. de Pointis a ordre de ramener son escadre devant Gibraltar.

Le Prince de Darmstadt, qui sembloit avoir fixé sa demeure dans le chemin couvert de Gibraltar, défendoit avec tant de valeur des dehors presque ruinés par l'artillerie Espagnole, que le Maréchal jugea impossible de réussir, si l'on ne coupoit entièrement l'accès aux fréquents secours qui lui venoient par mer. Il écrivit à la Cour de Madrid, pour qu'on donnât ordre à M. de Pointis de se rendre devant la place avec son escadre : mais ce brave Officier qui sçavoit le grand nombre de vaisseaux que les ennemis avoient à Lisbonne, ne crut pas devoir exposer ceux qu'il commandoit à un danger qu'il regardoit comme inévitable, jusqu'à ce

1704. qu'il eût fait ses représentations à Philippe. Il donna ordre de faire tous les préparatifs nécessaires pour se mettre en mer, si la Cour d'Espagne l'exigeoit absolument, & se rendit en poste à Madrid. Il exposa ses raisons, & proposa de croiser dans la Méditerranée, pour intercepter les secours, en attendant qu'il fût joint par un renfort qui devoit lui venir de Toulon : mais il ne fut pas écouté. On lui donna des ordres si positifs de se rendre à Gibraltar, qu'étant retourné à Cadix, il appareilla sans perdre du temps ; mit à la voile, & entra le 16 avec treize vaisseaux dans la baie, où il fit débarquer les munitions qu'il avoit apportées sur son escadre.

XIX. Elle est détruite ou dispersée.

L'évenement justifia ce que M. de Pointis avoit prévu : aussi-tôt que l'Amiral Leake fut informé de son arrivée devant la place assiégée, il mit à la voile de Lisbonne, avec une flote de trente-cinq vaisseaux de guerre, Anglois, Hollandois & Portugais, depuis quatre-vingt - une pièce de canon, jusqu'à cinquante-six, outre les brûlots, les galiotes à bombes, & un assez grand nombre de bâtiments chargés de munitions. Le 21, à la pointe du jour, M.

Pointis apperçut cette flotte formi-
ble qui venoit tomber sur lui à plei- 1704.
s voiles. De treize vaisseaux qui
mposoient son escadre, il ne lui en
ftoit plus que cinq, le Magnanime
:'il montoit, le Lis, l'Ardeur, l'Ar-
gant & le Marquis; les huit autres
'ant été écartés par un temps orageux,
'oient été obligés de prendre le large,
ils avoient relâché deux à Cadix, &
: à Toulon. M. de Pointis, près d'être
ıveloppé par les ennemis, fit couper
; cables sans perdre un instant, dans
spérance de gagner la haute-mer;
ais il fut poursuivi par un si grand
›mbre de vaisseaux, qu'il fallut toute
valeur & son expérience pour leur
happer. Il combattit pendant quatre
:ures, & vit prendre à ses yeux,
Ardeur, le Marquis & l'Arrogant,
ıi après avoir empêché trois fois les
nglois de venir à l'abordage, furent
ıfin enlevés, malgré l'admirable dé-
nse des Officiers & des soldats, dont
ıe partie périrent l'épée à la main.
.. de Pointis & M. de Lauthier, qui
ımmandoit le Lis, se firent jour au
avers de la flotte, par le feu le plus
rrible, qui empêcha toujours les en-
:mis de les aborder, & allèrent s'é-

R v

1704. chouer entre Efpona & Marbella. Tous les équipages furent débarqués, & les François mirent eux-mêmes le feu à leurs bâtiments, pour ne les pas laiſſer aux Alliés. Ceux-ci achetèrent l'avantage qu'ils remportèrent par la perte de deux de leur vaiſſeaux, qui furent coulés à fond : mais ils s'en trouvèrent amplement dédommagéspar l'échec que reçut en cette occaſion la marine Françoiſe, qui fut hors d'état d'agir dans la Méditerranée tout le reſte de la campagne.

XX. Le ſiège eſt changé en blocus.

L'Amiral Leake ayant écarté les vaiſſeaux François, fut battu du gros temps pendant quelques jours : mais il raſſembla enſuite la plus grande partie de ſa flotte; mit quinze cents hommes de renfort dans Gibraltar ; y laiſſa une grande quantité de munitions de guerre & de bouche : en enleva tous les malades & les bleſſés : & le 18 d'Avril, il remit à la voile pour Lisbonne. Le Maréchal de Teſſé perdit alors toute eſpérance de ſe rendre maître de la place; il écrivit aux Cours de Verſailles & de Madrid, le fâcheux état de ſes troupes, que les maladies diminuoient de jour en jour; repréſenta la néceſſité de renforcer la garniſon de Cadix, où les

ennemis pouvoient tout-à-coup se porter en grand nombre, & obtint enfin l'ordre de changer le siège en blocus. Il fit aussitôt détruire toutes les attaques; laissa seulement quatre mille hommes d'infanterie, & deux mille de cavalerie à la garde des retranchements destinés à couper la communication entre Gibraltar & la terre ferme, & se retira sans que les assiégés fissent aucun mouvement pour l'en empêcher. Ainsi fut terminé ce fameux siège, qui dura six mois de tranchée ouverte, & fit périr un grand nombre des meilleures troupes d'Espagne. A la honte de l'Empire, le Prince de Darmstadt, qui en étoit membre, n'agit dans cette défense que pour l'avantage des Anglois, qui en sont demeurés maîtres depuis ce temps. Le Roi George I. en avoit promis la restitution; mais la nation qui en connoissoit mieux l'importance, fut toujours opposée à l'exécution de sa parole.

1704.

XXI. Fin de la campagne sur les frontières de Portugal.

L'armée de M. de Berwick, affoiblie par le détachement de huit mille hommes qu'on en avoit tirés pour le siège de Gibraltar, ne fut plus en état, comme, nous l'avons déja remarqué, de faire aucune entreprise importante, & ce Général fut obligé de se

tenir uniquement ſur la défenſive. Le
1704. Roi de Portugal commençoit à ſe repentir d'avoir donné entrée dans ſes Etats à des étrangers, qui ſembloient n'y être venus que pour lui faire la loi. Il avoit tout lieu d'être mécontent du Général Anglois, qui, bien loin de lui obéir, vouloit que tout fût ſoumis à ſes ordres; ce qui détermina le Monarque à quitter l'armée, & à retourner à Liſbonne, d'où il porta ſes plaintes à la Reine Anne ſur la conduite peu reſpectueuſe de ce Général. Elle le rappella auſſi tôt, & envoya à ſa place avec un renfort conſidérable, Milord Gallowai, refugié François, connu ſous le nom de Marquis de Ruvigny, avant que la révocation de l'Edit de Nantes l'eût forcé à quitter ſa patrie: en ſorte que par une bizarrerie aſſez ſingulière, l'armée Françoiſe étoit commandée par un Anglois, & l'armée Angloiſe par un François. Dom Pedre ſe remit en campagne avec le nouveau Général & l'Archiduc Charles, à la tête d'une armée qui étoit preſque le double de celle des deux Couronnes, mais compoſée en grande partie de nouvelles levées peu en état de faire face à des ſoldats aguerris. L'Amirante avoit aſſuré Char-

les, qu'aussi-tôt qu'il paroîtroit en campagne, le plus grand nombre des Officiers Espagnols abandonneroient le parti de son Compétiteur, pour se ranger sous ses drapeaux, avec les corps qu'ils commandoient : mais l'effet ne répondit pas à de si grandes espérances. Le Duc de Berwick, informé de ces discours, assembla ces Officiers & leur répéta tous les propos de l'Amirante. Ils marquèrent tous la plus vive indignation, & le Général parut satisfait des protestations qu'ils lui firent de leur attachement au Monarque ; mais pour plus de sureté, il distribua ses troupes, de façon que les François se trouvèrent mêlés avec les Espagnols, & pouvoient toujours veiller sur leur conduite. L'Amirante fit répandre un grand nombre de billets pour tenter la voie de la séduction; mais personne ne voulut ou n'osa manquer à son devoir, ce qui commença à jetter ce Seigneur dans un grand discrédit à la Cour de Portugal, & à celle de l'Archiduc. Les deux armées se trouvèrent en présence au commencement d'Octobre, n'étant séparées que par la rivière d'Agueda. M. de Berwick fit passer quelques corps de cavalerie pour escarmoucher, &

1704.

connoître la disposition des ennemis.
1704. Le Roi de Portugal paroissoit disposé à livrer bataille, mais les Généraux des Puissances maritimes, ne furent pas du même avis, & après quelques irrésolutions, on prit le parti de faire décamper l'armée, qui rentra en Portugal, sans avoir fait autre chose que se montrer sur les frontieres de Castille. Le Duc de Berwick traversa la rivière, & suivit les Alliés l'espace de quelques lieues ; mais n'ayant pu les entamer, il revint sur ses pas, & l'on mit de part & d'autre les troupes en quartier d'hiver.

XXII. Causes du peu de succès de l'Archiduc.

Ainsi fut terminée la campagne du côté du Portugal. L'Archiduc ne dut pas être satisfait du progrès de ses armées dans un pays où on lui avoit fait espérer que l'ancien attachement des Espagnols à la Maison d'Autriche, le feroit recevoir à bras ouverts. Il est vrai qu'il n'y venoit pas sous des auspices favorables : l'inimitié naturelle que les Espagnols avoient conçue contre les Portugais, & l'espèce d'horreur qui leur étoit inspirée par la vue des Anglois & des Hollandois, qu'ils regardoient presque comme des Barbares, à cause de la différence du

culte, ne pouvoit manquer d'influer ſur le Prince que ces Puiſſances protégeoient. Pour augmenter cet éloignement, on répandit en Eſpagne une Médaille, où l'Archiduc étoit repréſenté avec ces mots : *Charles III, par la grace des Hérétiques, Roi Catholique.* Le gouvernement ne doit pas être ſoupçonné de l'avoir fait frapper, mais au moins il ne prit aucunes précautions pour la ſupprimer. 1704.

XXIII. Suites de troubles de Cevennes : avantage remporté pa les Camiſards.

Nous avons peu de choſes à dire des affaires de France dans le cours de cette année : les Camiſards eurent au commencement de la campagne, quelques avantages ſur les troupes Royales. Cavalier & Salomon, leurs principaux Chefs dans les Cevennes, demeurèrent aux environs de Nîmes & de Montpellier, pendant que Roland, qui les commandoit dans le Vivarais, ſe diſpoſoit à ſe joindre au premier, pour paſſer tous enſemble au ſecours du Duc de Savoie. Les meſures que prit le Maréchal de Montrevel, en plaçant des troupes ſur tous les paſſages, empêchoient l'exécution de ce dangereux projet. Le Maréchal informé qu'environ cinq cents hommes des révoltés étoient dans un bois près d'Alais,

1704. y envoya M. de Jonquieres avec un fort détachement de la Marine, & cinquante Dragons, qui trouvèrent Cavalier & ses gens dans un fond, où ils les attaquèrent. Le bataillon que formoient les Camisards, s'ouvrit au moment où les troupes Royales alloient les enfoncer avec la bayonnette, & huit cents autres révoltés qui étoient couchés sur le ventre derriere les premiers, firent en se relevant une décharge si à propos, qu'ils ébranlèrent les soldats de la Marine. En même temps, un corps de cavalerie tomba sur les Dragons, & toutes les troupes du Roi furent mises en déroute. Le Marquis de Lalande, qui commandoit dans Alais, accourut à leur secours avec huit cents hommes, & Cavalier se retira, après avoir tué cinq ou six cents soldats, & un assez grand nombre d'Officiers.

XXIV. Sévérité dont on use avec eux.

M. de Montrevel, avoit eu ordre de passer dans la Guyenne, dont on lui avoit donné le gouvernement; mais avant de se mettre en route, il réussit à envelopper plus de douze cents des révoltés, dont le plus grand nombre périrent les armes à la main. Deux cents se rendirent prisonniers; & bien-loin de s'attacher à les ramener à leur

devoir par une conduite humaine, on
les fit tous paſſer au fil de l'épée, à 1704.
l'exception de ceux qui promirent d'en découvrir d'autres. Cavalier réuſſit à ſe ſauver avec quelques-uns, qui ſe refugièrent dans des cavernes, où il en raſſembla encore un aſſez grand nombre, qui ſe joignirent à lui de tous les villages circonvoiſins. Le Marquis de Lalande, ſuivant les mêmes principes que le Maréchal, fit brûler preſque toutes les maiſons du pays, & paſſa au fil de l'épée tous les habitants convaincus ou ſoupçonnés d'être du parti de Cavalier. Il y en eut environ trois cents-cinquante de maſſacrés dans une caverne, où le Marquis avoit cru ſurprendre Roland, & il fit de même tuer tous les Payſans de trois villages des environs, dont les maiſons furent entièrement détruites.

XXV. Le Maréchal de Villars y eſt envoyé. Il les gagne par la douceur.

Le Maréchal étant auſſi parti pour la Guyenne, M. de Villars arriva à Nîmes le 21 d'Avril, & commença à ſuivre une route entièrement oppoſée à celle de ſon prédéceſſeur. Il fit publier une amniſtie générale; offrit des paſſeports à tous ceux des révoltés qui voudroient ſortir du Royaume; leur accorda la permiſſion de vendre leurs biens, ſoit par eux-mêmes,

soit par leurs fondés de procuration;
1704. fit rendre la liberté au pere & au frere de Cavalier, qui étoient détenus dans les prisons, & enfin réussit à amener ce Chef à une entrevue, où l'on convint d'une suspension d'armes. Roland se rendit de même auprès du Maréchal, qui par la douceur de son caractere, & par son exactitude à tenir les paroles qu'il donnoit aux révoltés, gagna bien-tôt leur confiance. Roland lui dit: que l'un des moyens les plus efficaces pour mettre fin à tous les troublesde cette Province, étoit qu'il écrivît au Roi, « que ceux qui avoient eu le malheur « de prendre les armes, imploroient sa « clémence, & le pardon de Sa Majesté, « & le supplioient avec un respect très « profond, de vouloir affranchir des galè« res, ceux de leurs parents & amis, « qui avoient été envoyés par les Inten« dants, pour la seule cause de la Reli« gion. »

Quincy.

XXVI. L'accommodement est rompu par les intrigues des ennemis. Belle conduite du Maréchal de Villars.

La Cour de France, étant enfin convaincue que la voie de la douceur étoit la seule qui pût ramener les esprits, donna à M. de Villars tous les pouvoirs nécessaires; & il convint avec Cavalier de quatre articles: 1°. Qu'il y auroit une amnistie générale; 2°. Que

Cavalier & ceux de sa troupe qui vouroient sortir du Royaume, en auroient 1704.
la liberté : 3°. Qu'on remettroit en liberté les prisonniers faits depuis le commencement des troubles, & que les bannis pourroient également revenir en France : 4°. Que tous les biens confisqués seroient restitués. Cavalier agissoit de bonne foi, ainsi que le plus grand nombre de ses gens ; & M. de Villars, qui connoissoit leur bravoure, entreprit de les attacher au Roi. Son projet étoit de former quatre Régiments de Camisards, qui auroient eu pour Colonels Cavalier & leurs autres Chefs, & auxquels on auroit accordé la liberté d'exercer leur religion. Ils en reçurent la proposition avec joie ; & déja les soldats & les Officiers de part & d'autre, se traitoient réciproquement avec la cordialité militaire, quand les ennemis de la Maison de Bourbon en empêchèrent l'exécution par leurs intrigues. Trois Emissaires de la Hollande arrivèrent déguisés dans les Cevenes ; irritèrent les Camisards contre Cavalier qu'ils leur firent envisager comme un traître : les engagèrent à se soumettre à un nouveau Chef nommé Ravenel : leur insinuèrent que

s'ils mettoient bas les armes, le Miniſtère 1704. François feroit des exemples ſévères ſur les plus braves d'entr'eux, & que les autres ſeroient tranſportés dans le nouveau-monde pour y travailler aux mines : enfin, les déterminèrent à reprendre les armes, & à faire de nouveaux efforts pour relever leur parti, en les aſſurant que le Duc de Savoie leur enverroit de puiſſants ſecours. Cavalier craignant ſans doute que le peu de réuſſite ne lui attirât quelque diſgrace de la part de la France, réuſſit à s'échapper, & paſſa au ſervice de ce Prince. La révolte s'étant ainſi renouvellée, M. de Villars fut forcé, contre ſon inclination, d'employer la force pour réduire ces rebelles : il les attaqua pluſieurs fois, toujours avec avantage : Roland fut tué dans une action, & le Maréchal ſachant mélanger à propos une ſévérité devenue néceſſaire, avec la clémence, il força Ravenel d'implorer les bontés du Roi. Ce fut ainſi que la prudence de M. de Villars, aſſoupit preſque totalement dans le cours d'une ſeule campagne, cette révolte ſi dangereuſe dans ſon origine ; & s'il en parut encore quelques reſtes l'année ſuivante, ils ne furent pas

Qu'ncy. Ottie-i. ...rey.

apables de causer d'inquiétude au Monarque François. 1704.

XXVII. Coup d'œil sur le nord de l'Europe.

Les principaux événements que l'Histoire générale de l'Europe nous présente dans le cours de cette année, sont les victoires du Roi de Suede Charles XII, sur le Roi Auguste de Pologne, qu'il réussit à faire détrôner, en faisant élire à sa place le Roi Stanislas Leckinski : la prise de Narva sur les Suédois par le Czar, qui commença cette même année à faire bâtir sa nouvelle ville de Petersbourg, où il établit le siège de l'Empire de Russie : la ligue offensive & défensive entre ce Monarque & le Roi Auguste. Nous ne nous arrêterons pas à rapporter en détail tous ces événements, qu'on peut voir dans l'histoire de Charles XII, & dans celle du Czar Pierre I. Quoiqu'ils paroissent étrangers à l'histoire de la Maison de Bourbons, il y sont cependant liés par l'intérêt qu'elle avoit à entretenir les troubles qui empêchoient le Roi Auguste, & les autres Princes voisins de la Pologne, de fournir à l'Empereur les troupes qu'ils lui avoient promises pour le soutenir dans la guerre qu'il faisoit aux deux Couronnes.

Voltaire. Otticri.

CHAPITRE VI.

§. I. *Etat des affaires au commencement de l'année* 1705. §. II. *Suite du siège de Vérue.* §. III. *Le Duc de Savoie, trompé par une ruse de M. de Vendôme, dégarnit de troupes un poste important.* §. IV. *M. de Vaubecour est chargé d'attaquer ce poste.* §. V. *Il s'en rend maître après une médiocre résistance.* §. VI. *Belle conduite de M. de Vendôme pour ménager le sang des soldats.* §. VII. *Le Gouverneur se rend à discrétion.* §. VIII. *Reproche que lui fait M. de Vendôme.* §. IX. *Course que fait le Gouverneur de Montmellian.* §. X. *Prise de Villefranche & de la ville de Nice* §. XI. *Fermeté du Duc de Savoie à soutenir le parti des Alliés.* §. XII. *M. de Vaubecour tombe dans une embuscade où il est tué.* §. XIII. *Précautions que prend le Duc de Savoie pour la défense de Chivas.* §. XIV. *Dispositions de M. de Vendôme pour attaquer le poste de Castegnato.* §. XV. *M. de la Feuillade est chargé par M. de Vendôme de*

la continuation du siège. §. XVI. *Le Duc de Savoie abandonne Chivas & Castegnato.* §. XVII. *Le siège de Turin est différé jusqu'à l'année suivante.* §. XVIII. *M. de la Feuillade s'éloigne de cette ville & sépare son armée.* §. XIX. *Prise de la citadelle de Montmellian.*

1705.

Etat des affaires au commencement de l'année 1705.

LEs trois premieres années de la guerre entre la Maison de Bourbon, & les Puissances confédérées, avoient été assez avantageuses à cette Maison, pour faire espérer le retour de la paix, à des conditions qui auroient affermi le Roi Philippe sur le trône d'Espagne, du consentement de toutes les parties intéressées. Nous avons vu que la quatrième année n'avoit pas été à beaucoup près si favorable : la perte de la bataille d'Hochstet détruisit toutes les espérances qu'on avoit conçues du côté de la Baviere ; & d'un autre côté la prise de Gibraltar, & la supériorité que les Anglois & les Hollandois acquirent sur mer, ne permit plus de se flatter que les flottes des deux Couronnes pussent y contrebalancer les forces de ces deux Puissances. En Espagne, les divisions qui regnoient entre les Mi-

niſtres, & la jalouſie que ceux de la
1705. nation avoient conçue contre les François, affoibliſſoient peu-à-peu les ſentiments que l'arrivée du Monarque avoit d'abord inſpirés. Le Royaume étoit hors d'état de ſubvenir aux frais de la guerre ; & la France, épuiſée par les dépenſes qu'elle étoit obligée de faire ſur ſes propres frontières, ne pouvoit fournir auſſi abondamment qu'il étoit néceſſaire, les ſecours d'hommes & d'argent, ſans leſquels il paroiſſoit impoſſible que Philippe ſe ſoutînt ſur le trône. Ce Prince avoit toutes les qualités propres à gagner les cœurs de ſes ſujets ; mais ſes Miniſtres, bien-loin de l'encourager aux actes de bonté qui lui étoit naturelle, s'oppoſoient ſouvent au bien qu'il vouloit faire, & par leur conduite impérieuſe, aliénoient les eſprits des grands & du peuple. Le gros de la nation ne ſe détachoit qu'avec peine de ſon ancien amour pour la Maiſon d'Autriche, qui l'avoit gouvernée pendant près de deux ſiècles ; & ceux qui n'étoient pas en état d'examiner les raiſons fondées ſur les Loix fondamentales du Royaume, qui donnoient inconteſtablement la Couronne au Roi Philippe V, paroiſſoient plus

diſpoſés

disposés à prendre les intérêts de son adversaire. La France avoit de grands Généraux ; mais par des circonstances sur lesquelles la nature de cet ouvrage ne nous permet pas de nous étendre, la plupart ne se trouvoient pas à leur place, ou étoient extrêmement gênés dans leurs opérations, ce qui ne fit qu'augmenter pendant les campagnes suivantes. Nous avons déja vu qu'en retirant le Maréchal de Villars de la Bavière, on avoit perdu tout l'avantage qu'une puissante diversion pouvoit donner aux deux Couronnes. Nous verrons de même M. de Berwick quitter l'Espagne pour aller commander en Piémont ; & M. de Vendôme remettre le commandement de l'armée d'Italie à un autre Général. Toutes les disgraces qu'essuya la France dans la suite de cette guerre, furent occasionnées en grande partie par ces changements, & l'on fut enfin forcé de reconnoître que le Duc de Vendôme étoit le seul qu'on pût opposer au Prince Eugène, qui fut toujours vainqueur, tant qu'il n'eut pas en tête cet habile Général, aussi redouté des troupes ennemies, que chéri de celles qu'il commandoit. 1705.

Nous allons reprendre la suite des



porter la place, malgré la
la saison, & la résistance op
assiégés, il faisoit donner ch
de l'eau-de-vie aux soldats
toient la tranchée, & fit auss
ter les rations de vin & d
pour les mettre en état de supp
fatigue extraordinaire. Il les o
ticulièrement au commenc
l'année, à nettoyer les tranc
quantité prodigieuse de nei
combloient, & qui les auroie
absolument impraticables au
n'avoit pris cette précaution.
nombre de pionniers furent
temps employés à réparer le
que les travaux avoient sou
l'attaque du Duc de Savoie.

r l'assaut, quand on apprit que le ouverneur avoit formé au-dedans de tte enceinte, un retranchement déıdu par une artillerie formidable, & né de toutes parts, ce qui auroit ûté une partie des meilleures troupes, l'on avoit eu la témérité de vouloir mporter l'épée à la main. Le dégel ii survint alors, remplit les tranchées : neiges fondues, qui pendant queles jours arrêtèrent totalement toutes s opérations, jusqu'à ce qu'on y eût it des saignées qui les remirent en état : recevoir les troupes. Les ennemis, : leur côté, établirent cinquante pièçs de canon, tant sur le donjon que sur s ouvrages voisins. Ils firent quelques rties qui eurent peu d'effet, & les ois de Janvier & de Février se passènt à se canonner de part & d'autre, en tendant que le retour du beau temps ɜrmît d'agir avec plus d'activité

1705.

III. Le Duc de Savoie trompé par une ruse de M. de Vendôme, dègarnit de troupes un poste important.

Le Monarque François, qui desiɔit ardemment que M. de Venôme se rendît maître de cette pla:, envoya pour le seconder M. de apara, habile Ingénieur, qui arriva ı camp le 10 de Février. Après avoir isité les travaux, il reconnut que le ul moyen de terminer ce long siè-

ge, étoit d'empêcher absolument la
1705. communication entre l'armée du Duc de Savoie & la Ville, qui en recevoit continuellement des nouveaux secours. Cet avis se trouva conforme à celui de de M. Reding, Officier Suisse, qu'on avoit fait prisonnier dans une des attaques, & qui étoit passé au service de la France. M. de Vendôme avoit la qualité si rare dans un Général, de ne point être entêté sur son propre sentiment, & de suivre celui des autres quand il le trouvoit appuyé sur de bonnes raisons. Il poussoit quelquefois cette condescendance à l'excès ; mais en cette occasion, il ne pouvoit prendre un parti plus sage, que de se laisser guider, comme il le fit, par le conseil de M. de Lapara. On ne pouvoit douter, que si les ennemis avoient quelque connoissance de ce projet, ils ne le fissent échouer, en opposant tant de forces dans l'ouvrage qui étoit à la tête du pont de bateaux, qu'il seroit impossible de s'en rendre maître. M. de Vendôme eut recours à une ruse qui lui réussit ; il redoubla d'activité à l'attaque du corps de la place, & fit toutes ses dispositions comme s'il eût eu dessein d'y donner l'assaut. Les ennemis trompés, ne firent presque aucune attention au pont, ni

1705.

ı fort qui le couvroit : le Duc de avoie détacha une partie des troues qui le gardoient, pour les faire en:er dans la Ville ; & à peine laiſſa-t'il rois cents hommes pour défendre ce oſte important.

IV.
M. de Vaubecour eſt chargé d'attaquer ce poſte.

Tout dépendoit du ſecret, & M. e Vendôme pour en être plus aſſuré, e communiqua le plan de l'attaque à eux même qui devoient la conduire, u'au moment qu'il fallut ſe mettre en ıarche pour l'exécuter. Toutes les :oupes étoient ſous les armes le 1 de Ɩars à neuf heures du ſoir ; perſuaées qu'on alloit les conduire à l'aſ‑ɉut ; & en effet, une partie furent por‑ées de ce côté : mais tout-à coup M. de 'aubecour, Lieutenant-Général, tourna ers le pont avec dix-huit compagnies e grenadiers, ſoutenues par quinze baıillons. M. de Las-Torres devoit former ne autre attaque à la droite, avec uit autres compagnies de grenadiers, : quatorze bataillons : mais il fut arêté dans ſa marche par divers obſta.es, & n'arriva que dans le temps où entrepriſe étoit preſqu'entièrement xé-cutée.

V.
Il s'en rend maître après

On recommanda particuliérement ıx Officiers de prendre garde qu'au-

cun soldat ne s'écartât de son corps;
1705. précaution très nécessaire pour que les ennemis ne pussent être instruits de la marche des troupes Françoises. Elles s'avancèrent dans le plus grand silence jusqu'à ce que chaque division fût vis-à-vis de l'endroit qu'elle devoit attaquer. Le signal fut donné à deux heures du matin par huit bombes qu'on fit partir en même temps : alors les grenadiers se jettent tous ensemble dans les fossés du fort, coupent les palissades à coups de haches, grimpent sur les parapets au moyen des échelles qu'ils ont apportées; ceux qui sont à la tête du pont, agissent avec autant d'ardeur pour le rompre & pour couper toute communication au secours qui peut venir du Crescentin. Les ennemis, suppris dans le fort, n'opposent qu'une foible résistance, & après trois décharges ils veulent se sauver par le pont; mais cette ressource leur est ôtée; quelques-uns périssent glorieusement les armes à la main & les autres au nombre de cent quatre-vingt-treize se rendent prisonniers des François. Le Comte de Staremberg, au bruit de la mousquetterie, s'avance du camp jusques sur le pont avec un gros corps de troupes; mais le trouvant

ne médiocre résistance.

rompu, il ne peut faire autre chose que de tirer à coups perdus sur le fort, & d'y jetter une grande quantité de pierres, ce qui n'empêche pas les François d'y établir leur logement, à la vue des troupes de Savoie qui bordent le rivage opposé. La fausse attaque qu'on avoit faite en même temps à la seconde enceinte du corps de la place, n'avoit pour objet que d'attirer les assiégés de ce côté, & les Officiers qui la commandoient retirèrent leurs troupes après une légère escarmouche, où il y eut cependant cinquante soldats ennemis de tués. On fit si peu de perte aux attaques du pont & du fort, que les François n'y eurent que quinze hommes de tués & vingt-cinq blessés.

1705.

VI. Belle conduite de M. de Vendôme pour ménager le sang des soldats.

Aussi-tôt que M. de Vaubecour fut maître du fort, il en fit tourner l'artillerie contre le pont de bateaux; plusieurs furent coulés à fond, & l'on en conserva seulement quelques-uns pour s'en servir dans l'occasion. Le Duc de Vendôme fit sommer le lendemain le Baron Allemand qui commandoit dans Vérue de se rendre; mais cet Officier répondit qu'il ne se regardoit comme assiégé que du jour où la communication étoit interrompue;

que le Duc de Savoie étoit à peu de
1705. diſtance, & que c'étoit à lui ſeul que les François devoient s'adreſſer. M. de Vendôme aſſembla enſuite le Conſeil-de-Guerre, où l'on agita ſi l'on donneroit l'aſſaut à la place. Le plus grand nombre des Officiers étoit d'avis de ne pas différer plus long-temps, & prétendoient que les troupes de la garniſon n'ayant plus d'eſpérance d'être ſecourues, ne feroient que peu de réſiſtance. M. de Vendôme penſa différemment : il ſavoit qu'il y avoit peu de proviſions de toute eſpèce dans Verue, & jugea que le Commandant n'étant plus à portée d'en recevoir du dehors, ſeroit dans peu réduit à l'extrêmité, & forcé de ſe rendre. Il réſolut donc de temporiſer pour épargner le ſang d'un grand nombre de braves ſoldats, qu'il faudroit néceſſairement ſacrifier, ſi l'on vouloit emporter d'aſſaut une place dont tout le front de l'attaque étoit garni des mines que les aſſiégés y avoient creuſées. Les Officiers, convaincus par la juſteſſe de ce raiſonnement, revinrent à l'avis du Général, & dès ce moment il donna ordre de ne plus tirer que ſoixante coups de canon par jour : mais

nua à jetter beaucoup de bom-
le donjon. M. de Vendôme 1705.
truit de ce qui se passoit dans la
r les déserteurs qui venoient
e en grand nombre à l'armée
e ; mais pour affamer plus
ment la garnison, il refusa
de recevoir ceux qui se pré-
t, & par cette conduite ré-
s ennemis à manquer des cho-
plus nécessaires.

VII. Le Gouverneur se rend à discrétion.

uc de Savoie n'ayant plus d'ac-
dans Vérue, quitta son camp
entin, repassa la Doria-Baltea,
éfiler ses troupes du côté de
; mais avant de se retirer, il
différents ordres au Gouver-
r des billets renfermés dans
ibes remplies de terre, au-lieu
lre. Le Baron répondit par la
oie, ainsi que par des signaux
n étoit convenu, & par des es-
ii s'échappoient de la place com-
eussent été des déserteurs. Un
lerniers fut arrêté, & conduit
M. de Vendôme, qui le fit in-
r & menacer du dernier sup-
s'il ne déclaroit la vérité. La
l'obligea de parler : il dit que
de Savoie l'avoit chargé d'en-

trer dans la place ; qu'il y avoit réussi,
1705. & avoit porté au Baron un ordre d'attaquer les tranchées un jour indiqué, pendant que ce Prince attaqueroit de son côté le camp des assiégeants, ce qui donneroit à la garnison la facilité de s'échapper de Vérue, puisqu'il n'étoit pas possible de la conserver plus long-temps. Sur cet avertissement, M. de Vendôme prit des mesures qui firent juger au Duc que son dessein étoit découvert, & il ne fit aucun mouvement pour l'exécuter. Le Gouverneur se trouvant sans vivres, & sans aucune espérance de secours, prit enfin, le 6. d'Avril, le parti de battre la chamade pour se rendre par capitulation. Il demandoit à sortir par la brêche avec les honneurs de la guerre ; mais M. de Vendôme, irrité de la longueur du siége, déclara qu'il ne le recevroit que prisonnier avec sa garnison, ajoutant qu'il ne lui donnoit que deux fois vingt-quatre heures pour accepter cette condition, & qu'après ce temps, il ne lui promettoit pas de le garantir de la fureur du soldat. Le Baron, par une conduite qui marquoit plus de désespoir que de bravoure, voulut achever de consommer toutes ses munitions : fit

1705.

un feu terrible, qui obligea les François de se mettre à couvert sous des madriers : fit jouer toutes ses mines pour faire sauter en l'air la plus grande partie des fortifications ; se retira dans le donjon, & continua le même feu jusqu'au 9, où le défaut de vivres l'obligea enfin de se rendre à discrétion.

VIII. Reproche que lui fait M. de Vendôme.

M. de Vendôme le reçut avec un air de sévérité, dont il n'usoit pas ordinairement envers ceux qui s'étoient distingués par une belle défense. Il lui dit que suivant les loix de la guerre, il méritoit la mort pour avoir détruit les fortifications de la place, & consommé inutilement la poudre & les autres munitions de guerre, après avoir proposé de se rendre ; mais qu'il vouloit bien intercéder auprès du Roi pour obtenir sa grace. Il ajouta d'un air plus riant, qu'il lui avoit fait plaisir en prévenant le dessein où il étoit de démanteler Vérue, & qu'il eût souhaité qu'on en fît de même du donjon. Il donna les plus grandes louanges à la garnison ; défendit de fouiller les soldats, & les fit distribuer en différentes villes. Il n'y restoit qu'environ mille hommes, dont plus de

1705. trois cents étoient malades ou blessés; mais comme il y avoit un grand nombre d'Officiers dans cette garnison, il n'est pas étonnant qu'elle ait fait une si belle défense. La prise de cette place couvrit de gloire le Général François & les troupes qui combattirent sous ses ordres. Elles avoient tant de confiance en M. de Vendôme, qu'elles ne furent jamais rebutées pendant près de six mois que dura le siège, quoique les soldats fussent souvent obligés de monter la tranchée dans des neiges ou dans des boues à moitié glacées. Cet habile Général préféra de ménager leur sang à la vaine gloire d'emporter la place quelques jours plutôt. Cette conduite fut blâmée de quelques-uns, parce qu'il n'est rien qu'on ne puisse critiquer, & il eut assez de grandeur d'ame pour ne faire aucune attention aux discours que l'envie ou la malignité firent tenir contre lui. Ses troupes avoient besoin de repos, & il les mit en quartier aussi-tôt qu'il se fut rendu maître de Vérue, où il laissa M. Albergotti avec seize bataillons, en attendant les ordres de la Cour.

Ottieri. Quincy. ..n Vitali.

IX. ..ourse que ..t le Gou-

Pendant que le Duc de Vendôme profitoit de la constance admirable

des troupes Françoises pour faire une conquête qui devoit lui donner accès jusqu'au centre des Etats du Duc de Savoie, le Duc de la Feuillade ne donnoit pas plus de repos à ses soldats. Il ne restoit de toute la Savoie que la ville de Montmélian, qui ne fut pas au pouvoir des François; mais on jugea que les troupes seroient mieux employées à d'autres opérations qu'à un siège qui consommeroit trop de temps, & l'on se contenta pour lors d'en continuer le blocus. Le Gouverneur, qui n'étoit pas étroitement resserré, fit une course hors de la place avec une partie assez considérable de sa garnison; alla enlever l'argent de quelques Receveurs sur les terres de France, & s'avança jusques près de la ville de Genève. Le Résident de France auprès de cette République porta des plaintes très vives sur une entreprise plus convenable à un partisan, qu'au Gouverneur d'une place importante. Il représenta que suivant le Traité de Saint-Julien, conclu entre le Duc de Savoie & la République, les troupes de ce Prince ne pouvoient s'approcher de Genève plus près que quatre lieues, & déclara que si on ne les en écartoit promptement, le Roi

1705.

verneur de Montmélian.

son maître se feroit justice par ses ar-
1705. mes. Les Suisses anciens Alliés des Genevois, se joignirent à eux pour obliger ce Gouverneur à se retirer; le Duc de Savoie, qui craignoit particulièrement de se brouiller avec le canton de Zurich, lui donna ordre de sortir des terres de la République, & il rentra dans la place que son devoir lui défendoit de quitter.

X. Prise de Villefranche & de la ville de Nice.

Il étoit de la plus grande importance pour les intérêts de la Maison de Bourbon, qu'il ne pût s'établir aucune communication de ce côté entre les Etats du Duc de Savoie, & les Mécontents des Cevennes, dont la révolte, quoiqu'assoupie, pouvoit aisément se renouveller. Le moyen le plus efficace étoit de se rendre maître des principales places ; & quoique M. de la Feuillade n'eût que onze mille cinq cents hommes d'infanterie & mille de cavalerie, il étoit en état de continuer ses conquêtes, & à portée de recevoir de nouvelles troupes de France, si elles lui devenoient nécessaires. Sa première expédition dans cette campagne fut contre Villefranche, place maritime, située au fond d'une baye que forme la mer de Gènes. Cette ville est dé-

fendue par un château qui la commande au midi, & elle est voisine du fort 1705.
de Montalban, placé sur une hauteur à quelque distance du côté du couchant. M. de la Feuillade s'empara de la ville le 7 de Mars sans perdre un seul homme, & la garantit du pillage, au moyen d'une légère contribution. Il forma ensuite trois attaques, l'une contre le château, l'autre contre le fort Montalban, & la troisiéme contre le fort Saint-Hospice, situé sur une langue de terre de l'autre côté de la baie. Comme il n'avoit besoin que de peu de troupes pour réduire ces forts, il conduisit lui-même le reste devant Nice, où il fit ouvrir la tranchée la nuit du 15 au 16. Les travaux furent poussés lentement, parce qu'on manquoit d'artillerie; mais le Chevalier de Roanez en ayant amené de Toulon sur les galères qu'il commandoit, on commença à agir avec plus de vivacité. M. de Carail, Gouverneur de Nice, se retira le premier d'Avril dans le château, & abandonna la ville aux François, qui s'emparèrent le même jour des forts de Montalban & de Saint-Hospice, dont les garnisons furent conduites à Saorgia. Le château de Nice

étoit très fort, & M. de la Feuillade, 1705. qui avoit d'autres vues, se contenta d'y laisser M. d'Usson avec six bataillons pour le bloquer, & d'en mettre quatre autres dans la ville; après quoi il se rendit à Grenoble, où il devoit recevoir les ordres de la Cour de France pour les opérations de cette campagne. L'Evêque de Nice, qui avoit déja obtenu du Général François que les habitants de la ville seroient garantis des insultes du soldat en payant une médiocre contribution, réussit encore à former entre M. d'Usson & le Marquis de Carail, un accord par lequel on convint qu'on ne tireroit point du fort sur la ville, ni de la ville sur le fort. Cette convention eut son effet jusqu'au mois d'Août, que M. d'Usson, sous prétexte de quelque contravention de la part du Gouverneur, fit sauter les fortifications de la ville, & se retira avec ses troupes dans la Provence. *Quincy.*

XI. Fermeté du Duc de Savoie à soutenir le parti des Alliés.

Quelques sujets de plainte que le Monarque François eût contre le Duc de Savoie, il faisoit tous ses efforts pour porter ce Prince à abandonner ses ennemis : toujours prêt à lui rendre sa confiance aussi-tôt qu'il consentiroit

à s'attacher au parti de ses gendres, ou aumoins à garder la neutralité. Pour le forcer à prendre cette résolution, Louis XIV résolut de détruire toutes les défenses de ses Etats, & à mesure qu'on lui prenoit des places, les Généraux François avoient ordre de les faire démanteler; ce qui fut exécuté sur celles de Verceil, d'Yvrée, de Vérue, & ensuite de Nice. Le Duc avoit établi son camp à Chivas; mais comme il savoit que ce poste n'étoit pas assez fort pour faire une longue résistance, il tourna tous ses soins à la défense de sa Capitale. Il en fit augmenter considérablement les fortifications, & y fit entrer une quantité prodigieuse de toutes sortes de provisions. La Duchesse douairière, mère de ce Prince; la Duchesse règnante Anne-Marie d'Orléans, nièce de Louis XIV, & les principaux Seigneurs de sa Cour, ne cessoient de le presser pour qu'il renonçât à une guerre ruineuse, qui pouvoit lui faire perdre entièrement ses Etats. Il persista dans le parti qu'il avoit embrassé, comptant toujours sur de puissants secours du Prince Eugène, & l'événement fit voir, contre toute apparence, que ce parti étoit réellement 1705.

celui qui pouvoit le conduire le plus
1705. ſurement à remplir les vues d'ambition qui le faiſoient agir, & à ne dépoſer les armes que lorſqu'il auroit le titre de Roi.

XII. M. de Vaubecour tombe dans une embuſcade où il eſt tué.

Le Duc de Vendôme, après avoir laiſſé à ſes troupes le temps de ſe délaſſer des fatigues qu'elles avoient ſouffertes au ſiège de Vérue, raſſembla le 20 de Mai ſon armée, au nombre de ſeize mille hommes d'infanterie & de ſix mille de cavaſerie, avec cent trente-cinq pièces de canon & cent trente mortiers. Dans le même temps, les ennemis eurent un petit avantage ſur trois cents cavaliers commandés par le Comte de Vaubecour. Cet Officier étoit ſorti de Verceil pour couper la retraite à un parti de ſix cents hommes, cavalerie & huſſards, qui s'étoient avancés juſqu'aux portes de Lodi. A la vue des troupes Françoiſes, ils prirent la fuite pour les attirer dans une embuſcade de deux mille hommes qui parurent tout-à-coup & mirent ces troupes entre deux feux : le Commandant François fut tué avec environ deux cents hommes, & le reſte ne fit ſa retraite qu'avec beaucoup de difficulté.

Le Duc de Vendôme ſe rendit à

1705.

XIII. Précautions que prend le Duc de Savoie pour la défense de Chivas.

son armée aussi-tôt qu'elle fut rassemblée, & voulut tenter à Saluggia le passage de la Doria; mais le Duc de Savoie, qui étoit sur le bord opposé de cette rivière, fit si bonne contenance, que le Général François ne crut pas devoir exposer ses troupes, & au-lieu de s'approcher de Chivas, il les fit remonter à deux lieues d'Yvrée. Il y demeura campé jusqu'au 12 de Juillet, qu'il traversa la Dorïa sur deux ponts en même temps que M. d'Arennes passoit le Pô à Crescentin avec neuf battaillons & deux Régiments de cavalerie & de dragons, pour occuper les hauteurs dans les environs de Chivas. Il fut prévenu par le Duc de Savoie, qui mit deux mille hommes dans cette ville, établit un pont de communication sur le fleuve, & fit prendre poste à mille hommes dans le village de Castegnato, où étoit la tête de ce pont. Il se disposa à tenir, pour la défense de Chivas, la même conduite qui avoit fait durer si longtemps le siège de Vérue, en se mettant à portée de rafraîchir la garnison presque toutes les nuits, quoiqu'il n'eût en tout que dix mille hommes, dont les Allemands que commandoit le Comte de Statemberg faisoient partie.

1705.

XIV. Dispositions de M. de Vendôme pour attaquer le poste de Castegnato.

M. de Vendôme commença par faire construire un pont sur le Pô vis-à-vis de Saint-Sébastien, pour être en état de former en même temps différentes attaques, & de pouvoir troubler la communication entre l'armée du Duc de Savoie & Chivas. Cette ville est sur la rive septentrionale du Pô, & l'armée ennemie avoit pris son poste sur la rive méridionale, où est le village de Castegnato, situé sur une hauteur, qui commandoit également le pont construit par le Duc, & les travaux qu'on avoit faits entre ce pont & Chivas. Une autre hauteur moins élevée les commandoit également, & les ennemis y avoient fortifié deux maisons. M. de Vendôme les fit attaquer, & s'en rendit maître avec peu de perte. La prise de ce poste pouvoit incommoder les troupes de Savoie; mais elle ne suffisoit pas pour empêcher la communication, & il n'y avoit d'autre moyen d'y parvenir que de se rendre maître de Castegnato. Le Comte de Sanzé fut chargé d'attaquer une cassine qui étoit près de la tête du pont, mais dont on ne pouvoit approcher sans être exposé au feu d'une autre cassine plus élevée, qui enfiloit un chemin creux, par où les troupes Françoises étoient

bligées de défiler. Les assaillants se
ɔmportèrent avec la plus grande va- 1705.
:ur, & firent trois attaques successi-
es; mais ils furent toujours repoussés
ar le Duc de Savoie & par le Comte
e Staremberg, qui commandoient en
ersonne; ce qui obligea M. de Ven-
ôme à les faire retirer après une perte
environ deux cents hommes. Elle ne
ıt pas la seule que les François éprou-
èrent : le Prince d'Elbeuf avoit été
ıargé de garder les bords du canal
ommé le Naviglio; au-lieu de s'en
:nir à exécuter les ordres qu'il avoit
:çus, il eut l'imprudence de passer ce
ınal avec un corps de troupes pour
taquer quelques escadrons ennemis
u'on avoit apperçus de l'autre côté.
es François furent battus; le Prince
fut tué; M. de Marsillac fut blessé de dix
oups de sabre & d'un coup de pistolet,
: la perte eût été encore plus grande,
le piquet de l'armée de Vendôme n'y
it accouru le sabre à la main. Les en-
emis furent alors poussés à leur tour,
: les François se vengèrent par la prise
e cent dix chevaux & de soixante pri-
onniers.

XV. M. de la Feuillade est

On avoit ouvert la tranchée de-
ant Chivas la nuit du 23 au 24 de

Juin; mais quoique ce siège fût dirigé
1705. par M. de Lapara, les opérations ne
pouvoient être que très lentes, à cause
de la difficulté du terrein, naturellement marécageux, & que les ennemis avoient encore inondé. Les saignées que fit faire M. de Vendôme l'ayant rendu plus praticable, on fut en état le 3 de Juillet de faire jouer une mine sous le chemin couvert, dont on s'empara le 4 après une vigoureuse défense, où il périt près de deux cents hommes, tant des assiégés que des assiégeants. On forma en même temps une attaque contre le village de Castegnato, & contre les cassines, que M. de Vendôme fit battre avec vingt pièces de canon, & devant lesquelles il fit ouvrir la tranchée comme pour former un siège en regle. Les troupes du Duc de Savoie faisoient de fréquentes sorties qui incommodoient beaucoup les François, & qui rétardèrent tellement leurs opérations, qu'ils ne purent se rendre maîtres du chemin couvert de Castegnato que le 15 de Juillet. Le Duc de la Feuillade étoit arrivé au camp quelques jours avant, & le Duc de Vendôme, qui savoit que le Prince Eugène avoit amené des puissants secours d'Allemagne en

chargé de la continuation du siège.

ombardie, ſe prépara à marcher en erſonne contre ce Prince. Il laiſſa la 1705.
onduite du ſiège à M. de la Feuilıde, qui ſans s'écarter du plan qu'on voit ſuivi juſqu'alors, s'empara le 24 'une demi-l'une, ce qui lui fit juger ue la place ſeroit bien-tôt forcée de : rendre. Le Duc de Savoie n'avoit as d'eſpérance de la conſerver, & il e ſongeoit en la défendant avec tant 'opiniâtreté, qu'a gagner du temps our que le ſecours du Prince Eugène ût arriver avant que les François enrepriſſent le ſiege de Turin. M. de la 'euillade qui ne négligeoit aucune oc:aſion d'affoiblir les ennemis, eſſaya le ſurprendre leur cavalerie, campée ı la droite de l'Orço. Il traverſa cette ivière le 26; & marcha droit à leur :amp; mais il trouva qu'ils l'avoient quitté & fut obligé pour les pourſuivre, de paſſer la rivière de Malon ou Malhomme. Il n'atteignit que leur arrière-garde, le reſte ayant déja gagné les bords de la Sture, & leur fit ſeulement un petit nombre de priſonnier. Le Duc de Savoie craignant que les François ne battiſſent en détail ſes différents corps, réſolut enfin de leur abandonner Chivas & Caſtegnato,

1705. pour ne s'occuper que de la défense de sa Capitale. Il donna ordre aux Officiers qui commandoient dans ces deux postes, d'en sortir la nuit du 29 au 30 de Juillet, & de se retirer sur la hauteur des Capucins, vis-à-vis de Turin, dont Chivas n'est eloigné que d'envi-viron cinq lieues.

XVI. Le Duc de Savoie abandonne Chivas & Castegnato.

Ses ordres furent exécutés sans que les François en eussent aucune connoissance ; ce qui prouve encore que dans la plus grande partie de cette guerre, ils furent très mal suivis par les espions. La nuit étoit tres obscure, & ce ne fut qu'au point du jour qu'on reconnut que la place étoit abandonnée. M. de la Feuillade suivit le Duc dans sa marche : tua six cents hommes de son arrière-garde ; fit deux cents prisonniers, & prit beaucoup de chevaux & d'équipages. Le Ducde Savoie fit camper son armée jusques sur les glacis de Turin, & M. de la Feuillade retourna à Chivas. Il en fit sauter les fortifications, ainsi que celles de Castegnato, & de tous les ouvrages que le Duc avoit fait construire pour la défense de ces postes.

XVII. Le siège de Turin est

L'armée du Duc de la Feuillade ne demeura pas long-temps à Chivas : il lui

ui fit passer la Sture; alla établir son quartier à la Venerie, maison de plaisance des Ducs de Savoie, peu éloignée de Turin, & s'étendit jusqu'à la Doria, qui baigne les murs de cette ville. Victor-Amedée, qui ne recevoit point de secours du Prince Eugène, & qui n'avoit pour toutes troupes que sept mille hommes d'infanterie, & trois mille cinq cents de cavalerie, paroissoit hors d'état de résister au Général François. L'armée de M. de la Feuillade, déja composée de quarante-quatre bataillons & de cinquante-trois escadrons, attendoit encore quinze bataillons, tant de Naples que de la Franche-Comté, & des garnisons des villes qu'on venoit de démanteler. Toute l'Europe pensoit que le Duc alloit être réduit à abandonner son pays, comme avoit fait l'Electeur de Bavière, & qu'avant la fin de la campagne, la prise de Turin termineroit absolument la guerre dans ce pays; mais quand les forces manquoient au Duc, la politique lui fournissoit des ressources. Quoique Louis XIV eût d'abord donné les ordres les plus positifs de faire le siège de cette place: que M. de la Feuillade eût élevé

1705.

des redoutes pour faciliter le passage
1705. du Pô à ses troupes, & que tout parût disposé pour ouvrir la tranchée, le Monarque voulut encore tenter la voie de la négociation pour gagner le Duc de Savoie. Ce Prince, qui avoit plus qu'aucun autre le talent de se prêter aux circonstances, parut disposé à écouter les nouvelles propositions qui lui furent faites; & Madame la Duchesse de Bourgogne, qui avoit le crédit le mieux mérité à la Cour de Versailles, employa tout ce que l'art de la persuasion peut avoir de plus séduisant, pour détourner le coup qui alloit accabler son Père. Elle espéroit que dans le cours de l'hiver on réussiroit enfin à le détacher du parti des Alliés, ou à conclure avec lui un traité de neutralité. M. de la Feuillade, qui étoit attaché à cette Princesse, crut que, sans manquer à ce qu'il devoit à son maître, il pouvoit seconder un projet fondé sur des sentiments dictés par la nature. En toute autre circonstance, il n'auroit pas vu toutes les difficultés qu'il y avoit à se rendre maître de Turin dans le peu de temps qui restoit à tenir la campagne : il les examina avec plus d'at-

tention : envoya du camp le Marquis de Dreux pour les faire connoître à Louis XIV ; & peu de semaines après, il reçut un courier du Monarque, qui lui défendoit de rien entreprendre jusqu'au printemps.

1705.

Ottieri.

XVIII.
M. de la Feuillade s'éloigne de cette ville & sépare son armée.

Ce nouvel ordre fut le salut du Duc de Savoie. Le Général François avoit déja fait avancer son armée dans l'espace qui est entre la Sture & la Doria, près de l'endroit où ces rivières se jettent dans le Pô ; & le Duc étoit réduit à un état de foiblesse qui ne lui eut pas permis de défendre long-temps sa capitale, si M. de la Feuillade eût agi après la prise de Chivas, avec l'activité qui lui étoit naturelle. Tout concourut à un retard qui donna le temps au Duc de recevoir les secours qu'il attendoit avec tant d'impatience, & qui devint une des principales causes des disgraces que la Maison de Bourbon éprouva l'année suivante en Italie. M. de la Feuillade, pour exécuter les nouveaux ordres qu'il avoit reçus, décampa le 10 d'Octobre, & le Duc de Savoie ne perdit pas un instant à faire détruire tous les retranchements que les François avoient déja formés. M.

1705. de la Feuillade marcha du côté d'Asti, dans le dessein de reprendre cette place. Cette entreprise ne fut pas heureuse : le Comte de Staremberg qui y commandoit, en prévint l'exécution : fit une sortie soutenue par un corps de cavalerie détaché de l'armée du Duc de Savoie, & ne rentra dans la place qu'après avoir tué ou blessé plus de deux cents cinquante hommes des troupes de France. Quelques jours après, M. de la Feuillade voyant que les débordements du Pô empêchoient l'approche des vivres qu'il tiroit d'Aléxandrie, prit le parti de s'éloigner & de se retirer à Casal. Il partagea ensuite son armée, dont une partie joignit celle que commandoit le Duc de Vendôme : cinq bataillons passèrent dans le Dauphiné pour contenir les habitans des Cevennes, & le reste fut mis en quartier d'hiver, partie dans le Piémont, partie en Savoie, & partie sur les terres de France.

Ottieri.

XIX. Prise de la citadelle de Montmélian.

Le château de Nice n'étoit plus bloqué depuis que M. d'Usson avoit fait sauter les fortifications de la ville, pour employer les troupes qu'il commandoit à d'autres opérations. La

our de France jugea qu'on ne de- oit pas laisser ce poste important 1705.
a pouvoir des ennemis, & donna s ordres pour en faire le siège; ais comme il ne fut terminé qu'en 706, nous remettons à en parler rsque nous ferons le récit des opé- tions de cette année. La campagne : 1705 contre le Duc de Savoie, t terminée par la prise de la cita- lle de Montmélian : quoiqu'on n'en t pas fait le siège dans les formes, blocus avoit toujours été continué, le Comte de Santenæ, qui y com- indoit, ne se trouvant plus en état r subsister, capitula le 11 de Dé- mbre. La garnison sortit avec les nneurs de la guerre, & l'on trouva ns la place deux cents milliers de udre, dont une partie fut employée en faire sauter les fortifications.

Fin du Tome troisième.



TABLE DES MATIÈRES

Contenues dans ce troisième Volume.

A

M

N

O.

P

S

T

Fin de la Table du troisième Volume.

ERRATA.

Page 27, *ligne* 7, Boulingeux, *lisez* Bouligneux.

Page 83, *ligne dernière*, Nassau, *lisez* Hesse.

Page 115, *ligne* 10, Slangenberg, *lisez* Slangenbourg.

Page 330, *ligne* 18, étendus, *lisez* étendues.

Page 4⊗6, *ligne pénultième*, Cartegneto, *lisez* Castegnato.

Page 407, *ligne* 3, Cartegneto, *lisez* Castegnato.







